This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 892,073

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LES CELTES

ALBERT FONTEMOING, Editeur, 4, rue Le Goff, à Paris.

OUVRAGES DE

M. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Cours de littérature celtique. Tome I-XII. In-8°.
Chaque volume se vend séparément : 8 fr.
Tome I : Introduction à l'étude de la littérature celtique. 1883. 1 vol.
— II : Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique. 1884. 1 vol.
— III, IV : Les Mabinogion (contes gallois), traduits en entier, pour la première fois, en français, avec un commentaire explicatif et des notes critiques, par J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. 1889. 2 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Langlois).
— V : L'Épopée celtique en Irlande, avec la collaboration de MM. Georges Dottin, maître de conférences à la Faculté des lettres de Dijon; Maurice Grammont, agrégé de l'Université; Louis Duvau, maître de conférences à l'École des Hautes-Études; Ferdinand Loth, ancien élève de l'École des Chartes. 1892. T. Ier, 1 vol.
— VI : La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique. 1 vol.
— VII, VIII : Études sur le droit celtique. 2 vol.
— IX, X, XI : La Métrique galloise, depuis les plus anciens textes jusqu'à nos jours, par J. Loth, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Rennes, correspondant de l'Institut 1900-1902. 3 vol.
— XII : Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes. 1902. 1 vol.

Les premiers habitants de l'Europe, d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes. *Seconde édition*, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur, avec la collaboration de M. G. Dottin, secrétaire de la rédaction de la *Revue celtique*. 2 vol. grand in-8° raisin : 22 fr. — Tome I : 10 fr. — Tome II : 12 fr.

Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande, précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les Iles Britanniques et sur le continent. 1883. 1 vol. in-8° ..... 12 »

Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (période celtique et période romaine). Avec la collaboration de M. G. Dottin. 1891. 1 fort vol. gr. in-8° raisin, avec Tables ..... 16 »

Éléments de la Grammaire celtique, déclinaison, conjugaison, 1 fort vol. in-12 ..... 5 »

Revue celtique, 1886-1903, 18 volumes in-8°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LES CELTES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS

JUSQU'EN L'AN 100 AVANT NOTRE ÈRE

ÉTUDE HISTORIQUE

PAR

HENRY D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Librairie des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,
du Collège de France et de l'École Normale Supérieure.

4, RUE LE GOFF, 4

1904

D
70
.A67

A LA MÉMOIRE

DE

HENRI MARTIN

ET DE

JULES FERRY

TÉMOIGNAGE DE VIVE RECONNAISSANCE
ET D'INALTÉRABLE SOUVENIR

OJ 2-3-05

Recd. Jan 25 '28

132461

PRÉFACE

Les Celtes se divisent en deux familles, les Gôidels et les Gallo-brittons. Les Gôidels comprennent deux groupes qui sont : 1° les Irlandais ; 2° les Gaels d'Écosse arrivés d'Irlande au nord de la Grande-Bretagne postérieurement à l'ère chrétienne ; chez ces deux groupes un dialecte celtique se parle encore aujourd'hui. Les Gallo-brittons se répartissent aussi en deux groupes : 1° les Gaulois ou Celtes continentaux auxquels la conquête romaine, commencée au IIe siècle avant notre ère, terminée au Ier, a enlevé leur nationalité d'abord, leur langue ensuite ; 2° les Brittons, arrivés du continent en Grande-Bretagne au IIe siècle avant Jésus-Christ, et dont la langue est représentée par deux filles encore vivantes, le gallois en Grande-Bretagne et le breton importé par les Brittons sur le

continent français, postérieurement à l'ère chrétienne.

Je publie dans ce volume un cours que j'ai fait au Collège de France, pendant l'année scolaire 1902-1903, sur l'histoire la plus ancienne de ces deux familles celtiques. Je n'indique ordinairement pas les sources, je ne donne pas les preuves. Les critiques les trouveront dans la seconde édition de l'ouvrage dont le titre est : *Les premiers habitants de l'Europe*; dans les tomes II, VI et XII du *Cours de littérature celtique*; dans deux mémoires intitulés, le premier : *les Gaulois et les populations qui les ont précédés dans l'Italie du Nord* (*Revue celtique*, t. XI, p. 152-172); le second : *Les Celtes en Espagne* (*Revue celtique*, t. XIV, p. 367-393, t. XV, p. 1-61); enfin dans l'*Altceltischer Sprachschatz* de M. Alfred Holder, savante et fort utile publication qui sera prochainement terminée.

Des doctrines exposées dans le petit ouvrage, dont les présentes lignes sont la préface, on pourra tirer une conclusion, c'est qu'il ne faut pas exagérer l'importance, cependant évidente, du rôle joué par l'élément celtique dans la formation de la nation française. La France a été

habitée par de nombreuses générations humaines pendant plusieurs milliers d'années avant la première invasion indo-européenne; nous connaissons l'industrie de ces habitants primitifs, chez lesquels on distingue deux civilisations successives, celle de l'époque paléolithique et celle de l'époque néolithique. Nous ignorons leur langue et il est difficile que nous puissions déterminer quelles étaient leurs institutions. Nous ne savons quel rapport a pu exister entre eux et les Finnois ou les Basques, deux nations qui sont étrangères à la famille indo-européenne et qui paraissent l'avoir précédée en Europe.

Des populations primitives et si mal connues de la France, aux temps paléolithiques et néolithiques, provient probablement la plus grande partie du sang qui, aujourd'hui, coule dans les veines des Français.

En France les conquérants indo-européens, c'est-à-dire, d'abord les Ligures, après eux les Celtes du groupe gaulois, puis les Romains, enfin les Francs, ont été des guerriers vraisemblablement peu nombreux; par la force des armes ils se sont imposés à une population

bien plus considérable, arrivée avant eux, mais à laquelle, au temps de la défaite, manquaient les vertus militaires. Les Gaulois, comme les Francs, avaient d'abord habité à l'est du Rhin; les Romains, comme probablement avant eux les Ligures, venaient d'une région plus méridionale, également à l'est du pays qui est aujourd'hui la France.

La période celtique de l'histoire de France paraît avoir duré environ cinq siècles, si nous appelons période celtique l'époque de la domination politique exercée par les Gaulois indépendants; toutefois on a parlé gaulois en France jusque vers les derniers temps de la période romaine, cela malgré les progrès incessants de la langue latine qui a fini par triompher. La France a été soumise à la domination politique des Romains pendant une période dont la durée n'est guère supérieure à celle de la période celtique, mais la langue dont nous nous servons aujourd'hui n'est qu'un dialecte de la langue que les Romains ont apportée d'Italie chez nous. Des Gaulois il nous reste une notable partie des noms qui constituent la nomenclature géographique de notre pays et

un tout petit nombre de noms communs; ces noms sont comme égarés dans notre vocabulaire presque entièrement néo-latin et où la modeste place occupée par le francique est encore plus grande que celle du gaulois.

Il y a probablement en Allemagne plus de sang gaulois qu'en France. Les Germains ont été à l'origine un fort petit peuple occupant un territoire très restreint : par les armes ils se sont imposés à des masses considérables qui ne savaient plus l'art de la guerre et qui ont été souvent contraintes d'adopter la langue de leurs vainqueurs tant à l'est qu'à l'ouest du Rhin. Les quelques savants allemands qui parlent des Gaulois comme d'ennemis devraient comprendre que dans leurs veines il peut couler beaucoup plus de sang gaulois que de sang germanique : les conquêtes burgunde, visigothique, franque et normande ont peut-être apporté en France plus de sang germanique qu'il n'en reste en Allemagne aujourd'hui; les termes géographiques, France, Bourgogne et Normandie, dont le premier conserve encore un sens politique, sont germaniques d'origine; ils ont certainement tous trois une certaine

valeur ethnographique, et, à la conclusion qu'on peut tirer de ces trois termes géographiques, de nombreux noms de bourgs et de villages en France donnent une éclatante confirmation par les termes germaniques qu'ils contiennent.

Toutefois, quand à la fin du IIe siècle avant notre ère on vit pour la première fois une armée germanique passer le Rhin et s'avancer dans la fertile contrée située entre ce fleuve et l'océan Atlantique, cette armée suivait la route tracée par les invasions gauloises dans la même contrée aux siècles précédents; et la conquête germanique dans ce pays, au début du moyen âge, n'a été en quelque sorte qu'un triomphant plagiat de la conquête gauloise en des temps plus anciens.

LES CELTES

JUSQU'EN L'AN 100 AVANT NOTRE ÈRE

PREMIÈRE LEÇON

(6 DÉCEMBRE 1902)

I. *L'étendue la plus grande du domaine celtique.* — II. *Le petit territoire des premiers Celtes.*

I

Le domaine celtique, au temps de son plus grand développement, a eu en Europe une étendue considérable : en allant du nord au sud, il commençait aux côtes septentrionales de l'Écosse pour finir aux côtes méridionales du Portugal, il atteignait les côtes septentrionales de l'empire allemand et il comprenait une grande partie de l'Italie jusqu'à Senigallia et même un peu au sud de cette ville. Il avait pour limites à l'ouest, l'océan Atlantique, à l'est, la mer Noire.

Il comprenait à l'occident, non seulement l'Irlande et les côtes ouest de la France, mais aussi celles de la péninsule ibérique, tant en Portugal qu'en Espagne : *Laco-briga* aujourd'hui Lagos, *Mero-briga* aujourd'hui Santiago-de-Cacem, *Caeto-briga* près de Setubal, villes du Portugal dans les provinces d'Algarve et d'Estramadure, et *Brigantium*, aujourd'hui Coruña en Galice dans l'Espagne du nord-ouest, faisaient partie du domaine celtique.

On y trouvait, à l'orient, *Noviodunum*, aujourd'hui Isaktcha dans la *Dobrutcha*, et *Carrodunum* sur le Tyras, aujourd'hui Dniester, probablement Zaleszczyki en Galicie sur la frontière russe, ou peut-être même en Russie ; *Duro-storum*, aujourd'hui Silistrie en Bulgarie ; *Singi-dunum*, aujourd'hui Belgrade en Serbie ; *Brigetio*, aujourd'hui O'szony en Hongrie, ces trois villes situées sur le Danube comme *Novio-dunum*, Isaktcha ; ensuite, plus au nord, d'abord *Medio-lanion*, aujourd'hui Wolkersdorf en basse Autriche au nord de Vienne ; *Eburo-dunum*, aujourd'hui Brunn en Moravie, deux localités voisines, la première de Wagram, la seconde d'Austerlitz, en sorte que là, les Gaulois ont précédé Napoléon Ier. Plus au nord, nous trouvons d'abord *Melio-dunum*, probablement sur la frontière de la Moravie et de la Bohême ; puis *Carro-dunum*, aujourd'hui Krappitz ; *Budo-rigum*, aujourd'hui Brieg ; *Lugi-dunum*, Liegnitz, tous trois dans la Silésie prussienne, c'est-à-dire dans le bassin de l'Oder, à l'est de l'Elbe.

Deux des chaînes de montagnes qui forment la limite de la Bohême ont porté des noms celtiques : l'Erzgebirge, au nord, s'est appelé Ἀρκύνια ὄρη, *Hercynia silva*; et le Boehmerwald, à l'ouest, est la *Gabreta silva*, « forêt des chèvres » : *gabros* en gaulois veut dire « chèvre ». Le nom de la chaîne de montagnes appelée Finne dans le bassin de la Saale, affluent de gauche de l'Elbe, au nord du duché de Saxe-Weimar, paraît être la prononciation germanique du gaulois *pennos*, « tête », en gallois *pen*, et breton *penn*, mots employés dans la langue géographique du Pays de Galles et de la Bretagne continentale. Exemples : en Galles *Pen-maen-mawr*, littéralement « tête de grande pierre » ; en Bretagne, Paim-bœuf, le breton *Penn-oc'hen*, « tête de bœuf », Pen-marck pour *Penn-marc'h*, « tête de cheval » ; la notation irlandaise moderne de *penn* ou *pen* est *ceann* d'où *Ceann-ard* écrit par les Anglais *Kin-ard*, « tête haute », nom de deux localités d'Irlande en Munster, comtés de Kerry et de Limerick.

La limite nord-est du domaine celtique au nord de la Silésie prussienne, était l'Elbe qui séparait les Celtes des Germains. Il est probable que les Celtes ont dépassé cette limite au nord, sur quelques points, comme ils l'avaient fait en Silésie; on peut même considérer comme vraisemblable qu'ils ont, pendant un certain temps, tenu sous leur domination les Germains établis entre l'Elbe et la Vistule, c'est l'explication des termes celtiques relatifs à la guerre et au

gouvernement qui ont pénétré dans les langues germaniques (cf. p. 170-172, 174, 175).

Pinne-berg en Holstein, à une petite distance au nord de l'Elbe, peut être un ancien *benno-* ou *benna* celtique, vieil irlandais *benn*, aujourd'hui *beann*, « corne, sommet, montagne », gallois *ban* (cf. p. 171).

Dans l'Allemagne du nord, en Westfalie, près de Münster, on rencontre un des quarante-deux Mediolanum ou Mediolanium, dont M. Holder (*Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 497-521) donne la liste : le plus célèbre est celui d'Italie, aujourd'hui Milan, en italien *Milano*; celui dont nous parlons ici s'appelle aujourd'hui Metelen.

Dans les trois péninsules de l'Europe méridionale, les Celtes ont eu des établissements, mais sans posséder intégralement ces péninsules. Nous avons vu que dans la péninsule ibérique ils ont atteint l'Algarve, c'est-à-dire l'extrémité sud-ouest; mais ils n'ont expulsé ni les Carthaginois d'une forte partie des régions méridionales, ni les Grecs de leurs colonies sur la côte orientale.

En Italie, leurs possessions les plus méridionales ont été Senigallia, province d'Ancone, sur la mer Adriatique, et probablement Todi sur le Tibre, dans la province de Pérouse. Leur présence à Todi est attestée par l'épitaphe bilingue, latine et celtique d'*Ategnatos*, fils de *Drutos*. Todi est situé un peu au nord de Rome dont ils ont pris momentanément possession en 390 avant notre ère.

Dans la péninsule des Balkans, ils atteignirent Delphes en 279 avant J.-C., mais leur établissement permanent le plus méridional fut sur les pentes de l'Haimos, à Tyle, qui devint capitale d'un royaume celtique : ce royaume rendit Byzance tributaire, et dura de l'an 279 avant notre ère à la 141e olympiade, 196-193 avant J.-C.

On peut comparer l'empire celtique à l'empire romain. Au sud il ne s'étendit pas autant : il ne comprit ni toute l'Espagne, ni toute l'Italie, ni toute la péninsule des Balkans; mais plus au nord il contenait une grande partie de l'empire d'Allemagne, une portion de l'empire d'Autriche et la région septentrionale de la Grande-Bretagne qui échappèrent toujours à la domination romaine. Enfin il comprenait l'Irlande où jamais les légions romaines n'ont pénétré.

II

La langue latine qui a conquis une si vaste partie du monde en Europe, là où on parle français, italien, espagnol, portugais, roumain; en Amérique, là où le français, l'espagnol, le portugais dominent encore, a pour point de départ une petite partie de l'Italie, le Latium; les langues germaniques qui, en Europe, en Amérique et en Océanie jouent un rôle si considérable, tirent leur origine d'un petit peuple

établi quatre siècles avant J.-C. entre le bas Elbe et la Vistule sur les deux rives du bas Oder.

Le lieu d'origine des langues celtiques paraît avoir été un très petit pays, situé sur les bords du Rhin, du Main et du Danube, là où se trouvent aujourd'hui la Hesse-Darmstadt, le grand-duché de Bade, le Württemberg, la Bavière septentrionale. Le Rhin,* *Rēnos*, porte un nom celtique, ainsi que l'atteste la voyelle *ē* tenant lieu de la diphtongue *ei* qui est devenue *ī* dans le latin *rīuos*, « ruisseau » ; le nom celtique *rēnos* se retrouve en irlandais avec un sens plus important *rian* = *rēnos*, « mer ».

Le Main est un affluent de droite du Rhin. Du Main, un affluent de gauche est la Tauber, en latin *Dubra*, nom féminin qui est originairement le nominatif pluriel du nom commun neutre celtique *dubron* « eau ». Le Main est un affluent de droite du Rhin. Sur le Main avaient été bâties trois villes celtiques : *Loco-ritum*, aujourd'hui Lohr dans la province dite *Unter-Franken*, Bavière septentrionale; *Sego-dunum*, aujourd'hui Würzburg dans la même province; et *Deuona* aujourd'hui Bamberg, même royaume, province dite *Ober-Franken*. Plus au sud, toujours en Bavière, est situé Regensburg qui est la traduction du latin *Regina castra*, fondation romaine; mais à côté de ce camp romain était la ville gauloise de *Ratis-bona*, Ratisbonne, aujourd'hui persistant comme nom français de Regensburg, ville située sur le Danube.

Le nom illyrien et oriental du Danube paraît être

Istros ou *Ister*, le nom occidental et celtique *Danuuios*, mot qui semble proche parent de l'adjectif irlandais *dana*, « intrépide, hardi », dont dérive aussi en Irlande un nom de la mère des dieux. Près de Ratisbonne le Danube reçoit trois rivières du nom de Laber, = *labara*, mot celtique signifiant « celle qui parle, qui résonne », la Schwarze Laber à gauche, la Grosse Laber et la Kleine Laber à droite. Un sous-affluent du Danube dans la même région est la Laber qui se jette dans l'Altmühl. Signalons enfin un autre affluent du Danube, la Lauter-ach, qui se jette dans la Wils, affluent de la Naab. L'Altmühl et la Naab tombent dans le Danube près de Ratisbonne. Lauterach se décompose en deux éléments : *lauter* et *ach*; lauter = *lautron* est 1° le *lautro* = *balneo* du glossaire gaulois dit d'Endlicher, 2° le breton moderne *laouer*, « auge », 3° l'irlandais *lothur* « canal ». *Ach* est un suffixe.

Ces noms géographiques semblent nous faire connaître quel a été le domaine primitif des Celtes qui, de là, ont étendu leur domination sur une partie si considérable de l'Europe et même jusqu'en Asie.

DEUXIÈME LEÇON

(13 DÉCEMBRE 1902)

Les Celtes dans l'Allemagne moderne. Preuves fournies par les auteurs de l'antiquité.

Outre les noms géographiques gaulois qui prouvent l'établissement des Celtes dans l'Allemagne centrale et septentrionale, il y a des textes formels de plusieurs auteurs anciens.

Jules César (*De bello Gallico*, VI, 24), racontant les événements de l'année 53 av. J.-C., croit que les Gaulois ont d'abord occupé la Gaule où il leur a fait la guerre et, suivant lui, leur établissement en Germanie est postérieur à leur établissement à l'ouest du Rhin. Il y a là une erreur chronologique. Mais Jules César connaît cet établissement des Gaulois en Germanie et sait que les *Uolcae Tectosages*, habitant de son vivant Toulouse et la région voisine, sont aussi au même moment les maîtres des régions les plus fertiles de la Germanie autour de la forêt Hercynie.

« Il y eut, dit-il, un temps où, par le courage, les

Gaulois l'emportaient sur les Germains, entreprenaient contre eux des guerres offensives; alors les Gaulois, à cause de la multitude de leurs hommes, n'ayant pas assez de champs à cultiver, envoyaient des colonies au delà du Rhin; ainsi les *Uolcae Tectosages* s'emparèrent des contrées les plus fertiles de la Germanie autour de la forêt Hercynie et s'y établirent; ils occupent encore ces contrées. »

« Cette nation se maintient dans la même région de la Germanie et elle jouit de la plus haute réputation par sa justice et par sa valeur guerrière [1]. »

Les pays qui entourent la forêt Hercynie et dans lesquels Jules César met un établissement oriental des *Uolcae Tectosages*, établis aussi dans la Gaule méridionale sont, 1° à l'ouest, la Bavière septentrionale, la Saxe royale et ducale, 2° à l'est, la Silésie. Dans la haute Silésie se trouvait encore au temps de Tacite un peuple gaulois, les *Cotini*, dont le savant historien parle dans sa *Germania*, c. 43. Il place les *Cotini* au nombre des peuples qui habitent derrière les Marcomans et les Quades, c'est-à-dire au nord-est de ces deux tribus germaniques. Où les Marcomans et les

1. Fuit antea tempus cum Germanos Galli uirtute superarent, ultro bella inferrent, propter hominum multitudinem agrique inopiam trans Rhenum colonias mitterent; atque ea quae fertilissima Germaniae sunt loca circum Hercyniam siluam ...Uolcae Tectosages occupauerunt atque ibi consederunt, quae gens ad hoc tempus his sedibus sese continet summamque habet justitiae et bellicae laudis opinionem (cf. ci-dessous, p. 90).

Quades étaient-ils établis à la date où la *Germania* a été composée par Tacite ?

La *Germania* a été écrite en l'année 98 de notre ère. Alors la Bohême, précédemment celtique, était occupée par un peuple germain, les Marcomans qui, antérieurement à l'année 58 avant notre ère, en avaient expulsé les *Boii*, ou du moins la portion des *Boii* qui n'avait pas voulu accepter leur domination. Ceux des *Boii* qui avaient été assez fiers pour refuser de se soumettre au joug des Marcomans avaient été forcés de chercher une nouvelle demeure dans le *Noricum*, c'est-à-dire au sud du Danube entre l'*Aenus*, aujourd'hui l'Inn, et le mont *Cetius*, aujourd'hui Wienerwald à l'ouest de Vienne. Le *Noricum* se retrouve aujourd'hui dans la partie occidentale de l'empire d'Autriche, haute Autriche, Styrie, Carinthie. César (*De bello gallico*, l. I, c. 5), parle des *Boii* qui avaient été s'établir dans le *Noricum*.

La conquête de la Bohême sur les *Boii* par les Marcomans est postérieure à l'année 114 environ avant J.-C. où les *Boii* résistèrent victorieusement en Bohême à l'invasion des Cimbres et des Teutons comme Strabon, copiant Poseidonios, nous l'apprend[1]. Elle a eu lieu avant l'année 58, date des faits racontés dans le passage du *De bello gallico* où César

1. Ποσειδώνιος... φησὶ δὲ, καὶ Βοίους τὸν Ἑρκύνιον δρυμὸν οἰκεῖν πρότερον, τοὺς δε Κίμβρους ὁρμήσαντας ἐπὶ τὸν τόπον τοῦτον, ἀποκρουσθέντας ὑπὸ τῶν Βοίων (Strabon, l. VII, c. 2, § 2).

constate qu'antérieusement à ces faits, les *Boii* étaient allés habiter le *Noricum*[1].

Ainsi, au temps où Tacite écrivait la *Germania*, les Marcomans occupaient la Bohême. Les Quades, leurs voisins, habitaient à cette date la Moravie. La présence des Quades en Moravie résulte de la combinaison du texte déjà cité de Tacite avec un passage de Ptolémée, l. II, c. 11, où l'on voit qu'au-dessous de la forêt Orcynie habitent les Quades; elle est confirmée par des textes postérieurs où l'on voit le nom des Quades associé à celui des Sarmates[2]. Alors *Eburo-dunum*, Brunn, d'abord ville celtique, était devenue germanique. Mais la présence des *Cotini*, parlant une langue celtique, au nord-est des Quades et des Marcomans, dans la Silésie méridionale, était une trace et un débris de l'antique domination celtique dans cette région si éloignée de la Gaule. Les *Cotini* parlaient gaulois, donc ils n'étaient pas Germains : *Cotinos*, dit Tacite, *gallica lingua... coarguit non esse Germanos*.

Ces faits s'accordent parfaitement avec le passage où Tite-Live parle des deux expéditions conduites par les neveux du grand roi gaulois Ambigatus, lisez *Ambi-catus*, vers l'an 400 avant J.-C. Ces deux expé-

1. Boiosque, qui trans Rhenum incoluerant et in agrum Noricum transierant Noreiamque oppugnarant, receptos ad se socios sibi adsciscunt (*De bello gallico*, l. I, c. 5.)

2. Zeuss, *Die Deutschen und die Nachbarstämme*, p. 117-118, 462-464.

ditions furent dirigées l'une en Italie, l'autre vers la forêt Hercynie. Le sort, dit Tite-Live, avait donné à Sigovèse la forêt Hercynie[1]; il s'agit de l'établissement en Bohême d'une partie des *Boii*, le reste des *Boii* alla se fixer en Italie, au sud du Pô (cf. p. 160).

De l'Italie, nous parlerons plus loin; nous nous occupons seulement ici de la région que, vers la fin de la république et sous l'empire, les Romains appelaient *Germania*. Tacite nous dit qu'avant de s'établir à l'ouest du Rhin, — c'est-à-dire dans une partie de la région qui, depuis, est devenue la Suisse, — les *Helu̯etii* ont occupé au sud du Main toute la région située entre la forêt Hercynie à l'est, et le Rhin à l'ouest. Suivant lui, les plus orientaux des Gaulois avaient été les *Boii* dont, au temps de Tacite, le nom subsistait dans le composé *Boi-haemum*, Bohême, quoique en Bohême les Marcomans eussent remplacé depuis longtemps les *Boii*[2].

Dans cet exposé, il y a une lacune : Tacite néglige les *Uolcae Tectosages*, qui, alors voisins orientaux des *Helu̯etii* et voisins occidentaux des *Boii*, devaient occuper la Bavière septentrionale et la Saxe. Le territoire des *Helu̯etii*, avant leur arrivée en Suisse, devait

1. Sigoueso sortibus dati Hercynii saltus, l. V, c. 34, 64.

2. Inter Hercyniam siluam et Moenum amnes Heluetii, ulteriora Boii, gallica utraque gens tenuere. Manet adhuc Boihaemi nomen significatque loci ueterem memoriam quamuis mutatis cultoribus (*Germania*, 28).

comprendre le Grand-Duché de Bade, une partie de la Hesse, le royaume de Württemberg et une partie de la Bavière méridionale.

Trois noms de lieu inscrits dans les textes géographiques de l'empire romain conservent le souvenir de la domination celtique dans ces parages. Ce sont d'abord *Lopodunum*, aujourd'hui Ladenburg, sur le Necker, près de Mannheim ; *Tarodunum*, aujourd'hui Zarten, à peu de distance à l'est de Fribourg-en-Brisgau ; Ladenburg et Zarten sont deux localités du Grand-Duché de Bade, la première au nord, la seconde au sud. Nous citerons ensuite dans le Württemberg, *Sumelo-cenna*, aujourd'hui Rottenburg, sur le Necker, au sud de Stuttgard. Le second terme *cenna* de *Sumelo-cenna* apparaît aussi dans *Nemeto-cenna*, nom primitif d'Arras, Pas-de-Calais ; le premier terme, *sumelo-*, se trouve au génitif *sumeli* dans une inscription de Vaison (Vaucluse).

Dans l'Allemagne du nord, entre le Rhin et l'Elbe, habitaient les Belges, avant l'époque de leur établissement entre la Seine, la Marne et le Rhin, région où Jules César les trouva. En l'an 57 avant notre ère, Jules César demanda en Gaule quelle était l'origine des Belges : on lui répondit que la plupart des Belges tiraient leur origine des Germains, — c'est-à-dire des Celtes établis en Germanie, — qu'autrefois ils avaient passé le Rhin, séduits qu'ils étaient par la fertilité des contrées situées à l'ouest de ce fleuve ; qu'ils avaient expulsé les Gaulois habitant ces contrées, et que,

seuls des habitants de la Gaule, ils avaient su interdire l'entrée de leur territoire aux Cimbres et aux Teutons[1]. Leur installation entre le Rhin, la Seine et la Marne est donc antérieure à l'invasion des Cimbres et des Teutons, 110 environ avant J.-C. On peut faire remonter au IIIe siècle avant notre ère l'émigration des Belges à l'ouest du Rhin. Toutefois il y eut postérieurement encore quelques possessions belges sur la rive orientale du Rhin ; les *Menapii*, le peuple gaulois des environs de Tournai, abandonnèrent seulement en l'an 54 avant J.-C. leurs possessions situées à l'est du Rhin ; ce fut à cette date que les Germains s'en emparèrent[2].

Ce que nous venons d'exposer explique comment Denys d'Halicarnasse, écrivant bien après Jules César, sous Auguste, mais ayant sous les yeux de vieux textes grecs écrits antérieurement aux conquêtes des Germains, a cru pouvoir concilier ces textes avec la géographie de son temps. Il a donné de la Celtique la description contenue dans le premier des fragments que nous ayons conservé de son livre XIV ; elle peut se résumer ainsi :

La Celtique, Κελτική, est carrée, elle a pour limite les Alpes, les Pyrénées, l'Océan, — l'Ister, c'est-à-dire le Danube, — la Thrace et la Scythie ; nous dirions aujourd'hui la Bulgarie et la Russie. Elle forme

1. *De bello gallico*, l. II, c. 4 ; cf. Tacite, *Germania*, 2.
2. *De bello gallico*, l. IV, c. 4.

presque le quart de l'Europe. Le Rhin la coupe par le milieu ; on y distingue deux parties, la Germanie, Γερμανία, à l'est du Rhin, la Gaule, Γαλατία, entre le Rhin et les Pyrénées.

TROISIÈME LEÇON

(20 DÉCEMBRE 1902)

Les Celtes dans les Iles Britanniques. — Deux invasions : d'abord celle des Gôidels, antérieurement à l'an 800 avant notre ère ; puis celle du groupe gaulois connu sous le nom de Belges, deuxième siècle avant notre ère.

I

Après l'établissement des Celtes dans la région qui est aujourd'hui l'Allemagne du Nord, leur plus ancienne conquête a été celle des Iles Britanniques vers l'an 800 av. J.-C. au plus tard, et ils y ont porté le dialecte celtique dont est provenu le vieil irlandais, c'est-à-dire la langue gôidelique.

A la date de cette conquête, antérieurement à l'an 800 avant J.-C., les Celtes avaient déjà perdu le *p* initial et le *p* médial intervocalique ; ce fait grammatical est bien connu. En voici un exemple : la préposition qui est en grec παραί, παρά, et en latin *prae*, « auprès de, devant », qui est notée en gothique *faura*, en allemand *vor*, était devenue en celtique *are*, qui est en irlandais *air*, *ar*, en gallois et en

breton *ar*. Cette préposition ne se rencontre pas seulement dans le terme géographique gaulois si connu *Are-morici* « ceux qui habitent près de la mer » (en celtique *mori* veut dire « mer »); on trouve aussi cette préposition comme premier terme, au IIe siècle de notre ère, dans le composé *Ar*[*e*]*-taunon*, *Aretaunum*, nom d'une ville située près des monts *Tauno-s*, *Taunus*, à peu de distance au nord-ouest de Francfort-sur-le-Main ; cette ville est mentionnée par Ptolémée. La préposition *are* apparaît aussi dans le nom antique *Are-cluta* de la région arrosée par la rivière appelée *Cluta*, aujourd'hui la Clyde qui passe à Glasgow en Écosse [1]. En irlandais, nous citerons le composé syntactique *ar-chiunn*, « devant », littéralement devant la tête.

Ainsi dans le celtique primitif le *p* initial est tombé. Passons au *p* médial intervocalique.

La préposition *uper* « sur », en grec ὑπέρ qui devient en gaulois *uer*, a aussi perdu son *p* dans l'irlandais *for*, comme dans le gallois archaïque *guor* : nous donnerons pour exemple en Irlande le nom, *Foirtchern*, d'un disciple de saint Patrice ; ce nom est identique au nom du roi que Bède appelle *Vurtigernus* = *Uer-tigernos* c'est-à-dire « roi suprême », littéralement « sur roi », en gallois *Gwrtheyrn*.

1. On trouve ce nom dans *La vie de saint Gildas* qui vivait au VIe siècle; cette vie n'a été écrite qu'au XIe. Mais l'auteur a dû avoir entre les mains des documents contemporains de Gildas.

Ainsi au plus tard, vers l'an 800 av. J.-C., la perte du *p*, soit initial soit intervocalique, était universelle chez les Celtes; mais ils n'avaient pas changé en *p* le *q* indo-européen, ils disaient *quenno-s*, « tête », en irlandais ou gôidélique *cenn*, *ceann* avec gutturale initiale, et non *penno-s*, mot gaulois qui est devenu *pen* en gallois, *penn* en breton.

Probablement ils étaient à l'âge du bronze qui, suivant M. Montelius, a duré en Suède, de l'an 1700 à l'an 500 environ avant notre ère, mais qui s'est terminé plus tôt dans des régions plus méridionales, et ils voulaient être maîtres des mines productrices de l'étain dont le mélange avec le cuivre était nécessaire pour donner à ce métal la force nécessaire quand on voulait s'en servir pour la fabrication des armes. Les mines d'étain de la Grande-Bretagne, découvertes par les Phéniciens, étaient alors exploitées déjà, et c'était de Grande-Bretagne que venait probablement en grande partie l'étain employé à la fabrication du bronze dans le bassin de la Méditerranée.

La littérature homérique appartient à ce que les archéologues appellent le premier âge du fer c'est-à-dire à l'époque où l'on commençait à connaître le fer, mais où les armes se fabriquaient encore en bronze. Or, dans cette littérature, le bronze s'appelle κασσίτερος, *cassi-teros*, c'était vers l'an 800 avant J.-C. Or κασσίτερος paraît signifier « aussi agréable, qui plaît autant », c'est un comparatif d'égalité, ce mot dérive d'un thème celtique *cassi-*, signifiant

« agréable, qui plaît » [1], et d'où vient en irlandais *caise*, « estime, amour » [2]. Le thème *cassi-* est le nom de divinités adorées sous l'empire romain, non loin de la rive droite du Rhin, par des Celtes établis là où se trouve aujourd'hui la Hesse-Darmstadt. On trouve ce thème plus anciennement dans plusieurs noms de personne en Gaule, en Grande-Bretagne, et les Gaulois l'ont porté jusqu'en Asie-Mineure. Les Celtes arrivés en conquérants dans les Iles Britanniques, et satisfaits de cette acquisition, ont appelé la Grande-Bretagne et l'Irlande, les îles également agréables, plaisantes, belles, *cassiteras* au pluriel, ou *cassiterai*, *cassitérî* au duel. De là le nom de κασσίτερος donné à l'étain. Comme l'a fait observer le premier M. Salomon Reinach, c'est le nom de la contrée d'où ce métal était originaire.

Plus tard, les Grecs ont tiré de ce mot dans leur langue un nom dérivé désignant les Iles Britanniques, c'est Cassitérides, forme développée de κασσίτερος.

Le nom de l'étain, emprunté au nom du pays dont ce métal est originaire, fait pendant au mot français bronze venant de *Brundusium*, Brindisi, ville d'Italie.

---

1. *Cais*, agreeable, pleasant, o[ld] g[lossary], O' Reilly, *An irish-english Dictionary*, Dublin, 1817.

2. *Caisi : searc*, Lhuyd, *Archaeologia Britannica*, Oxford, 1707, partie intitulée, *An Irish-english Dictionary*. — *Cais*, *caise*, love, regard, esteem. *Caise* : *searc*, *An irish-english Dictionary*, Paris, 1768, p. 78. — *Cais*, *caisse*, love, Kuno Meyer, *Archiv für celtische Lexicographie*, t. II, p. 307.

Les miroirs, faits en cuivre mélangé d'étain à *Brundusium* ont autrefois passé à Rome pour les meilleurs, nous dit Pline l'Ancien. Le nom même du cuivre provient de l'adjectif latin *cupreus* [1] dérivé du nom de l'île de Chypre à l'époque où les Romains prononçaient *Cuprus* ce terme géographique.

II

Il y a eu deux invasions celtiques dans les Iles Britanniques, la première est celle dont nous venons de parler, probablement antérieure à l'an 800 avant notre ère; elle s'est étendue de la Grande-Bretagne à l'Irlande; la seconde a eu lieu probablement au IIe siècle avant notre ère et celle-ci après avoir occupé toute la Grande-Bretagne n'a pris pied que dans une partie peu étendue de l'Irlande, la région sud-ouest de cette île, probablement aussi la région nord-ouest.

Cette seconde invasion fut œuvre de Gaulois du rameau belge qui avaient changé en *p* le *q* indo-européen. De là chez Ptolémée, au IIe siècle de notre ère, le nom de peuple *Epidii*, Ἐπίδιοι [2], qui semble signifier « cavaliers » et venir du gaulois *epos*, « cheval », en latin *equus*, en vieil irlandais *ech*. Les

1. Pline, l. XXXIII, § 130; l. XXXIV, § 160.
2. Ptolémée, l. II, c. 3, § 8.

Epidii paraissent avoir habité la presqu'île de Kentyre dans l'Écosse occidentale au comté d'Argyll.

Plus à l'ouest, l'extrémité occidentale du rempart d'Antonin, *uallum Antonini*, sur le golfe écossais, appelé aujourd'hui *Firth of Clyde*, était désignée dans la langue des Pictes, au VIIIe siècle de notre ère, par le mot composé *Penn-fahel* c'est-à-dire « tête, bout du rempart, du *vallum* ». C'est ce que nous apprend Bède, mort en 735 [1].

Enfin, chez les auteurs latins des derniers temps de l'empire romain, *Picti* est le nom des populations qui vivaient indépendantes du joug de Rome dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne et ce nom a persisté pendant les siècles suivants chez Bède et chez Nennius. C'est du thème de ce nom qu'est dérivé *Pictavi*, nom des habitants de Poitiers, et ce thème suppose un primitif *quicto-*, dont le sens n'est pas bien établi.

Sortons de l'Écosse, Ptolémée nous montre dans l'Angleterre moderne les *Parisi* et leur ville *Petuaria*, Πετουαρία.

Le *p* d'*Epidii*, de Penn-Fahel, de *Picti*, de *Parisi*, de *Petuaria* n'est pas la seule trace que l'invasion belge ait laissé dans les noms géographiques de la Grande-Bretagne ; d'autres monuments de l'invasion belge en Grande-Bretagne sont des noms de peuples

---

1. Le *Pean-fahel* de Bede, I, 12, doit être corrigé en *Penn-fahel*.

belges continentaux. Nous citerons d'abord les *Atrebates*, comme les appelle l'*Itinéraire* d'Antonin, Ἀτρεβάτιοι suivant l'orthographe de Ptolémée; une de leurs villes était *Caleua*, Καλήουα chez Ptolémée, aujourd'hui Silchester, comté de Southampton. Le même nom ethnique, écrit *Atrebates* par César, Ἀτρεβάτιοι par Strabon, désigne un peuple de la Gaule Belgique et ce nom persiste aujourd'hui en France dans celui de la ville d'Arras, chef-lieu du département du Pas-de-Calais.

On peut faire une observation identique sur le nom des *Catu-uellauni*, écrit Κατουελλαυνοί par Ptolémée et au génitif pluriel *Catuuellaunorum* dans une inscription latine du temps de l'empire romain. Chez eux était *Uerulamium*, aujourd'hui Old Verulam près de Saint-Albans, au nord-est et non loin de Londres. *Catu-uellauni* est le nom ancien des habitants de Châlons-sur-Marne, changé plus tard en *Catalauni*, comme l'a si bien démontré M. Longnon.

Enfin il ne faut pas oublier les *Belgae*, Βέλγαι, chez lesquels Ptolémée met une ville qu'il appelle Οὐέντα; c'est la *Uenta Belgarum* de l'*Itinéraire* d'Antonin, aujourd'hui Winchester, capitale du comté de Hampshire.

Plus au nord, en se rapprochant d'York, mais au sud de cette ville, habitaient les *Parisi*, Πάρισοι, dont nous avons parlé déjà. Était-ce une colonie des *Parisii* de Gaule? Au temps de Jules César, lors de sa sixième campagne, en 53 avant J.-C., nous voyons

apparaître les *Parisii* de Gaule ; ce peuple était depuis longtemps devenu une section de la cité, de l'état des *Sĕnŏnes* ses voisins [1]. Il se sépara à cette date des *Sĕnŏnes* soulevés contre César. Plus tard Rome impériale les plaça sous l'autorité du magistrat romain résidant à Sens ; la suprématie de Paris sur Sens appartient à l'histoire moderne. Mais il est fort probable qu'avant de passer sous la domination des *Sĕnŏnes* où César les trouva, les *Parisii* avaient été au nombre des sujets de Deuiciacos, roi des *Suessiones*.

Quand, en 57 avant J.-C., Jules César entreprit de soumettre les Belges à son autorité, le roi des *Suessiones* était Galba qui régnait également sur les *Remi* ; les *Remi* se révoltèrent, s'allièrent aux Romains, ce fut une des causes des succès de Jules César. Mais avant Galba, les *Suessiones* avaient eu un roi appelé Diuiciacus, mieux *Deuiciacos*, et en 57 on se rappelait encore, dit Jules César, que ce roi avait été le plus puissant de toute la Gaule, dont il avait soumis une grande partie à son autorité ainsi que la Grande-Bretagne [2].

Il est vraisemblable que le territoire des *Parisii* a fait partie du royaume de Deuiciacos avant de pas-

1. Confines erant hi Senonibus, ciuitatemque patrum memoria coniunxerat, l. VI, c. 3, § 5.

2. Apud eos fuisse regem nostra etiam memoria Diuiciacum, totius Galliae potentissimum, qui, cum magnae partis harum regionum, tum etiam Britanniae imperium obtinuerit.

ser sous la domination des *Sĕnŏnes* et qu'à cette époque, une colonie des *Parisii* accompagna en Grande-Bretagne ceux des Belges qui allèrent conquérir cette grande île.

La plupart des colons belges en Grande-Bretagne changèrent leurs noms ethniques. Nous avons cité les *Epidii*. Nous parlerons des *Brigantes* chez lesquels était York, *Eburacum*. Ceux-ci en compagnie de *Menapii*, venus du continent où leur capitale fut d'abord Cassel en France, département du Nord, puis Tournai, Belgique, allèrent occuper un canton de l'Irlande au sud-est de cette île. Une légende irlandaise est d'accord avec Ptolémée qui, au IIe siècle de notre ère, nous montre les *Brigantes* et les *Manapii*, (nous corrigeons *Menapii*) établis sur la côte de l'Irlande au sud-ouest. Cette légende nous parle de *Cruithnig*, c'est-à-dire en d'autres termes d'habitants de la Grande-Bretagne, en gallois Prydain pour *Pritanis*, dont le nom irlandais est *Cruithne* = *Qritania* = *Pritania*. Elle nous les montre débarquant sur les côtes d'Irlande à l'embouchure de la Slane, c'est-à-dire dans le comté de Wexford, à l'extrémité sud-est de l'Irlande et livrant bataille à d'autres Bretons, les *Tuath Fidga* ou les *Fir Fidga* [1] qui furent vaincus.

1. *Lebar Gabala*, dans le Livre de Leinster, p. 19, col. 1, l. 25; traduction irlandaise de Nennius, édition Todd, p. 122-127; cf. *Dindsenchus* d'Ard Lemnachta, édité par M. Whitley Stokes, *Revue celtique*, t. XV, p. 427.

Il s'agit ici d'une bataille entre les *Brigantes* et les *Menapii*. Les *Cruithnig*, qui sont probablement les *Brigantes*, triomphèrent grâce au concours d'un druide appelé Trostan, nom identique à celui de Tristan ou Drystan, l'amant d'Iseult ou Essyllt dans la littérature de la Table Ronde (cf. p. 30, 31).

On trouve aussi des Cruithnig dans l'Irlande septentrionale en Ulster. Nous en parlerons plus loin [1].

---

1. Voyez plus bas, pages 66, 67.

QUATRIÈME LEÇON

(10 JANVIER 1902)

I. *Les Góidels de Grande-Bretagne adoptent la langue des Belges conquérants.* — II. *Traces de la religion des Góidels en Grande-Bretagne après la conquête belge.* — III. *Les Druides pénètrent sur le continent, le dieu Nodons, la déesse Brigantî n'y arrivent pas.*

I

Après la conquête belge, la langue celtique du continent, c'est-à-dire le dialecte gaulois du celtique se substitua en Grande-Bretagne au dialecte góidelique qui alors ne se maintint qu'en Irlande et qui y conserva le *q* indo-européen changé en *p* chez les Gaulois. Un savant éminent du pays de Galles, M. J. Rhys, professeur à l'Université d'Oxford, auteur de travaux qui ont pour une large part contribué au progrès des études celtiques dans la seconde moitié du XIXe siècle, a pensé que les Pictes étaient un débris de la population qui a précédé les Celtes en Grande-Bretagne ; il a cru que les Pictes parlaient comme les Basques une langue étrangère à celle du groupe linguistique formé par les Indo-européens.

Mais cette doctrine est inconciliable avec ce que nous savons de la langue des Pictes et de celle des populations qui ont habité la région septentrionale de la Grande-Bretagne avant la date où le nom collectif de Pictes commence à désigner ces populations, c'est-à-dire avant l'an 297 de notre ère.

Nous avons déjà dit que suivant Bède, le nom picte de l'extrémité occidentale du *ṷallum Hadriani* était *penn fahel*; or *penn*, en gaulois *pennos*, est un mot gallois et breton, d'origine gauloise, qui veut dire « tête et bout ».

Ptolémée, au IIe siècle de notre ère, nous donne le nom antique de la Dee, rivière qui se jette dans la mer du Nord, en Écosse, bien au nord d'Édimbourg, c'est *Dēṷa* « la déesse », féminin du gaulois *dēvos*, mieux *dēṷos* « dieu », qui est la forme celtique du latin *dīvus*, mieux *dīṷŏs*. A l'embouchure de cette rivière se trouvait la ville que le même Ptolémée appelle *Dēṷana*, équivalent gaulois du latin *dīṷīna*, « divine »; cette ville s'appelle maintenant Aberdeen. Dans ce nom moderne, le second terme *deen* est la prononciation actuelle du gaulois *Dēṷana*, dont une variante continentale est *Dēṷŏna*, nom antique de la ville de Cahors.

Les habitants les plus septentrionaux de la Grande-Bretagne, en Écosse, là où est aujourd'hui le comté de Caithness, étaient, suivant Ptolémée, les *Cornaṷii*, homonymes des *Cornaṷii* méridionaux chez lesquels se trouvaient *Deṷa*, aujourd'hui Chester, et *Uiroco-*

nium aujourd'hui Wroxeter en Angleterre, à l'est du Pays de Galles. Ces derniers *Cornaṷii*, émigrant plus au sud sous la pression de l'invasion anglo-saxonne, ont donné leur nom à la Cornouaille anglaise d'abord, ensuite, sur le continent, à la Cornouaille qui forme une partie du département du Finistère et où leurs descendants parlent breton. Près des *Cornaṷii* d'Écosse habitaient les *Smertae* dont le nom reproduit au pluriel la seconde partie du nom de la déesse *Ro-smerta*, compagne de Mercure, dans un grand nombre d'inscriptions romaines de la Gaule, Côte-d'Or, Haute-Marne, Vosges, Meurthe-et-Moselle, Metz, Provinces Rhénanes.

Non loin des *Smertae*, toujours en Écosse, habitaient les *Caledonii* ou *Caledones*. Un d'eux nommé *Argento-coxos*, c'est-à-dire « au pied d'argent » est mentionné par Dion Cassius à la suite du récit de la mort qui frappa Septime Sévère, en l'an 211 de J.-C. Cette mort arriva au moment où cet empereur romain préparait une campagne contre les *Caledonii*. *Argento-coxos*, est un nom évidemment celtique ; *coxos* est une forme masculine du celtique *coxa*, en irlandais *cos*, « pied ».

Parmi les noms propres pictes plus ou moins bien conservés que l'on peut citer, d'après la *Chronica Pictorum*, il y en a dont l'origine celtique est incontestable. Ainsi le roi Drust, fils d'Erp, aurait été contemporain de saint Patrice ; c'est de Drust que dérive Drystan, nom d'un Gallois fameux dans le cycle de la

Table ronde et plus connu en France sous le nom de Tristan ; Drystan fut l'amant de la célèbre Iseult. Le picte Erp, père de Drust, porte le même nom qu'un roi gallois qui est mentionné dans le cartulaire de Landaff. Le nom d'homme écrit au génitif *Wrguist*, dans la chronique picte, est identique au nom d'homme breton *Uuorgost* conservé par le cartulaire de Redon, et au nom d'homme irlandais Fergus.

Dans la vie de saint Columba, écrite vers la fin du VIIe siècle, le nom du prêtre picte *Iogenanus* est identique au nom propre irlandais Euganan qui est un diminutif du nom propre noté en gallois archaïque Eugein, plus tard Euein, Ywein, en Irlandais Eugan, pour un primitif *Esu-genos*, nom propre gaulois, attesté par une inscription romaine en France, département de l'Eure, commune du Vieil-Évreux. *Esu-genos* veut dire « fils du dieu Esus ».

Ainsi les Pictes font partie du groupe celtique et, dans ce groupe, appartiennent à la branche gauloise comme l'atteste le *p* de *penn fahel*.

On a pensé que les Silures, peuple de Grande-Bretagne, devaient être des Ibères. Cette doctrine est fondée sur un passage de Tacite qui les dit originaires d'Espagne. Mais cette doctrine est inconciliable avec le nom antique d'une des villes des Silures, *Gobannium* aujourd'hui Abergawenny, dans le pays de Galles. *Gobannium* est dérivé d'un nom commun gaulois signifiant « forgeron » ; c'est *goba*, au génitif *gobann* en irlandais, *gof*, *gofant* en gallois, *gof* en breton, et

de ce mot vient *Gobannitio*, nom d'un oncle du fameux Vercingétorix.

Ainsi la population étrangère à la race celtique, qui a précédé les Celtes en Grande-Bretagne, paraît avoir adopté la langue des Celtes; quant aux Celtes du groupe gôidélique qui ont précédé les Celtes continentaux ou Gaulois en Grande-Bretagne, les uns ont quitté cette île pour l'Irlande; les autres restant en Grande-Bretagne ont adopté la langue des conquérants.

II

Cependant il est un point sur lequel les vaincus ont triomphé des vainqueurs, c'est la religion. Les druides furent une institution gôidélique, inconnue des Celtes continentaux. Faisant la conquête de la Grande-Bretagne, les Celtes continentaux y trouvèrent cette institution célèbre : *Disciplina in Britannia reperta*, dit Jules César; les druides ont eu le talent de s'imposer aux vainqueurs, et, de Grande-Bretagne, ils ont envoyé sur le continent des missions qui ont conquis la Gaule : « les druides, a dit un ancien, s'occupent de divination et des autres sciences; sans eux, en Gaule, les rois ne peuvent rien faire ni tenir conseil, en sorte que ce ne sont pas les rois qui règnent; les rois sont les serviteurs, les domestiques des druides; c'est en vain qu'ils sont assis sur des trônes d'or,

qu'ils habitent de grandes maisons et que chez eux les festins sont splendides ».

Avant l'introduction du druidisme sur le continent, les Gaulois paraissent n'avoir connu d'autres prêtres que ceux qui étaient spécialement attachés à des temples, tels étaient, en 216 avant J.-C., les prêtres boiens d'Italie dont parle Tite-Live. Ils desservaient un temple et à ce temple fut apporté le crâne du consul Postumius, tué dans une bataille; ce crâne orné d'or servait de coupe aux prêtres de ce temple, *templi antistitibus*, dit Tite-Live. A ces prêtres des Boiens d'Italie, on peut comparer environ cinq siècles et demi plus tard, le vieux Phoebitius, chanté par Ausone. Phoebitius était, en Gaule, gardien du temple de Belenus, *Beleni aedituus*. La situation des prêtres boiens et de Phoebitius paraît analogue à celle du prêtre d'Apollon Chrysès qui apparaît au début de l'*Iliade*.

Le terme consacré en gaulois pour désigner les prêtres affectés au culte d'un dieu dans un temple déterminé était *gutuatros* que les Romains ont latinisé en *gutuater*. Cette fonction subsista sous l'empire romain. Une inscription romaine de Mâcon parle d'un certain Sulpicius qui avait été *gutuater* de Mars, c'est-à-dire du dieu gaulois identifié avec le Mars des Romains. On a trouvé récemment à Autun deux dédicaces au dieu Anvalo ou Anvallo; l'une émane du *gutuater* Baneius Thallus, l'autre du *gutuater* Vitalis Appa. On a depuis longtemps relevé la quali-

fication de *gutuater* sur une inscription romaine du Puy-en-Velay. Antérieurement à l'empire romain, Jules César fit mettre à mort, chez les Carnutes, un personnage qu'il désigne par sa fonction, *gutuatrum* à l'accusatif, sans donner son nom. *Gutuatros* dérive d'un thème *gutu-*, en vieil irlandais *guth*, « voix », et veut dire celui qui parle à un dieu, qui le prie. Le gothique *gudja* « prêtre », paraît avoir la même origine et le même sens; l'allemand *gott*, « dieu », même racine, veut dire « ce qu'on prie ».

Les druides n'étaient pas, comme le *gutuatros*, ministres d'un temple ni d'un dieu, tout l'ensemble du divin entrait dans leurs attributions.

III

Il ne paraît pas que les druides aient apporté en Gaule le culte d'un seul dieu gôidélique qui n'eût pas figuré jusque-là dans le Panthéon des Celtes continentaux, mais il y a deux divinités gôidéliques dont le culte, inconnu aux Gaulois, persista en Grande-Bretagne après la conquête gauloise; ce sont le dieu *Nōdons*, au génitif *Nōdontos*, et la déesse *Brigantī*, au génitif *Brigantiēs*, qui restèrent adorés en Grande-Bretagne jusque sous l'empire romain.

Nōdons, *Nōdontos* est en vieil Irlandais *Nuadu*, au génitif *Nuadat*. Dans la mythologie irlandaise transformée en récit historique, *Nuadu* est un roi des gens

de la déesse *Dana*, c'est-à-dire un roi des dieux. Comme Zeus en guerre contre les Titans dans la mythologie grecque, *Nuadu* dans la mythologie irlandaise eut à combattre les Firbolg et les Fomore. Dans une première bataille il perdit une main, et avec cette main la royauté qui, passant aux Fomore et à leur chef Bress, leur fut conservée pendant sept ans; puis Nuadu, ayant fait substituer à la main coupée une main artificielle en argent, d'où son surnom *argat-lám*, « à la main d'argent », saisit de nouveau la royauté qu'il conserva pendant vingt ans jusqu'à sa mort dans une bataille contre les Fomore, car dans les textes irlandais christianisés les dieux meurent comme les hommes. Mais pour les païens ce Dieu n'était pas mort et sous l'empire romain il eut un temple en Grande-Bretagne sur la rive droite de la Severn dans le comté de Gloucester qui était alors territoire des Silures. Les débris de ce temple nous ont conservé trois dédicaces, l'une *deo Nodonti*, les deux autres avec une orthographe un peu latinisée *deuo Nodenti*, et *d. M. Nudente* qu'on peut lire *deo Marti Nudente*.

Ce dieu, le *Nuadu argat-lám* des Irlandais, a été reconnu avec raison dans le *Lludd I law-ereint*, Lud à la main d'argent, de la légende galloise de Kulhwch et Olwen ; ce personnage mythologique gallois était fameux par l'étroite prison dans laquelle il avait été enfermé probablement après la bataille où il avait perdu la main; il avait une fille, la plus belle des

Iles Britanniques et pour laquelle deux guerriers se battront tous les ans le premier mai jusqu'au jour du jugement dernier. Un des noms de la ville de Londres en gallois est Caer Ludd, « forteresse de Lud »; c'est par son nom qu'on explique celui de Lud-gate Hill, « colline de la porte de Lud », située à Londres, et dont Geoffrey de Monmouth a conservé la légende.

Du dieu *Nodons* il n'est pas question sur le continent. La déesse *Brigantī* y est également inconnue. Le nom de cette déesse est en irlandais *Brigit*; *Brigit* était déesse de la poésie, de la médecine et du métier de forgeron, ou bien on distinguait, nous dit Cormac, trois Brigit, la première invoquée par les poètes, la seconde exerçant la médecine, la troisième forgeant les métaux; c'étaient trois sœurs, filles du même dieu.

Brigantī est devenu en latin *Brigantia*. On a trouvé en Grande-Bretagne quatre dédicaces à cette déesse. Il y en a une dans laquelle son nom est écrit en toutes lettres : *Deae Brigantiae*. On l'a trouvée dans l'Écosse méridionale au comté de Dumfries, au nord du *Uallum Hadriani*, au sud du *Uallum Antonini*, dans le territoire des *Caledonii*, les trois autres en Angleterre au sud du *Uallum Hadriani*, savoir une dans le comté de Cumberland où son nom est écrit en abrégé *deae Brig*, les deux autres près de Leed, à l'ouest d'York; dans l'une de ces inscriptions on lit *deae Brig*, dans l'autre *deae Brigan*, le reste du nom

est à suppléer. Ces trois inscriptions paraissent avoir été dans le territoire des *Brigantes* dont *Brigantī* était la déesse éponyme. En Irlande, sainte Brigit, en latin *Brigida*, qui aurait été contemporaine de saint Patrice et qui lui aurait survécu, a une légende merveilleuse dont plusieurs traits peuvent avoir été empruntés à celle de la déesse homonyme.

CINQUIÈME LEÇON

(17 JANVIER 1903)

I. *Les dieux à forme humaine que les Gôidels adoraient et qui sont restés inconnus aux Gaulois de Grande-Bretagne et du continent.* — II et III. *Deux grands dieux qui ont été l'objet d'un culte chez les Gôidels et chez les Gaulois tant de Grande-Bretagne que du continent.*

I

Il y a des divinités spécialement gôidéliques : nous en avons cité deux qui ont continué d'être l'objet d'un culte en Grande-Bretagne après la conquête gauloise, *Nōdons* et *Brigantī*. D'autres ont été rejetées en Irlande par cette conquête, tel a été Dagda, père de la déesse Brigit, plus anciennement *Brigantī* ; tel Mider, époux d'Étain, qui lui fut enlevée, qui devint la femme d'un roi irlandais et que Mider reprit après l'avoir gagnée dans une partie d'échecs jouée avec le royal époux. Tel enfin Manannan, mac Lir, c'est-à-dire fils de la mer.

Manannan avait épousé Fand, une déesse qui, abandonnée par lui, fut l'heureuse rivale d'Emer, femme légitime du héros Cûchulainn, puis, se séparant de Cûchulainn, redevint l'épouse de Manannan, tandis qu'Emer restait seule femme légitime du guerrier épique irlandais. Manannan devait plus tard, vers l'année 600 de notre ère, être le père réel du roi Mongan, fils putatif du roi d'Ulster, Aidân mac Gabrâin.

Il n'y a pas trace du culte de Manannan en Grande-Bretagne sous la domination romaine. Ce culte fut probablement ramené dans cette île par les Irlandais qui, pendant la décadence de l'empire romain, vers la fin du IIIe siècle de notre ère, conquirent la région sud-ouest de la Grande-Bretagne; les inscriptions ogamiques du pays de Galles et des comtés voisins sont des témoins de cette conquête. Voilà pourquoi Manannan, mac Lir, sous le nom déformé mais reconnaissable de Manawyddan, surnommé *ab Llyr*, « fils de la mer », reparaît en Grande-Bretagne, dans la littérature du Pays de Galles. On le trouve dans la partie la plus ancienne des *Mabinogion*, dans le *mabinogi* qui porte son nom et dans celui de Branwen surnommée *verch Llyr*, c'est-à-dire « fille de la mer ».

Comme *Nōdons* et *Brigantī*, Dagda, Mider et Manannan ou Manawyddan sont inconnus sur le continent.

II

D'autres dieux sont communs à tout le monde celtique, tel est d'abord *Lugus*, en irlandais *Lug*, au génitif *Loga*.

J'ai raconté ailleurs comment le concours de Lug assura le succès des Tuatha dê Danann, c'est-à-dire des dieux célestes et bons, lorsque ces derniers, après le second avènement de Nuadu livrèrent aux Fomore la seconde bataille de Mag Tuired. Au moment où l'on savait que la rencontre des deux armées était prochaine, Lug se présenta à la porte du palais de Nuadu. Il demanda au portier l'entrée huit fois, et toujours inutilement ; il motivait sa demande chaque fois par l'énoncé d'une profession différente qu'il disait exercer : charpentier d'abord, puis successivement, forgeron, guerrier professionnel, harpiste, poète et historien, sorcier, médecin, échanson, ouvrier en bronze. Chaque fois, et pour chaque profession, le portier répondait qu'il y avait chez son maître un homme spécial très compétent et qu'on n'avait que faire du nouveau venu. Enfin Lug insista : « Allez, dit-il, demander à votre maître s'il a chez lui quelqu'un qui soit comme moi capable de pratiquer ces huit professions. » Nuadu, prévenu par le portier, ordonna de faire entrer Lug. Lug doit être le dieu gaulois dont parle Jules César en lui donnant un

nom romain et qui, suivant l'auteur latin, avait inventé tous les arts, *omnium inventorem artium*. Suivant l'habitude romaine, Jules César suppose que ce dieu gaulois est identique à un des dieux du panthéon romain, il l'appelle Mercure, mais il n'y a aucune importance à attacher à cette dénomination qui repose sur la croyance à l'identité des conceptions mythologiques des Celtes et des Romains, et sur l'hypothèse que des êtres réels correspondent à ces conceptions.

Peu après être entré dans le palais de Nuadu, Lug passa en revue les gens de métier, c'est-à-dire le forgeron, le médecin, l'ouvrier en bronze, le charpentier, le guerrier professionnel, les sorciers, les échansons, le poète, les sorcières, les druides, même la déesse Morrigan et le dieu Dagda ; interrogés par lui, ils dirent chacun le rôle qu'ils comptaient jouer dans le combat. Quand les deux armées furent en présence, Lug se plaça au premier rang dans l'armée des Tuatha dê Danann, adressa aux guerriers qui la composaient des paroles d'encouragement et chanta le chant de guerre ; cet usage du chant de guerre se retrouve chez les Gaulois, *ovantes moris sui carmina*, dans une bataille livrée aux Romains, l'an 295 avant J.-C.

Le plus terribles des guerriers Fomore était Balor à l'œil perçant. Il n'avait qu'un œil ; cet œil était ordinairement fermé, Balor n'en pouvait soulever la paupière sans le concours de quatre hommes. Quand la paupière était soulevée, le regard que cet œil lan-

çait était mortel ; ce regard était celui de l'œil unique par lequel, pendant les orages, croyait-on, le soleil caché par d'obscurs nuages lance la foudre et tue. Les nuages traversés par la foudre sont la paupière soulevée de l'œil divin et meurtrier.

Lug s'approcha de Balor et lui adressa la parole. « Soulevez ma paupière », dit Balor à ses quatre satellites, « je veux voir mon interlocuteur ». Les quatre satellites obéirent; mais à peine l'œil fut-il ouvert que, sans laisser à Balor le temps de jeter sur lui le mortel regard, Lug lui lança de sa fronde un projectile ; ce projectile, pénétrant dans l'œil si redoutable, traversa la tête de part en part. Balor tomba, il était mort. Sa mort décida du résultat de la bataille. Les Tuatha dê Danann ou dieux bons avaient remporté la victoire sur les Fomore ou dieux méchants.

On ne peut déterminer la date où a été composée la rédaction qui nous est parvenue du récit irlandais de la bataille mythique dont il s'agit et qui est connue sous le nom de *cath Maige Tuired*. Ce qui est certain c'est que cette bataille est mentionnée dans un poème de Cinaed ua Artacain mort en 975. Un texte du récit de cette bataille a été publié par M. Whitley Stokes dans la *Revue celtique* d'après un manuscrit qui ne date que du xve siècle, mais le scribe copiait un manuscrit plus ancien. Des extraits du récit édité par M. Whitley Stokes se trouvent 1° dans le commentaire de l'*Amra Coluimb Cille* conservé dans le *Lebor*

na huidre, fin du XIe siècle ou commencement du XIIe, 2° dans le glossaire dit de Cormac, qui est attribué à un auteur mort en 906.

Nous avons vu dans la précédente leçon que, la déesse Brigit cumulant trois spécialités différentes, le patronage des poètes, celui des médecins et celui des forgerons, on avait imaginé en Irlande de distinguer trois Brigit, trois sœurs, protégeant la première les poètes, la seconde les médecins, la troisième les forgerons. *Lugus* ou Lug avait autant de spécialités qu'il y a de métiers différents : on imagina de même plusieurs *Lugus*. De là sur le continent le pluriel *Lugoues*, qui du reste fait pendant aux *Junonibus* et aux *Martibus* de l'épigraphie latine. Le nominatif pluriel *Lugoues* a été conservé par une inscription d'Avenche en Suisse. On trouve le datif pluriel latinisé *Lugouibus* en Espagne dans une inscription d'Osma, l'antique *Uxama* des Celtes d'Espagne ; cette inscription émane de la corporation des cordonniers et savetiers. Cette corporation sous l'empire romain était sous le patronage du dieu *Lugus* comme les autres corps de métier. Mais alors les Irlandais marchaient tous pieds nus, comme le font encore quelques-uns d'entre eux. Quand le récit de la bataille de Mag Tuired a été rédigé, il n'y avait pas encore de cordonniers en Irlande, et voilà pourquoi le texte irlandais de la bataille de Mag Tuired ne parle pas du métier de cordonnier dans la nomenclature qu'il donne des professions qu'exerçait Lug.

On sait qu'en Grèce il y a plusieurs noms propres d'hommes dérivés de noms de dieux, *Dionysios*, Denys, de *Dionysos*, *Poseidônios* de *Poseidôn*, *Athênaios* d'*Athêna*, *Apollônios* d'*Apollôn*, *Dêmêtrios* de *Dêmêtêr*. Le même phénomène s'est produit pour le dieu celtique Lugus. De *Lugus* dérive un nom d'homme écrit au génitif *Luguadici* dans une inscription romaine de l'Espagne celtique, *Lugudeccas* dans une inscription ogamique d'Irlande, au nominatif *Lugaid*, au génitif *Lugdach* dans des textes irlandais plus récents. Les noms de saints employés aujourd'hui comme noms de personnes sont le résultat d'un phénomème psychologique identique.

Outre des noms d'hommes, on trouve dans le monde gréco-romain des noms de lieu dérivés de noms de divinités : *Aphrodisias*, dérivé d'*Aphrodite*, déesse de l'amour, est un nom de ville, comme *Poseidônia*, traduit en latin par *Neptunia*, venant l'un de Poseidôn, l'autre de *Neptunus*, noms du dieu de la mer ; le plus fréquent des noms de ville de cette catégorie est *Heracleia* de Hêraclês. Comparez dans la nomenclature géographique moderne les noms de lieu qui sont des noms de saints, tels que Saint-Denis, Domremy, etc.

Chez les Celtes le nom du dieu *Lugus* a donné naissance à des composés géographiques dont il est premier terme. Tel est en Irlande *Louth* appelé *Lugmagh* dans la partie la plus ancienne du *Chronicon Scotorum* et dans les annales de Tigernach ; dans le *Táin*

bó Cúailngi, les deux manuscrits les plus anciens nous offrent l'un *Lug-mod*, l'autre *Lug-mud*[1]. La notation exacte du second terme, probablement *mag* = * *magos*, peut rester douteuse, mais le premier terme est *Lug* = *Lugu-*. En Grande-Bretagne nous trouvons *Lugu-uallum*, près et au sud du *Uallum Hadriani*, c'est aujourd'hui Carlisle. Sur le continent il y avait cinq *Lugu-dunum*, qui sont aujourd'hui : Lyon (Rhône), Saint-Bertrand de Comminges (Haute-Garonne), Laon (Aisne), Loudon (Sarthe) et le *Lugudunum* des Bataves, qui était situé sinon à Leyde, du moins tout près de Leyde. *Lugu-dunum* veut dire « forteresse de Lugus ». *Lugu-dunum* est la forme primitive du nom de ville. Plus tard on a dit *Lugo-dunum*, qui est la notation de Ptolémée Λουγό-δουνον; mais *Lugu-dunum*, est attesté par les plus anciennes inscriptions de Lyon et par Dion Cassius qui oppose cette vieille notation au *Lugdunum* postérieur. C'est de la notation défectueuse *Lugo-dunum* qu'est issue l'interprétation du premier terme par un soi-disant gaulois *lugo-s*, « corbeau », dont l'existence réelle n'est pas établie et qui est suggérée par le traité apocryphe, *De fluviis*, attribué à Plutarque, mais dont l'auteur, la date et la provenance sont également inconnus.

Lugus a donné son nom à la fête traditionnelle du

---

1. *Lebor na hUidre*, p. 82, col. 6, l. 40, on lit *Lugmad*, leçon reproduite dans le Livre de Leinster, p. 79, col. 2, l. 7, avec une légère variante : *Lughud*, corrigé en *Lugmud*.

premier août que les Irlandais ont appelée *Lug-nasad*, mais qui sous l'empire romain, changeant de nom, est devenue fête d'Auguste, en gallois *Gwyl-awst* et dont les *ludi miscelli* créés par Caligula à Lyon sont probablement la continuation.

III

Ogmios a été comme *Lugus* adoré par les Celtes, soit Gôidels, soit Gaulois. En Irlande, dans le récit de la bataille mythologique de Mag-Tuired, c'est lui qui est le guerrier professionnel, Ogma, vanté par le portier du palais de *Nuadu* = *Nōdons*; il s'empare de l'épée de Tethra, dieu des morts. Son nom est un dérivé du nom donné aux lettres de l'alphabet le plus ancien des Irlandais, *ogam*. Le grec Lucien, qui écrivait au IIe siècle de notre ère, parle d'Ogmios dans son traité sur Hêraclès ou Hercule : « C'est, dit-il, un vieillard chauve avec quelques cheveux blancs. Il porte comme le héros grec une peau de lion et une massue qu'il tient de la main droite, il a un arc dans la main gauche ; de sa langue pendent des chaînes d'or et d'ambre auxquelles sont attachées les oreilles d'hommes nombreux que cette captivité remplit de joie ». La peau de lion et l'arc sont l'expression d'idées grecques étrangères à la civilisation celtique. La sculpture gallo-romaine est en effet d'origine grecque.

Une correction proposée par M. Théodore Reinach nous ferait retrouver le nom d'Ogmios dans une inscription romaine de Gaule.

SIXIÈME LEÇON

(24 JANVIER 1903)

I. *Le culte de certains animaux, des cours d'eau et des arbres chez les Gôidels et chez les Gaulois.* — II. *Les dieux du Panthéon gaulois qui sont inconnus aux Gôidels.*

I

Outre le culte de Lugus et d'Ogmios, dieux à forme humaine, les Celtes semblent avoir en commun celui d'au moins deux animaux, l'ours et le taureau; enfin le culte des eaux et celui des arbres, principalement celui de l'if.

L'ours s'appelait en gaulois *artos*, en irlandais *art*. *Art* a été employé en Irlande comme synonyme de *dia*, « dieu », nous l'apprenons par le Glossaire de Cormac. Le nom féminin *And-arta*, « grande ourse », désignait une déesse adorée chez les *Uocontii*, c'est-à-dire dans le département de la Drôme. Le nom de l'ours, *arth* en gallois, est le premier terme du nom d'un roi gallois mort en 807 suivant les *Annales Cambriae*; ce roi s'appelait *Arth-gen* = * *Arto-genos*

c'est-à-dire « fils du dieu ours ». On retrouve ce nom d'homme aux environs de Marseille : la *Descriptio mancipiorum ecclesiæ Massiliensis* publiée par Guérard à la fin du second volume du *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille* constate l'existence de serfs de cette abbaye *in Arti-genis*, c'est-à-dire dans les *fundi* qui avaient appartenu à un certain *Arti-genos* ou *Arto-genos*. Le nom du roi épique Arthur peut dériver du gaulois *artos* « ours », animal et dieu.

De même que nous avons des forteresses du dieu *Lugus*, *Lugu-dunum*, on trouve des forteresses du dieu *Artos*, *Arto-dunum*, *Arto-briga*. Arthun en France département de la Loire, est appelé *Artidunis* dans une charte de Cluny, *Arteduni* au génitif dans le Cartulaire de Savigny. Plus anciennement *Arto-briga* est le nom de deux localités situées en Bavière ; l'une près du Danube est mentionnée par Ptolémée, l'autre plus au sud nous est connue par la Table de Peutinger où son nom, un peu altéré, est écrit *Artebrige*.

Du nom d'*Artos* dérive celui de la *dea Artio* dont deux statuettes ont été trouvées près de Berne. Naturellement les auteurs de ces statuettes, étant Grecs, ou élèves des Grecs, ne concevaient les dieux que sous forme humaine et ces statuettes représentent des femmes, mais une de ces deux femmes est accompagnée d'un ours. M. Salomon Reinach a publié ce monument dans la *Revue celtique*.

Artos est devenu, en Irlande, un nom d'homme.

Le plus célèbre de ceux qui l'ont porté est *Art Oenfer*, « Art l'unique », ainsi nommé après la mort de ses deux frères qui fit de lui un fils unique comme nous l'apprend le *Cóir Anmann* publié par M. Whitley Stokes. Art Oenfer fut roi suprême d'Irlande dans la seconde moitié du IIe siècle après J.-C. Art Oenfer signifie littéralement « ours unique homme ».

A côté du dieu ours, il y eut en Irlande deux taureaux divins. Voici leur origine. Les fées masculines et féminines, *side*, de Connaught et d'Ulster, avaient deux troupeaux de cochons, l'un pour Connaught, l'autre pour Ulster. Chaque troupeau était conduit par un porcher. Les deux porchers furent changés en corbeaux, puis en monstres marins, ensuite en guerriers, finalement en vers qu'avalèrent deux vaches, et ces deux vaches mirent au monde deux taureaux dont l'un fut le prodigieux taureau de Cuailnge chanté dans la principale épopée de l'Irlande. Ce taureau était brun, *dond* = **donnos*: Medb, reine de Connaught, voulut le conquérir et de là résulta la guerre racontée dans la vaste composition épique intitulée : *Táin bó Cúailngi*. Ce taureau est le *Taruos trigaranus* du musée de Cluny. Son nom *Donno-taruos*, « brun taureau », latinisé en *Donno-taurus* par Jules César, était au Ier siècle avant notre ère, le nom d'un prince des *Heluii* (Ardèche). Le nom du tétrarque ou petit roi galate *Deiotaros*, aussi contemporain de Jules César, peut avoir perdu deux digamma et tenir

lieu d'un primitif *Dēuio-taruos*, « divin taureau ». Du nom divin *taruos* dérivent : les noms de deux villes bien connues *Taruisus*, « Trévise », *Taruenna* « Thérouanne », l'une dans l'Italie du nord où elle est chef-lieu de province en Vénétie, l'autre en France, département du Pas-de-Calais ; enfin *Taruedum*, nom du promontoire septentrional de la Grande-Bretagne, aujourd'hui Dunnet-Head. On appelait autrefois *Taruedum*, « cap du dieu taureau », l'extrémité nord de la Grande-Bretagne, comme on dit aujourd'hui « cap Saint-Vincent » en parlant du promontoire qui, au sud-ouest, termine en Portugal la péninsule ibérique. La religion a fourni ces deux expressions.

Le culte des cours d'eau est commun aux Gôidels comme aux Gaulois ; en Irlande on s'est figuré la divinité d'une rivière sous forme de vache : *abann*, « rivière » en irlandais, le même mot que le gallois *afon* et que le breton *avon*, *aven*, est féminin ; de là le nom primitif de la Boyne : *Bou-uinda*, « vache blanche ». Citons aussi la légende irlandaise qui fait de *Sinnan*, le Shannon, une petite-fille de *Ler*, dieu de la mer, et une nièce du dieu Manannan.

Le nom de *Bou-uinda* est étroitement apparenté avec le culte du taureau et d'autre part on ne peut séparer ce nom de celui des deux rivières de Grande-Bretagne appelées *Dēua*, c'est-à-dire « déesse », aujourd'hui Dee, et de la *Dēua* d'Espagne dont le nom n'a pas changé. En France ce nom celtique porté par plu-

sieurs cours d'eau, a été latinisé et il est devenu Dive [1], grâce à l'influence du latin *dīua*, féminin de *dīuus*. Le dérivé gaulois *dēuana dēuona*, « divine », est devenu *Diuona*, Divonne par la même influence [2]. D'autres cours d'eau ont été divinisés tout en conservant un nom plus ancien dont le sens nous échappe : la déesse Seine, *dea Sequana*, la déesse Yonne, *dea Icauna*.

Le culte des arbres est également commun à la branche gôidélique et à la branche gauloise du groupe celtique ; c'est un culte universel. *Bile* est en irlandais le nom de l'arbre divinisé.

Un article de la composition géographique intitulé *Dindsenchus* est consacré à cinq de ces *bile* ; le premier était un if, *ibar*, puis *iubhar* en irlandais, *eburos* en gaulois ; trois autres étaient des frênes, *unnius* ; un seul était un chêne, *dair*. Le nom gaulois de l'if, *eburos*, joue un rôle important dans la nomenclature géographique des Gaulois. L'if, comme le gui, a le mérite de conserver son feuillage vert quand les arbres à feuilles caduques l'ont perdu.

Le nom des *Eburones*, peuple établi entre la Meuse et le Rhin, dérive d'*eburos*. Le thème *eburo-* est le premier terme du nom des *Eburo-uices*, « guerriers de

---

1. Il y a par exemple trois Dive dans le département de la Vienne, une Dives dans l'Orne et le Calvados.

2. Il y a une source appelée Divonne dans le département du Lot. La Versoix (Ain) s'est appelée aussi Divonne.

l'if », d'où Évreux ; d'*Eburo-briga*, Avrolles (Yonne) ; d'*Eburo-dunum*, Yverdon en Suisse, Embrun (Hautes-Alpes) ; d'*Eburo-magus*, Bram (Aude). Le nom d'homme *Eburus* s'est rencontré souvent dans les inscriptions romaines. On l'a signalé dans l'empire d'Autriche, en Hongrie, en Carinthie. En Angleterre York, *Eburacus*, en dérive. On trouve ce nom d'homme en Irlande sous les formes *Ebur*, *Iborus*, *Ibar*.

Le nom gaulois du chêne *deruon* ou *deruos* joue dans les noms propres un rôle de beaucoup moins considérable. Cependant les fées des chênes, *fatae deruones*, ont été l'objet d'un culte dans l'Italie septentrionale, aux environs de Brescia. De là les noms de femmes *Derua*, *Deruonia*, dans l'empire d'Autriche, le nom d'homme *Deruacus* ou *Deruacius* en Grande-Bretagne. Faisons observer cependant qu'on ne peut rattacher le nom des druides au thème gaulois *dervo-* pas plus qu'au thème grec δρυ [1]. Enfin on a, en Gaule, divinisé une forêt entière, la forêt d'Ardenne, *dea Arduinna*.

II

Le dieu *Camulos* a-t-il été l'objet d'un culte en Irlande ? On peut le supposer quand on lit que le

1. Druide s'explique par un composé *dru-u̯id-s* signifiant « très savant ».

fameux héros Find, père d'Oisin ou Ossian, était fils de Cumal ; mais c'est une hypothèse peut-être un peu hardie puisque, d'après la légende, Cumal était un guerrier, chef d'un corps de troupes au service de Cond, roi suprême d'Irlande au IIe siècle de notre ère. Mais cette subordination est peut-être due à l'influence du mot féminin irlandais *cumal*, « femme esclave ».

Le nom du dieu homonyme du Cumal masculin a été connu en Grande-Bretagne et sur le continent. En Écosse, une dédicace *Deo Marti Camulo* a été trouvée près et au nord du *Uallum Antonini* à Kilsyth, non loin de Glasgow ; elle est conservée dans le musée de Glasgow. Du nom de ce dieu vient le premier terme du nom de la ville de *Camulo-dunum* qu'on suppose identique à Colchester, au nord-est de Londres. Sur le continent, deux inscriptions attestent le culte de *Camulos* chez les *Remi* ; une autre inscription nous fait connaître le dieu *Camulos* des *Uiromandui* ; une dédicace *Marti Camulo* a été trouvée près de Clèves dans la province de Dusseldorf ; *Camulos* est le second élément du nom des *Ande-camulenses* à Rançon (Haute-Vienne), et du nom d'homme *Leu-camulus* dans l'empire d'Autriche, à Leibnitz en Styrie.

On peut faire observer que l'assimilation de *Camulos* à *Mars* s'accorde avec la légende irlandaise qui fait de Cumal un guerrier, chef d'un corps de troupes.

Je passe aux divinités gauloises certainement inconnues des Gôidels. Je citerai d'abord *Epona*, la déesse des chevaux. Son nom dérive du gaulois *epos*, « cheval ». M. Salomon Reinach a donné dans la *Revue archéologique*, en 1899, un relevé des inscriptions romaines qui nous ont conservé le nom d'*Epona*; on en trouve deux en Grande-Bretagne, l'une en Écosse près du *Uallum Antonini*, l'autre en Angleterre près du *Uallum Hadriani*, cinq en France, autant en Allemagne, dix dans l'empire d'Autriche, une en Espagne, une dans l'Italie du nord, plusieurs à Rome dans les ruines d'une caserne de cavalerie occupée par des soldats d'origine gauloise.

Le dieu *Belenos* et la déesse *Belisama* n'apparaissent pas dans les textes gôidéliques. Que veulent dire ces mots? Il y a deux racines indo-européennes *gu̯el*, qui sont de sens très différent; l'une est en sanskrit *jval*, « briller, brûler », pour un primitif *gu̯el*; l'autre, racine de l'allemand *qual*, « tourment, supplice », *quälen*, « tourmenter, torturer », primitivement « tuer », suppose également un primitif *gu̯el*. Les deux racines ont dû donner *bel* en celtique, d'où *Beltene*, nom de la fête du premier mai qui peut être à la fois « la fête qui brille, qui brûle » et « celle qui tue ». Apollon, dieu du Soleil, est au début de l'Iliade un dieu meurtrier. La fête de *Beltene* est spéciale aux Gôidels. Chez les Gaulois, on trouve le dieu *Belenos*, la déesse *Belisama*. *Belenos* est surtout fréquent dans le *Noricum* et chez les *Carni*, c'est-à-dire dans la Bavière orientale

et dans l'Italie du nord-est, aux environs de Venise ; on le trouve aussi dans les Bouches-du-Rhône, à Nîmes (Gard), à Narbonne (Aude) ; de *Belenos* dérive *Belenatis*, Saint-Bonnet (Puy-de-Dôme). *Belisama* apparaît à Vaison (Vaucluse), à Saint-Lizier (Ariège) ; son nom a pénétré dans la nomenclature géographique ; citons par exemple Bellesme (Orne), *Belisama*, nom d'un golfe de Grande-Bretagne près de Liverpool ; on rencontre un dérivé de ce nom divin dans un nom de femme *Belismius* à Caerleon, pays de Galles (cf. p. 133).

Grannos est un dieu des eaux thermales : Aix-la-Chapelle s'appelait encore au moyen âge *Aquae Granni*. Une dédicace à *Apollo Grannus* a été trouvée en Écosse, un peu à l'est d'Édimbourg, à quelque distance au sud du *Uallum Antonini*. On a recueilli d'autres dédicaces à ce dieu dans le bassin du Rhin, en Württemberg, en Bavière, etc. Il est souvent assimilé au dieu grec Apollon. C'est lui probablement que Jules César confond avec Apollon quand il dit que, dans la croyance des Gaulois, Apollon chasse les maladies : *Apollinem morbos depellere*. *Grannos* est un dérivé en *nno-* de la forme réduite de la racine *gu̯her*, *gu̯hor* « chauffer », d'où, en irlandais, *gorim* « je chauffe » ; sauf le doublement de l'*n*, *grannos* est le même mot que le latin *furnus* « four ». Le mot irlandais qu'on peut en rapprocher est *grian* « soleil » = **grēnā* = **gu̯hrēna* qui est féminin (cf. p. 132).

Est, comme *Grannos*, étranger à la langue irlan-

daise le nom divin *Teutatis*, *Toutatis*, *Tōtatis*, que Lucain a écrit *Teutates*. On doit le reconnaître dans la dédicace *Marti Toutati* trouvée en Angleterre au comté de Hertford; le même dieu apparaît dans l'empire d'Autriche, en Styrie, à Sekkau. Enfin il a été porté à Rome par un soldat gaulois au service de l'empire romain et appelé *Totati-gen[u]s*, « fils de *Tōtatis* ou *Toutatis* ». Le nom de ce dieu n'existe pas en irlandais. Il est dérivé de *teuta*, *touta*, *tōta*, « état, cité », et doit signifier « dieu de la cité » (cf. p. 132).

Le nom du dieu *Taranis* « tonnerre » est, comme les précédents, gaulois et en même temps étranger à la langue irlandaise. Il est mentionné par Lucain. De *Taranis*, il y a une variante *Taranoos* au datif *Taranoou* dans une inscription des Bouches-du-Rhône en caractères grecs. On a trouvé en Württemberg et en Bavière rhénane des dédicaces *Deo Taranu-cno*, c'est-à-dire au dieu, fils de *Taranis*, génitif *Taranōs* avec la même désinence que si le nominatif eût été *Taranus*. Le nom propre d'homme *Taran* se rencontre dans la liste des rois pictes. Le nom commun *taran*, « tonnerre », est un mot gallois et breton; le correspondant irlandais *toirneach* n'a jamais été, que nous sachions, divinisé ni employé comme nom propre d'homme. Le dieu irlandais de la foudre paraît avoir été Balor dont l'œil unique ne pouvait regarder un homme sans le tuer et qu'atteignit mortellement une balle lancée dans cet œil terrible par la fronde du dieu Lug ou mieux Lugus.

SEPTIÈME LEÇON

(31 JANVIER 1903)

Les prétendus Dioscures (Castor et Pollux) des Gaulois, comparés aux deux héros mythiques Conall Cernach et Cûchulainn des Gôidels.

Nous avons établi, dans la dernière leçon, l'existence chez les Gaulois de dieux inconnus aux Gôidels : *Epona*, *Belenos*, *Belisama*, *Grannos*, *Teutatis* (dont le nom est aussi écrit *Toutatis*, *Tôtatis*), enfin *Taranis*. Nous avions précédemment parlé de dieux que tous les Celtes, Gaulois et Gôidels, adoraient; ces dieux étaient *Lugus*, *Ogmios* tous deux à forme humaine, puis deux animaux, l'ours, *artos*, le taureau, *taruos*, enfin les cours d'eau et certains arbres, notamment l'if, *eburos*.

Nous nous sommes demandé si Cumal, père du héros épique Find, ne serait pas identique au dieu *Camulos* adoré par les Gaulois sous l'empire romain.

Nous allons arriver à une question plus délicate. Timée a raconté, comme nous l'apprenons par

Diodore de Sicile, l. IV, c. 56, que chez les Celtes voisins de l'Océan, les Dioscures étaient les dieux qu'on vénérait le plus.

Les Dioscures sont Castor et Pollux, tous deux fils de Lêda, mais Lêda, leur mère, a eu deux époux, l'un mortel, Tyndare, dont est né Castor, l'autre le grand dieu Zeus qui a été père de Pollux, Πολυδεύκης. Pollux, fils d'un dieu, est immortel. Mais Castor, fils d'un homme mortel, est mortel lui-même, il meurt. Pollux, désespéré, désire mourir aussi, il veut accompagner son frère aux enfers. Il s'adresse à Zeus et lui demande la mort comme une faveur. Zeus ne peut accueillir favorablement cette prière, mais une si forte preuve d'amour fraternel le touche profondément; il décide que les deux frères ne se sépareront pas, ils passeront ensemble alternativement un jour dans les enfers, un jour dans les demeures dorées des dieux; aussitôt, Castor revient à la vie, il ouvre les yeux, il parle. Voilà ce que raconte Pindare dans sa dixième Néméenne : Pindare vécut jusque vers l'an 441 avant J.-C. Timée, mort environ deux siècles plus tard, vers le milieu du IIIe siècle avant notre ère, attribue aux Celtes voisins de l'Océan une légende analogue, puisqu'il parle des Dioscures principalement adorés par eux. Diodore de Sicile nous le répète au Ier siècle avant notre ère.

L'assertion de Timée donne un intérêt tout particulier à deux des bas-reliefs qui ornent le troisième

des quatre autels gallo-romains du musée de Cluny [1]. De ces autels, trouvés ensemble à Paris sous le chœur de Notre-Dame en 1710, le premier a été érigé en l'honneur de Jupiter, *Iovi optimo maximo*, par les mariniers de Paris, *nautae parisiaci*, sous l'empereur Tibère, qui régna de l'an 14 à l'an 37 après J.-C. Les trois autres autels sont probablement contemporains. Des quatre faces du troisième, deux représentent l'une Pollux, l'autre Castor, c'est-à-dire les Dioscures dont parle Timée au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Mais leurs noms gaulois n'étaient pas identiques aux noms usités dans la mythologie latine.

Comment s'appelaient-ils en gaulois ? La réponse à cette question est donnée par les deux autres faces du même autel où l'on trouve représentés : 1° un personnage appelé *Smertullos*, armé d'une massue et combattant un serpent, 2° un homme dont la tête est armée de deux cornes et qui, en conséquence, est appelé *Cernunnos*. *Cernunnoš* signifie évidemment « qui a des cornes, cornu » et suppose un thème *cernu-*, « corne », qui ne diffère que par une voyelle du latin *cornu*, même sens; *cernu-* nous offre la forme normale, *cornu* la forme pleine, fléchie, d'une racine *ker*, *kor*, *kr*, dont la forme normale,

1. Je suis l'ordre observé par M. Hirschfeld, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. XIII, n° 3026. Ce troisième autel est le second chez E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. III, pp. 264-268.

ker se reconnaît dans le grec κέρας, « corne », et dans le latin *cervus*, « cerf », animal cornu. La forme fléchie *corn* était usitée en moyen irlandais pour désigner la corne employée comme vase à boire, c'est le sens du mot *corn* en irlandais moderne et de là dérive probablement le nom des *Cornavii*, peuple de Grande-Bretagne; ce nom voudrait dire « les buveurs ». De la forme réduite *kr* viennent : 1° κάρνον, nom gaulois de la trompette, c'est-à-dire primitivement de la corne employée comme instrument de musique; 2° l'allemand *horn* = *krno-*, « corne » en général; 3° le breton *karv*, *karo*, en gallois *carw* = **karuos*, « cerf ». *Cernunnos* est un doublet du surnom irlandais Cernach porté par le héros épique Conall Cernach.

On a, en Irlande, traduit *Cernach* par « victorieux » et *cern* par « victoire ». Il y a pour cela deux raisons : 1° Conall Cernach a été victorieux, 2° la corne est pour le taureau l'instrument par lequel il obtient la victoire.

Smertullos et *Cernunnos*, servant de pendant sur le même autel aux deux personnages mythologiques gréco-romains Pollux et Castor, sont probablement les Dioscures celtiques de Timée. Si nous observons l'ordre suivi par M. Hirschfeld, nous trouvons, sur le devant de l'autel *Cernunnos*, et vis-à-vis, sur le derrière de l'autel, Castor qui serait par conséquent le demi-dieu identifié à *Cernunnos*; à droite apparaît *Smertullos*, et vis-à-vis, à gauche, Pollux qui serait en quelque sorte un *Smertullos* gréco-romain. Des deux

héros divins, *Smertullos* serait donc celui qui aurait un dieu pour père, tandis que *Cernunnos* serait fils d'un homme. Or il y a dans la littérature épique irlandaise un personnage célèbre fils d'un dieu et d'une femme, c'est *Cú-chulainn* ; son père est le grand dieu Lugus, et sa mère Dechtere, sœur du roi Conchobar ; mais Dechtere l'abandonne aussitôt après sa naissance et il est adopté par Findchoim, femme d'Amorgen et mère de Conall Cernach ; Findchoim avait deux mamelles, de l'une elle allaitait Cûchulainn, tandis que Conall Cernach suçait l'autre, ainsi Cûchulainn et Conall Cernach sont devenus frères de lait, bien que le premier fût fils d'un dieu, et le second d'un homme, d'Amorgen, mari de Findchoim. Par conséquent le Conall Cernach irlandais est identique au *Cernunnos* gaulois et offre une forte ressemblance avec le Castor gréco-romain.

D'autre part Cûchulainn est le *Smertullos* gaulois. Le *Smertullos* gaulois est représenté armé d'une massue et combattant un serpent. C'est ce que raconte la légende irlandaise dans la pièce intitulée : « Enlèvement des vaches de Regamain » *Táin bó Regamna*. Le héros rencontre une femme avec laquelle il se querelle ; c'était la déesse Morrigu, autrement dite Macha et Badb, c'est-à-dire corbeau femelle : elle se change en corbeau ; elle lui annonce qu'elle l'attaquera sous forme d'anguille dans un gué, où elle s'enroulera autour de ses jambes et le gênera beaucoup ; elle ajoute que sous forme de louve elle le dévorera, que

sous forme de vache elle viendra au secours de son adversaire dans un combat singulier et que cet adversaire coupera la tête de Cûchulainn. Cûchulainn réplique que lorsqu'elle paraîtra sous forme d'anguille il l'écrasera contre les pierres vertes du gué.

Dans la grande épopée dont le titre est *Táin bó Cúailngi*, « Enlèvement des vaches de Cooley », la déesse renouvelle sa prophétie et annonce que, sous forme d'anguille, elle fera tomber le héros; effectivement, elle vient s'attaquer à lui sous forme d'anguille, mais elle ne peut empêcher la victoire du redoutable guerrier auquel elle a l'audace de s'attaquer.

Tel est le fait légendaire représenté sur la face droite du troisième autel de Paris. Pourquoi le guerrier qui, armé d'une massue, menace le serpent ou l'anguille, s'appelle-t-il *Smertullos* ? Parce qu'étant alors très jeune, Cûchulainn n'ayant pas encore de barbe, s'était mis une barbe fausse, et *smérthain* est le terme qui, dans le texte irlandais, exprime cette opération.

Les bas-reliefs du second des quatre autels gallo-romains du musée de Cluny expriment un autre épisode du *Táin bó Cúailngi*.

Un mot d'explication est ici nécessaire.

Les guerriers d'Ulster sont devenus incapables de combattre. Une maladie mystérieuse, qui résulte d'une malédiction lancée contre eux par la déesse Macha, les réduit à l'impuissance. Un seul, Cûchu-

lainn, était absent au moment où la déesse a prononcé cette malédiction, il n'en a pas subi le funeste effet; seul il va au-devant de l'armée qui envahit l'Ulster pour s'emparer du merveilleux et divin taureau de Cooley. Il recourt à deux procédés. Voici le premier : l'armée envahissante ne peut pénétrer en Ulster qu'en suivant une route qui traverse une forêt; sur le bord de la route, il abat deux arbres énormes qui tombent en travers de cette route et arrêtent les chars de guerre, *esseda*, sur lesquels sont montés les guerriers ennemis. Quand ces obstacles sont tournés ou enlevés, Cûchulainn recourt à un second procédé; il provoque successivement en duel les meilleurs guerriers de l'armée ennemie. Les lois de la guerre obligent cette armée à suspendre sa marche jusqu'à ce que chaque combat soit terminé, de là résultent de nouveaux délais qui donnent aux guerriers d'Ulster le temps de se guérir de la maladie causée par la malédiction de la déesse Macha.

L'intervention hostile de Morrigu sous forme d'anguille eut lieu pendant un des nombreux combats singuliers de Cûchulainn, et Cûchulainn fut blessé par son adversaire avant de parvenir à le tuer. Le combat contre l'anguille est donc un épisode qui s'intercale dans le récit du second des procédés auxquels le héros eut recours pour arrêter l'armée d'invasion.

Un des bas-reliefs du deuxième autel du musée de Cluny nous représente le premier des procédés employés par Cûchulainn pour suspendre la marche de

l'armée ennemie qui veut pénétrer dans l'Ulster, il abat un arbre. Ce bas-relief se trouve à droite de l'autel et se continue derrière l'autel; c'est là, derrière l'autel, qu'apparaît le taureau aux trois grues *Taruos trigaranus*, un taureau sur le dos duquel sont perchées trois grues. Quand, dit la légende irlandaise, le taureau fut sur le point d'être capturé par l'armée envahissante, la déesse Morrigu, prenant forme d'oiseau, vint le prévenir du danger auquel il était exposé. La déesse Brigit, avons-nous vu[1], avait deux sœurs, il y avait trois Brigit. On comptait aussi trois Morrigu que l'on distinguait sous les noms de Morrigu, Bodb et Macha. Macha était la déesse qui avait lancé sur les guerriers d'Ulster la malédiction d'où résultait leur incapacité militaire. Bodb est le nom du corbeau qui, sur le champ de bataille, ronge la poitrine des guerriers tués. Sur le bas-relief dont nous parlons, la triple déesse est représentée par trois oiseaux. Les deux scènes, celle où l'on aperçoit un homme abattant un arbre, et celle où l'on voit trois oiseaux sur un taureau, sont réunies sur le même bas-relief en Allemagne à Trèves, comme l'a fait observer M. Salomon Reinach.

A Paris, le bas-relief qui représente un homme coupant un arbre porte une légende, *Esus*. C'est un nom divin bien connu, c'est le nom du dieu dont *Smertullos* est un surnom, c'est Cûchulainn.

---

1. Ci-dessus, p. 35.

La légende irlandaise de Cûchulainn semble être d'origine gauloise. Cûchulainn, « chien de Culann », avec un complément déterminatif pour second terme, est un nom relativement moderne ; s'il était ancien, il serait *Culann-cú*. La légende irlandaise nous dit que ce nom du héros n'est pas primitif. Cûchulainn s'était d'abord appelé Setanta, or Setanta = *Setantios* ne peut être irlandais puisqu'il conserve un *n* avant le *t* ; c'est le nom d'un peuple gaulois de Grande-Bretagne, les *Setantii* qui ont donné ce nom à un golfe situé à l'ouest de cette île suivant Ptolémée [1]. La légende de Cûchulainn a donc été importée de Grande-Bretagne en Irlande après l'établissement des Gaulois en Grande-Bretagne au IIe siècle, ou environ, avant notre ère. Cette importation est le résultat des conquêtes faites à cette époque par les Gaulois dans l'Irlande orientale.

Setanta étant un nom de peuple ne peut guère être un nom de personnage. C'est pourquoi nous proposons Esus pour le nom primitif de Cûchulainn. Setanta serait le nom du peuple par l'entremise duquel ce dieu a été importé en Irlande.

Esus est un des trois dieux gaulois mentionnés par Lucain dans un passage célèbre de son *De bello civili*. Son nom a fourni le premier terme des noms

1. Des *Setantii* s'étaient probablement associés aux *Brigantes*, peuple gaulois de Grande-Bretagne qui avait envoyé, nous l'avons vu page 25, une colonie en Irlande.

d'hommes : 1° *Esu-genos*, « fils d'Esus », attesté par une inscription romaine du vieil Evreux (Eure); 2° *Aesu-bilinus*, lu jadis sur une inscription romaine, aujourd'hui perdue, mais qui a été trouvée en Angleterre à Colchester; 3° *Esu-nertos*, « celui qui a la force d'Esus », surnom de P. Decius dans une inscription conservée en Suisse, près de Genève, et de Q. Valerius dans la légende écrite sur un pot trouvé en Angleterre, à Londres; 4° *Esu-magius*, dans une inscription romaine découverte dans le département du Loiret. Le dérivé *Esui-os*, *Esu-uio-s* se trouve dans deux noms de peuple, les *Esuuii* (Calvados et Orne), mentionnés par Jules César, les *At-esui* (Orne), connus par Pline. Un gallo-romain, qui fut empereur en Gaule et en Grande-Bretagne de 268 à 274, s'appelait Gaius Pius Esuuius Tetricus. D'autres exemples du gentilice *Esuuius* ont été trouvés en Algérie. *Esubia* à Rome en est une variante.

Le nom d'homme irlandais *Eogan* est peut-être un ancien *Esu-genos*, mais ce qu'il y a de vraisemblable c'est que la légende d'Esus-Cûchulainn est venue en Irlande de Grande-Bretagne après la conquête gauloise.

J'ai précédemment constaté l'accord entre le géographe Ptolémée et la légende irlandaise pour placer des Gaulois de Grande-Bretagne dans l'Irlande du sud-est [1]. Il y avait au VIe siècle de notre ère des *Crui-*

1. Voir plus haut, pages 25-26.

thnig établis au nord de l'Irlande, dans l'Ulster, et vers l'année 557, une bataille fut livrée entre eux et les Irlandais. *Cruithnig*, au singulier *Cruithnech* = *Pritanicos* est un dérivé de *Pritanis* en gallois *Pridain*, nom de la Grande-Bretagne, avant que, du nom de *Brittones*, pris par les habitants, c'est-à-dire par des Gaulois d'origine belge, les Romains aient tiré le dérivé *Britannia*, leçon classique et défectueuse, pour *Brittonia*.

HUITIÈME LEÇON

(7 FÉVRIER 1903)

Le pantalon gaulois inconnu des Gôidels.

Le pantalon est un vêtement des Gaulois dès l'époque où leur costume est décrit par les auteurs anciens. Chez les Gôidels, autrement dit Scots, Irlandais, il apparaît la première fois bien plus tard et déformé. Le pantalon des Gaulois est mentionné par Polybe dans le récit de la bataille de Télamon, livrée par eux aux Romains en Italie, l'an 225 avant J.-C. Au début de cette bataille, où des Gaulois, arrivés du nord des Alpes, vinrent donner leur concours aux Gaulois établis depuis près de deux siècles dans l'Italie septentrionale, ces Gaulois du nord des Alpes, trouvant sans doute qu'il faisait trop chaud sous le ciel italien, déposèrent manteaux et pantalons, ils combattirent entièrement nus. Polybe écrivait entre les années 166 et 150 avant J.-C. Il désigne le pantalon gaulois par le nom grec du pantalon persan, ἀναξυρίδες.

Le nom gaulois du pantalon était *brāca*, au pluriel

brācās, en latin *bracae*. Les *bracae* rayées, *virgatae*, du roi gaulois *Virdu-māros* apparaissent dans les vers où Properce chante la mort de ce malheureux guerrier tué par le consul Marcus Claudius Marcellus à la bataille de *Clastidium* (Casteggio près de Pavie) en l'année 222 avant J.-C. Properce a vécu de l'an 49 à l'an 15 avant J.-C. Vingt ans avant la naissance de ce poète, Cicéron, plaidant *pro Fonteio*, se sert de l'adjectif *bracati*, « porteurs de pantalons », pour désigner les habitants des régions méridionales de la Gaule Transalpine alors soumises à la domination romaine.

Vers l'an 40 avant notre ère, Diodore de Sicile décrivant les mœurs des Gaulois indépendants antérieurement à la conquête faite par Jules César, de 58 à 51, parle des *bracas*, βράκας, à l'accusatif pluriel, que portent ces barbares. Il emprunte probablement ce mot à Poseidonios qui écrivait au commencement du Ier siècle avant J.-C.

Le mot grec, employé antérieurement à Diodore et à Poseidonios par Polybe, ἀναξυρίδες, apparaît dans la littérature grecque dès le Ve siècle avant notre ère chez Hérodote, 480-425 ; mais dans les écrits de cet auteur, c'est le pantalon des Perses, ce n'est pas le pantalon des Gaulois que ce mot désigne. Hérodote emploie ce mot quatre fois : d'abord dans son récit des préludes de la guerre du roi de Lydie, *Kroisos*, Crésus, contre le roi des Perses, *Kuros*, que nous appelons Cyrus. C'était au milieu du VIe siècle avant J.-C. Hérodote, dans ce récit, dit que les

Perses portent des pantalons, ἀναξυρίδας, de cuir. Plus loin, Hérodote expose comment Darius, fils d'Hystaspe était parvenu à la royauté en l'an 521 avant J.-C., et il nous le fait voir cachant sa main dans son pantalon. Puis racontant comment Aristagoras, tyran de Milet, vint, en l'an 500 environ avant J.-C., conseiller au roi de Sparte, Cléomène, de faire la guerre aux Perses, Hérodote reproduit les raisons qu'Aristagoras aurait données pour garantir aux Grecs un succès facile : les Perses, aurait dit Aristagoras, portent des pantalons et des chapeaux, donc leur défaite est certaine. Enfin Hérodote, énumérant les corps de troupes qui composaient l'armée de Xerxès envahissant la Grèce en 480, nous montre les soldats perses portant chapeaux et pantalons, comme Aristagoras l'avait dit vingt ans plus tôt.

Au siècle suivant, Xénophon, mort en 355, nous parle dans sa *Cyropédie* du pantalon rouge que portait Cyrus Ier, mort en 529. Mais dans son récit de la Retraite des dix mille, les pantalons des grands personnages perses sont de plusieurs couleurs. Ces pantalons des guerriers perses descendaient jusqu'aux pieds. On le voit dans une des figures qui accompagne le texte de l'article *Barbari* dans le *Dictionnaire des antiquités* de MM. Daremberg et Saglio. Il s'agit d'une peinture antique qui représente le roi Darius préparant la guerre contre les Grecs au commencement du ve siècle avant J.-C.

Mais des Perses, passons à leurs voisins du nord-

ouest, les Scythes. Le célèbre médecin Hippocrate (460-360 environ), dans son « Traité des airs, des eaux et des lieux », expose que suivant lui, les Scythes ont très peu d'enfants et, suivant son opinion, cela tient à deux causes : les Scythes vont trop souvent à cheval, ils portent des pantalons.

Les Scythes, comme les Sarmates sont une branche de la famille iranienne dont les Perses forment la branche la mieux connue. Les noms propres scythes que nous connaissons s'expliquent par la langue des Perses, c'est-à-dire par l'idiome dont le Zend Avesta (226-652 après J.-C) est le monument le plus considérable, mais dont les inscriptions cunéiformes du roi Darius Ier (521-485 avant J.-C.) sont, au point de vue linguistique et paléographique, les monuments les plus anciens. Les Scythes parlaient la même langue que les Perses et, comme les Perses, ils portaient des pantalons.

Les Amazones, ces femmes soldats qui auraient épousé des Scythes et par eux seraient devenues mères des Sarmates, sont souvent représentées avec des pantalons dans les peintures des vases antiques. On en trouve plusieurs exemples dans l'ouvrage que M. Salomon Reinach a consacré à ces peintures. Les Amazones portaient culotte non seulement dans le sens moral de l'axiome si répandu, mais aussi physiquement.

Le pantalon des Iraniens passa des Scythes aux Germains à l'époque où, cantonnés entre la Vistule

et l'Elbe, les Germains étaient voisins des Scythes à l'est et des Celtes à l'ouest. C'est chez les Germains que s'est formé le nom germano-gaulois du pantalon, *brāka*. Il y avait une racine indo-européenne *bhrāg* qui était employée pour former un mot désignant le derrière ou le croupion des animaux et de l'homme ; de là les mots latins *suf-frago* et *suf-fragmen*, au génitif singulier *suffragminis*, nom du jarret des animaux, c'est-à-dire de la jointure qui se trouve au-dessous du derrière ou croupion. Par l'effet de la substitution des consonnes qui donne aux langues germaniques une place à part dans le monde indo-européen, le *bh* initial de *bhrāg*, qui est devenu *f* en latin, a perdu dans ces langues son aspiration, il s'est réduit à *b*, et le *g*, conservé en latin, s'est changé en *k*, de là un primitif germanique *brāka*, « pantalon », formé par l'addition du suffixe *a*, comme, par l'addition du suffixe -otte, on a dérivé « culotte » du substantif « cul ». *Braka* est devenu, en vieux scandinave, en frison, en anglo-saxon, *brôk*, d'où le pluriel anglais *breeches*. C'est aux Germains que les Gaulois ont emprunté ce mot, car les Celtes ne changent pas en *k* le *g* indo-européen, ils le conservent intact.

Quelle est la date à laquelle les Gaulois ont adopté ce mot ? Probablement cette date est celle où ils ont commencé à porter le vêtement que ce mot désigne. Suivant Polybe et Properce, ils le portaient au IIIe siècle avant J.-C. Les Gaulois qui, vers le IIe siècle avant J.-C., ont fait la conquête de la Grande-Bre-

tagne avaient sans doute alors des pantalons et les appelaient, soit au singulier, *brācā*, soit au pluriel, *brācās*, qui est devenu en latin, *brācae*; Martial, mort au commencement du second siècle de notre ère, vers 102-104, parle du vieux pantalon, *veteres bracae* d'un pauvre Breton, *pauperis Brittonis*; il n'y avait alors de Bretons qu'en Grande-Bretagne. Les Gallois ont perdu ce mot, mais il persiste en breton continental, au singulier *bragoz*, au pluriel *bragou*. Le mot fait défaut en irlandais. Le vieil irlandais n'a pas de terme pour désigner le pantalon ou la culotte. L'irlandais moderne *briste* est une notation irlandaise de l'anglais *breeches*. *Briste* se prononce *brichtieu* et *breeches britcheus*. Le gaélique d'Écosse *briogais* a la même origine. Il y a en irlandais et en gaélique d'Écosse un second mot pour désigner le pantalon, c'est *triubhas*, emprunt au vieux français, *trebus*, « culotte », que Frédéric Godefroid rend à tort par « sorte de chaussure ». Ce mot tire son origine du bas-latin *tubrucus* attesté par Isidore de Séville[1] et transformé plus tard en *tribuces* et *tribucus*, comme on peut le voir dans le Glossaire de Du Cange.

Les Gôidels d'Irlande ne portaient pas de pantalons quand, au commencement du VIe siècle de notre ère, ils ont commencé la conquête de la portion septentrionale de la Grande-Bretagne et y ont introduit celui de leurs noms ethniques qu'on rencontre le plus

1. *Tu-brucus*, serait en anglais *thigh-breeches* « pantalon de cuisse ».

souvent dans les textes du dernier temps de l'empire romain. Nous parlons du mot *Scotus*, d'où *Scotia*, Écosse, expression qui avait d'abord désigné l'Irlande et qui est devenue le nom de la portion septentrionale de la Grande-Bretagne vers la fin du xe siècle de notre ère. Le pantalon est étranger au costume national de ceux des Écossais qui parlent encore aujourd'hui la langue des Gôidels.

Les *Scoti* ou Gôidels commencèrent, dès le IVe siècle de l'ère chrétienne, leurs expéditions militaires en Grande-Bretagne; mais leur premier établissement se fit alors dans la région sud-ouest, aujourd'hui Pays de Galles et Angleterre. Ce fut seulement vers l'an 501 que commença l'existence d'un royaume Scot ou Gôidel dans une partie du pays qui, du nom de ces conquérants, s'appelle aujourd'hui Écosse. Les Scots s'établirent d'abord en face de l'Irlande, sur la côte occidentale de l'Écosse moderne. Il y eut en premier lieu deux royaumes en regard l'un de l'autre en Écosse, celui des Scots à l'ouest, celui des Pictes à l'est, sans compter au sud les Brittons et les Saxons. Puis les Pictes furent absorbés par les Scots; politiquement, ils disparurent et *Scotia*, « Écosse », devint le nom de la partie septentrionale de la Grande-Bretagne. C'est en 1005 que commence le règne du premier roi d'Écosse.

Le pantalon ou la culotte, en Irlande et chez les Gôidels ou Gaels d'Écosse, est un emprunt moderne aux Anglais. Au contraire, chez les Gaulois, le pan-

talon a été reçu des Germains dans une antiquité préhistorique. C'est des Gaulois que le pantalon est passé aux Romains sous l'empire. Je dis le pantalon et non la culotte des Gaulois. Ce pantalon descendait jusqu'à la cheville : on le voit par les bas-reliefs de l'arc de triomphe d'Orange et du sarcophage, dit de la vigna Ammendola, aujourd'hui conservé à Rome au musée du Capitole.

Les généraux romains adoptèrent ce vêtement gaulois qui leur parut commode, les empereurs même le portèrent, mais plus court, s'arrêtant au genou au lieu d'atteindre la cheville ; ils y trouvaient l'avantage de pouvoir dissimuler sous la toge cet emprunt aux barbares. La *braca*, en effet, semblait de mauvais ton aux Romains, respectueux des vieilles traditions, et, encore en l'an 377 de notre ère, l'empereur Honorius interdisait l'usage de la *braca* dans la ville de Rome. L'infraction à cette défense devait être punie de l'exil et de la confiscation des biens. La *braca* dans Rome était, suivant cet empereur, une insulte à cette ville vénérable, *urbem venerabilem*. Les généraux ayant raccourci le pantalon, ou, en d'autres termes, lui ayant substitué la culotte, les soldats le raccourcirent également ou, si l'on veut, adoptèrent aussi la culotte. On le voit par les bas-reliefs de la colonne Trajane, IIe siècle de notre ère. Telle est l'origine de la culotte française du moyen âge[1] et des temps modernes à

1. MM. de Lasteyrie et Henry Martin me font observer que le

laquelle, tout récemment, le pantalon gaulois s'est victorieusement substitué.

Aussi, les Gôidels ne se distinguent pas seulement des Gaulois par le maintien de la lettre *q* conservée aussi par les Romains, mais changée en *p* par les Gaulois. Une autre différence entre les Gôidels et les Gaulois est que les Gôidels n'ont adopté que très tard l'usage du pantalon. Les Gaulois paraissent avoir porté, dès le IIIe siècle avant notre ère, le pantalon qui, moins long et devenu culotte, s'est introduit chez les Romains sous l'empire, et qui reprenant son ancienne forme, est aujourd'hui d'usage universel dans le monde civilisé. C'est la revanche de l'aristocratie gauloise qui, vaincue, dut pour subsister subir la honte de revêtir la toge romaine. Cette toge n'est plus portée par personne, c'est elle qui aujourd'hui est la vaincue et le pantalon gaulois a triomphé. C'est vêtus du pantalon gaulois qu'aujourd'hui les Romains montent au Capitole.

---

pantalon a persisté dans les classes inférieures de la société française pendant une grande partie du moyen âge.

NEUVIÈME LEÇON

(14 février 1903)

Les deux établissements successifs des Gaulois à l'ouest du Rhin, entre ce fleuve et les Alpes à l'est, la Méditerranée et les Pyrénées au sud, l'océan Atlantique à l'ouest, la mer du Nord et la Manche au nord.

I

Il y eut à l'ouest du Rhin, dans la vaste région qui sous l'empire romain porta le nom de *Gallia* ou *Galliae*, deux grandes invasions celtiques; la première est bien postérieure à celle des Gôidels ou Scots dans les Iles Britanniques et elle précède de plusieurs siècles la seconde qui est elle-même antérieure à la conquête de la Grande-Bretagne par les Gaulois, IIe siècle avant J.-C.

L'établissement des Gôidels dans les Iles Britanniques était déjà un fait accompli à la date à laquelle remontent les deux épopées homériques, huit cents ans avant notre ère. C'est entre l'année 700 et l'année 500 environ, vers l'année 600 avant J.-C., qu'il faut placer le premier établissement des Gaulois dans le

pays que les historiens sont convenus d'appeler Gaule. Les Ligures y ont précédé les Gaulois.

Au temps d'Hésiode, VIIe siècle avant J.-C., les Ligures, plus exactement Liguses, étaient un des trois grands peuples qui habitaient au nord-ouest, au nord-est et au sud les extrémités du monde connu des Grecs, savoir: les Ligures au nord-ouest, les Scythes au nord-est, les Éthiopiens au sud. De là l'intervention des Ligures et de l'ambre dans la forme la plus ancienne du mythe de Phaéton qui, à l'origine, est un poétique récit du coucher du soleil en été, c'est-à-dire au nord-ouest. Phaéton, c'est-à-dire le soleil, meurt tous les soirs; son parent, Cucnos, roi des Ligures, en est profondément affligé, car il ne prévoit pas la résurrection du soleil qui doit reparaître vivant le lendemain à l'Orient; les sœurs de Phaéton, aussi mal instruites, versent des larmes qui se changent en ambre; cet ambre est celui que les Phéniciens, au temps de leur grande puissance, avant la conquête perse, VIe siècle avant J.-C., allaient chercher au pays des Ligures sur les côtes méridionales de la mer du Nord et vendaient ensuite sur les côtes de la Méditerranée. Il y avait encore de l'ambre sur les côtes méridionales de la mer du Nord au commencement de notre ère. Ce fut alors que les soldats de Germanicus trouvèrent de l'ambre dans l'île d'Ameland, près des côtes de la Frise; et du nom germanique de l'ambre, *glaesum*, appelèrent cette île *Glaesaria*, comme nous l'apprend Pline le naturaliste. C'est

probablement en l'an 16 de notre ère que fut ainsi créé le nom de *Glaesaria*. L'exploitation de l'ambre au sud de la mer Baltique en Poméranie date du règne de l'empereur Néron, 54-68 après J.-C.

Le carthaginois Himilcon, dans un périple écrit vers l'année 500 avant J.-C. et reproduit en partie au IVe siècle de notre ère par Rufius Festus Avienus, parle encore d'une région, jadis habitée par les Ligures, mais alors occupée par les Celtes et où l'on arrivait en partant des îles Oïstrymnides, c'est-à-dire de la côte méridionale des Iles Britanniques et en se dirigeant vers le nord, lisons vers le nord-est, c'est-à-dire en allant gagner les côtes méridionales de la mer du Nord. Ainsi les Ligures ont jadis habité entre autres contrées le royaume des Pays-Bas qui a été une petite partie de leur vaste territoire.

Festus Avienus, copiant Himilcon, nous montre également les Ligures en Espagne, près des *Cempsi* et des *Saefes*, au nord des *Cempsi*; or, les *Cempsi* ont pour voisins au sud les *Cynetes*, c'est-à-dire les habitants de la partie la plus méridionale du Portugal. Le même Festus Avienus, copiant également Himilcon, met la source du fleuve Tartesse, aujourd'hui Guadalquivir, dans le *lacus Ligustinus*, c'est-à-dire dans le lac ou marais ligurien; il s'agit, vraisemblablement, d'un marais qui se trouve entre Séville et l'Océan; ce marais probablement alors interrompait la navigation et arrêtait les navires venus de la haute mer.

En Italie, les Ligures ont occupé Rome; plus au sud, ils ont été maîtres de la région orientale de la Sicile; cette île tout entière tire son nom d'une tribu ligurienne, les Sicules.

Entre le Rhin, les Alpes et l'océan Atlantique, il y a de nombreuses traces de la domination ligurienne qui a précédé la conquête gauloise.

Une des traces les plus évidentes de cette domination consiste dans les noms de lieu terminés par les suffixes *-asco-*, *-asca*, *-usco-*, *-usca*, *-osco-*, *-osca*.

Les langues indo-européennes possèdent un suffixe *-sko-*, *-ska*, exemples : 1° en grec δίσκος, pour δίκ-σκος, « palet rond qu'on lançait dans certains jeux », comparez δίκει, « il lance » ; 2° en latin *ēsca*, nourriture pour *ĕd-sca* de la même racine que *ĕdo*, « je mange ». Ce suffixe a servi à former des présents de verbes tels que : γιγνώσκω en grec, *nosco*, *cog-nosco* en latin, d'où le français « je connais ». Il y a de ce suffixe une variante développée au moyen d'un *i* antécédent : *-isko-*, *-iska* : 1° en grec παιδίσκος, « petit garçon », παιδίσκη, « petite fille » ; 2° en germanique le gothique *thiudisk-s*, le vieux haut allemand *diutisk*, l'allemand moderne *deutsch* qu'on traduit en français par « allemand », trois formes en trois dialectes différents d'un dérivé, en *-isko-*, du nom commun qui est en gothique *thiuda*, en vieux haut allemand *diot*, « peuple ».

L'emploi des suffixes *-asco-*, *-asca*, *-usko-*, *-uska*, *-osko-*, *-oska*, pour former des noms de rivières, de montagnes, de vallées et de lieux habités, est spécial

à la langue des Ligures ; cet emploi fait défaut notamment dans les langues germaniques où l'on peut citer quelques exemples de ce suffixe ; tel est *Gannascus*, chez Tacite, nom d'homme, dérivé du nom d'homme et de femme *Ganna* ; on peut citer aussi *Warasci*, nom d'une peuplade germanique qu'au VIIe siècle après J.-C. on trouve établie en France dans la vallée du Doubs près de Besançon, trois vies de saints nous l'apprennent ; c'est probablement un dérivé du vieux haut allemand *wara*, « attention, protection » ; *Warasci* peut signifier « les gens attentifs, les protecteurs ». Ajoutons à cette courte liste le vieux haut allemand *mannaskin*, « humain », qui suppose un précédent *mannask*, dérivé de *manna*, « homme ».

En ligure, ce suffixe, bien plus fréquent, a un emploi géographique qu'on ne trouve ni en germanique ni ailleurs.

Les Ligures sont toujours restés dominants en Italie, sur les côtes du golfe de Gênes, et là, en 117 avant J.-C., nous rencontrons quatre rivières dont les noms se terminent en *-asca*. Encore aujourd'hui, on y trouve un mont *Pescasco* et les cours d'eau *Sermichiasca*, *Carisasca*. L'Italie du nord-ouest dans la Ligurie moderne, en Piémont, en Lombardie, en Émilie, en Massa-Carrara, anciennes possessions des Ligures, offre aujourd'hui 257 exemples au moins de ce suffixe terminant des noms de lieux habités. Dans l'île de Corse, ancien domaine des Ligures, où jamais

les Gaulois n'ont pénétré, on a compté vingt exemples de noms de lieu terminés par le suffixe *-asco-*, *-asca*.

Le suffixe *-usco-* apparaît dans le nom des *Rugusci*, tribu ligure, un des peuples alpins vaincus par l'empereur Auguste ; ce suffixe a été employé pour former dix noms encore usités de lieux habités dans l'Italie du nord-ouest et le nom du mont *Carmuschio* dans la même région. Quant à la variante *-osco-*, on en trouve dans cette région huit exemples.

Passons en Gaule. Il a été relevé dans le bassin du Rhône seize noms de lieux terminés en *-asco-*, *-asca*[1], savoir : 1° cinq dans le département des Alpes-Maritimes ; 2° deux dans le Var ; 3° un dans les Bouches-du-Rhône ; 4° un dans les Basses-Alpes ; 5° trois dans les Hautes-Alpes ; 6° deux dans l'Isère ; 7° un dans l'Ardèche ; 8° un dans la Côte-d'Or ; en tout huit départements. Notons que le nom antique du Rhône, *Rhodanos*, paraît être le même nom que celui d'une rivière de Corse, *Rotanos*, aujourd'hui Tavignano.

Dans quatre départements voisins du bassin du Rhône, il y a aussi des noms de lieu terminés en *-asco-*, *-asca*, savoir : 1° trois dans l'Hérault ; 2° deux dans l'Aveyron ; 3° un dans chacun des départements de la Haute-Loire et de l'Aube, au total sept noms de lieux.

---

1. Sur les noms de lieu ligures en France, voyez l'ouvrage intitulé *Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, pp. 99 et suivantes.

Le suffixe *-usco-*, *-usca* et son dérivé *-usco*, *-usconis*, apparaissent dans sept noms de lieu appartenant au bassin du Rhône dans sept départements : 1° Bouches-du-Rhône, 2° Vaucluse, 3° Isère, 4° Drôme, 5° Saône-et-Loire, 6° Doubs, 7° Haute-Saône. On en trouve un dans chacun de deux départements voisins, Ariège et Marne, total neuf, enfin, dès le temps de l'empire romain, un nom ligure est *Caranusca*, aujourd'hui en Lorraine allemande, près de Thionville. Total, dix exemples.

On a relevé dans le bassin du Rhône trente-quatre exemples de noms de lieu terminés en *-osco-*, savoir : 1° Alpes-Maritimes, un ; 2° Var, trois ; 3° Bouches-du-Rhône, un ; 4° Basses-Alpes, cinq ; 5° Hautes-Alpes, quatre ; 6° Drôme, cinq ; 7° Ardèche, un ; 8° Isère, quatre ; 9° Rhône, trois ; 10° Savoie, trois ; 11° Ain, un ; 12° Jura, un ; 13° Saône-et-Loire, un ; 14° Doubs, un[1]. Ajoutons dans les bassins voisins : Gard, un ; Yonne, un ; Saône-et-Loire, un.

Ainsi tout le bassin du Rhône, depuis les départements des Alpes-Maritimes, du Var et des Bouches-du-Rhône au sud jusqu'à ceux du Doubs et de la Haute-Saône au nord, depuis le département de l'Ardèche à l'ouest jusqu'à ceux de l'Ain et de la Savoie à l'est, nous offre des noms de lieu terminés par les suffixes *-asco-*, *-asca*, *-usco-*, *-usca*, *-osco-*, *osca*.

---

1. Larnosch, aujourd'hui Larnod, charte originale de 1124, archives du Doubs, fonds de Saint-Paul, carton 4.

Ces noms de lieu sont au nombre de cinquante-sept.

A ces cinquante-sept noms, on peut en ajouter dix appartenant à d'autres bassins, limitrophes de celui du Rhône, à ceux du Haut-Rhin, de la Haute-Seine, de la Haute-Loire, de la Haute-Garonne et aux bassins secondaires qui, à l'ouest du Rhône, versent leurs eaux dans la Méditerranée. Nous citerons au nord les départements de l'Aube et de la Marne et la Lorraine allemande, dont on ne peut séparer la Lorraine restée française, Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse; à l'ouest, les départements de l'Yonne, de Saône-et-Loire, de la Haute-Loire et de l'Ariège, de l'Aveyron, de l'Hérault, du Gard. Il s'agit au total de vingt-sept départements plus la Lorraine allemande.

Tel est le territoire qui paraît être resté ligure après le premier établissement des Gaulois dans la région qui, sous l'Empire romain, s'est appelée Gaule. Ce premier établissement date des environs de l'année 600 avant J.-C., tandis que le second semble s'être fait au moins trois cents ans plus tard, au IIIe siècle avant notre ère.

La première conquête gauloise en Gaule paraît avoir eu pour objet la partie méridionale du royaume des Pays-Bas, la Belgique, et près des deux tiers de la France, c'est-à-dire tous les départements situés au nord et à l'ouest.

Les noms de lieu terminés en *-asco-*, *-asca*, *-usco-*, *-usca*, *-osco-*, *-osca*, y font défaut, mais il reste quelques

traces de l'ancien établissement des Ligures. Quand les Gaulois s'y installèrent, ils avaient déjà changé en *p* le *q* indo-européen conservé par les Gôidels; cette mutation subsistant dans les mots où elle s'était déjà produite, mais ne se faisant plus alors à nouveau dans la langue des Gaulois, les Gaulois ont conservé le nom de *Sēquana*, la Seine. *Sēquana* est ligure, comme le nom des *Quariates*, peuple qui habitait la vallée dite encore aujourd'hui Queyras (Hautes-Alpes), comme les gentilices: *Quiamelius* attesté par une inscription d'Antibes (Alpes-Maritimes) et *Quadrunia* (Κουαδρουνία) dans une inscription de Ventabren (Bouches-du-Rhône). *Quadrunia* est identique au gentilice romain *Petronia*, d'origine osque ou ombrienne.

La présence des *Parisii* sur les deux rives de la Seine, *Sēquana*, est caractéristique de la conquête. Les *Parisii* sont arrivés avec un *p* initial = *q*, et l'ancien nom du fleuve a gardé son *q* primitif qui avait une existence séculaire. Le nom des *Parisii* n'est pas le seul que dans cette région un *p* initial caractérise. On peut citer aussi: 1° les *Pictaui* d'où les noms modernes de Poitiers = *Pictauōs* et de Poitou = *Pictauum*, 2° les *Petru-corii*, d'où Périgueux = *Pètrucoriōs*, et Périgord = *Petrucorium*. Le premier terme *petru-* de *Petru-corii*, « quatre bataillons », est identique au ligure et latin *quadru-*, d'où dérive le gentilice ligure *Quadrunia* = *Petronia*.

II

La seconde invasion gauloise en Gaule peut être placée vers l'année 300 avant J.-C. ou un peu après. Elle peut être contemporaine de l'expédition gauloise à Delphes, 279 avant J.-C., et de l'établissement immédiatement suivant des Gaulois en Asie Mineure. Les Gaulois du Nord-Est, chassés de la région entre l'Elbe et le Rhin par les Germains vainqueurs, passent le Rhin et s'établissent d'un côté dans la région située entre le Rhin, la Seine et la Marne, de l'autre dans le bassin du Rhône et les pays voisins dont les Ligures avaient jusque-là gardé la possession. Cette invasion était un fait accompli en l'an 218 avant notre ère. A cette date, Hannibal, traversant la Gaule méridionale pour se rendre d'Espagne en Italie, n'y rencontra que des Gaulois.

Le Périple de Scylax au milieu du IVe siècle avant J.-C. n'avait mentionné que des Ibères mêlés à des Ligures entre les Pyrénées et le Rhône sur les côtes aujourd'hui françaises de la Méditerranée et rien que des Ligures entre le Rhône et les Alpes sur les mêmes côtes. Aristote, 384-322, mettait en Ligurie la perte du Rhône à Bellegarde, phénomène localisé plus tard dans le territoire de la tribu gauloise des *Allobroges*, aujourd'hui en France, département de l'Ain.

César (*De bello gallico*), donne les noms d'une partie

des peuples gaulois nouveaux venus entre la Seine, la Marne et le Rhin : on les appelait du nom collectif de *Belgae*. Les principaux étaient les *Suessiones*, Soissons ; les *Remi*, Reims ; les *Ueliocasses*, Rouen ; les *Caletes*, Eu ; les *Ambiani*, Amiens ; les *Atrebates*, Arras ; les *Morini*, Thérouanne ; les *Uiromandui*, Saint-Quentin ; les *Neruii*, Cambrai, en France ; en Belgique, les *Menapii*, Tournai ; les *Condrusi*, près de Liège ; les *Eburones*, Tongres. On peut y ajouter, d'après Tacite, les *Treueri*, Trèves, car les *Treueri*, nous dit Tacite, se vantaient d'être d'origine germanique ; enfin les *Mediomatrici*, Metz ; les *Leuci*, Toul. L'arrivée de tous ces peuples contraignit à émigrer les Gaulois qui habitaient entre le Rhin, la Seine et la Marne. Un de ces peuples avait pris le nom de la rivière sur les bords de laquelle il était installé, c'étaient les *Sequani* qui furent obligés d'aller occuper une partie du territoire des Ligures, Besançon et les environs où ils portèrent le $p = q$, avec le nom d'*Epamanduo-durum*, aujourd'hui Mandeure (Doubs).

Un autre peuple gaulois établi dans le pays des Ligures, vers l'an 300 avant notre ère, si notre hypothèse est exacte, ce sont les Allobroges, dont le nom signifie « les émigrés », littéralement « ceux d'un autre pays » ; les villes de Vienne et Grenoble, en France, de Genève, en Suisse, sont dans leur territoire. Mais nous ne pouvons dire avec certitude s'ils venaient directement des pays entre le Rhin et l'Elbe, ou s'ils avaient d'abord élu domicile entre le Rhin et

la Seine et s'ils avaient été chassés de ce pays par la conquête belge. On peut considérer comme venant directement de la rive droite du Rhin, les *Uolcae Arecomici*, Lodève (Hérault), Nîmes (Gard), et les *Uolcae Tectosages*, Toulouse (Haute-Garonne), Narbonne (Aude), Béziers (Hérault). César (*De bello gallico*) nous apprend qu'il y avait de son temps sur la rive droite du Rhin des *Uolcae* et que ces *Uolcae* résistaient encore avec succès à l'invasion germanique. Mais alors ils n'étaient qu'un débris d'un peuple puissant qui avait envoyé des colonies dans le midi de notre France et en Asie Mineure et dont le nom, devenu *Walah*, *Walahisko*, *Welsch*, *Wales* chez les Germains, est le terme employé par ceux-ci pour désigner en bloc les Gaulois, les Romains et les populations romanes.

Dans les vingt-sept départements français que les Ligures occupaient avant cette invasion et en Lorraine allemande, la langue des Ligures a dû survivre à la perte de leur liberté ; elle continuait à se parler concurremment avec le Gaulois, de là certainement les noms de lieu en *-asco-*, *-asca*, *-osco-*, qui sont dérivés des gentilices romains, comme *Gratiasca*, Gréasque (Bouches-du-Rhône) ; *Vitroscus* pour *Victorioscus*, aujourd'hui Vitrieu = *Victoriacus* (Isère), *Amilioscus* pour *Aemilioscus* (Ardèche) ; *Flaioscus* pour *Flavioscus*, aujourd'hui *Flaiosc* (Var), etc.

DIXIÈME LEÇON

(21 FÉVRIER 1903)

Établissement des Gaulois dans la péninsule iberique.

I

Après leur premier établissement dans la région située entre le Rhin et l'océan Atlantique, vers l'an 600 avant notre ère, les Gaulois envahirent la péninsule ibérique, ce fut vers l'année 500 avant notre ère. Cette péninsule avait reçu avant les Gaulois trois populations différentes : les Ibères, les Ligures, les Phéniciens.

Les Ibères ont eu un territoire beaucoup plus étendu que la péninsule, dite de leur nom, ibérique. Encore au IVe siècle avant J.-C., le périple dit de Scylax nous les montre sur les côtes aujourd'hui françaises de la Méditerranée. Mêlés aux Ligures, ils s'étendent jusqu'au Rhône. Le nom d'*Illiberis*, *Illiberre*, Elne (Pyrénées-Orientales), ville située en Narbonnaise, sous l'empire romain, est identique à celui d'*Illiberis* ou *Iliberri*, d'où aujourd'hui le nom de la

Sierra de Elvira située en Espagne près de Grenade, en Bétique sous l'empire romain. Ce nom paraît signifier ville neuve. On peut en rapprocher celui d'*Eliumberrum*, capitale des *Ausci* sous l'empire romain suivant Pomponius Mela, *Eliberre* dans la Table de Peutinger; c'est aujourd'hui Auch (Gers), qui sous l'empire romain était compris dans la Novempopulanie, province méridionale de l'Aquitaine. Un nom évidemment ibère en France est Oléron ou Oloron (Basses-Pyrénées), sous l'empire romain *Iluro* (Novempopulanie); on trouve ce nom en Espagne, 1° dans la Tarraconaise, c'est aujourd'hui Mataró, province de Barcelone, un peu au nord de cette ville ; 2° dans la Bétique, c'est aujourd'hui Alora, province de Malaga. Nous citerons encore en Novempopulanie, *Calagorris*, mieux *Calagurris*, sur la route qui menait de *Lugdunum Conuenarum*, aujourd'hui Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), à *Tolosa*, Toulouse, même département; on suppose que c'est aujourd'hui Martres-de-Rivière (Haute-Garonne). Il y avait en Espagne deux villes de même nom, toutes deux en Tarraconaise, l'une chez les *Uascones*, c'était *Calagurris Nassica*, aujourd'hui Calahorra, province de Logroño; l'autre chez les *Ilergetes*, on la nommait *Calagurris Fibularensis*, aujourd'hui Loarre, province de Huesca.

Sans parler de *Menosca*, mentionné par le géographe grec Ptolémée et par Pline, la présence des Ligures en

Espagne est attestée par vingt et un noms de lieu modernes terminés en *-asco*, *-asca*, *-ascon*, *-usco*, et qu'on trouve au nord-ouest, au centre et à l'est de l'Espagne, savoir :

Au nord-ouest : province de Coruña, Ledusco; province de Pontevedra, Beasque, Carrasca, Carrascas, Viascon ; province de Lugo, Carrasco, Gondaisque, Viascos; province d'Orense, Girasga, Retascon, Tarascon; province d'Oviedo, Velasco; province de Salamanca, Velasco Muñoz.

Au centre, province de Logroño, Perolasco, Velasco; province de Soria, Velasco; province de Madrid, Orusco.

A l'est, province de Huesca, Benasque; province de Lérida, Balasc, Biosca; province de Murcia, Los Benascos.

Velasquez, nom d'homme qu'ont illustré un homme de guerre et un peintre espagnol, veut dire originaire de Velasco, c'est un mot qui par son étymologie remonte aux Ligures.

Citons enfin en Portugal Chamusca, province de Santarem.

Les colonies phéniciennes d'Espagne ont commencé, suppose-t-on, vers l'an 1100 avant J.-C. La plus ancienne est Cadix, *Gadeira*, dans la langue des Phéniciens *Agadir*, qui signifie « mur, forteresse »; à Cadix, aujourd'hui chef-lieu de province, vinrent s'ajouter postérieurement *Malaca*, aujourd'hui

Malaga également chef-lieu de province, et *Abdara*, aujourd'hui Adra, province d'Almeria; ces deux villes étaient situées comme Cadix en Bétique sous l'empire romain. C'était aussi en Bétique, c'est-à-dire dans la région sud de l'Espagne, qu'habitaient les *Bastuli* et les *Turduli*, peuples mélangés, partie phéniciens, partie Libyens, c'est-à-dire Africains, transportés par les Phéniciens en Espagne pour soutenir leur domination contre les populations ibériques et ligures.

Les Phéniciens n'ont jamais occupé matériellement toute la péninsule ibérique, mais au point de vue commercial ils en étaient les maîtres, quand, au VIe siècle avant notre ère, ils tombèrent sous la domination des Perses. Leur principale colonie d'Afrique, Carthage, eut peine à se soumettre à cette suprématie nouvelle, bientôt elle s'en affranchit; elle prétendit soumettre à sa domination les colonies phéniciennes d'Espagne, elle parvint à s'en rendre maîtresse.

II

Pendant ce temps, des conquérants nouveaux pénétrèrent dans la péninsule ibérique. Ce furent les Gaulois. Ils n'y étaient point encore parvenus à la date où fut composé le périple d'Himilcon. Ce périple ne connaît pas encore de Gaulois en Espagne. Il fut

écrit vers l'année 500 avant J.-C. Au contraire quand, environ cinquante ans plus tard, au milieu du ve siècle, Hérodote composa son grand et célèbre ouvrage, la conquête celtique dans la péninsule ibérique était un fait accompli.

Mais cette conquête ne fut jamais complète. Les populations primitives, ibères, de cette vaste contrée, n'acceptèrent jamais complètement et sans une résistance opiniâtre, avant la conquête romaine, le joug de l'étranger. Les colons phéniciens du midi gardèrent leur indépendance dans leurs comptoirs commerciaux de Cadix et de Malaga. Les Gaulois dans une grande partie de la péninsule ibérique furent toujours des colons militaires campés en pays ennemi. Il en était tout autrement en Gaule : là partout, sauf sur les pentes occidentales des Alpes, et, au sud de la Garonne sur les pentes septentrionales des Pyrénées, les yeux des Romains n'ont aperçu aucune trace des populations qui ont précédé les Gaulois, il faut l'œil du linguiste moderne pour découvrir cette trace.

Une conséquence de l'état, relativement pacifique de la Gaule, c'est le nombre considérable des noms de lieu créés par les Gaulois et d'où l'idée de fortification est absente. Nous voulons parler des composés dont le second terme est *-magos* ou *-ialos*; le premier veut dire « champ », le second signifie « espace découvert. Ces composés servaient à dénommer des

groupes d'habitations, villes, bourgs ou villages non fortifiés. Nous citerons comme exemples :

Argento-magus, Argenton-sur-Creuse (Indre);
Borbeto-magus, Worms (Hesse rhénane);
Broco-magus, Brumath (Alsace);
Caranto-magus, Cranton (Aveyron);
Caranto-magus, Carantan (Manche);
Caranto-magus, Charenton-sur-Cher (Cher);
Cassino-magus, Chassenon (Charente);
Cassino-magus, Gimont (Gers);
Ciso-magus, Ciran-la-Latte (Indre-et-Loire);
Condato-magus, Millau (Aveyron);
Durno-magus, Dormagen (Prusse rhénane);
Eburo-magus, Bram (Aude);
Hebro-magus, Castres (Gironde);
Iccio-magus, Usson-en-Forez (Loire);
Linto-magus, Brimeux (Pas-de-Calais);
Marco-magus, Marmagen, près Aix-la-Chapelle;
Moso-magus, Mouzon (Ardennes);
Nerio-magus, Néris (Allier);

Nouio-magus, nom d'un grand nombre de localités telles que : Nimègue (Pays-Bas); les Tourettes (Calvados) ; Saint-Loup (Ardennes); Noyon (Oise) ; Pompierre (Aisne); Nijon (Haute-Marne); Spire, dans le Palatinat; Neumagen, en Prusse rhénane, près Trèves ; Brion (Gironde) ; Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme);

Rato-magus, Pondron (Oise);
Ratu-magus, Le Mont-de-César (Oise);

Rico-magus, Riom (Puy-de-Dôme);
Rigo-magus, Vallée de Colmars (Basses-Alpes);
Rigo-magus, Remagen (Prusse rhénane);
Ritu-magus, Radepont (Eure);
Roto-magus, Rouen (Seine-Inférieure);
Roto-magus, Pont-de-Ruan (Indre-et-Loire);
Seno-magus, Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme);
Sosto-magus, Castelnaudary (Aude);
Turno-magus, Tournon (Indre-et-Loire);
Uro-magus, Promasens (Suisse);
Uenitoni-magus, Vieu (Ain).

On trouve aussi cette formation hors de Gaule. Ainsi en Irlande, Durrow, bourg de 1100 habitants, est un ancien *Dair-mag*, « champ du chêne », et Ptolémée s'accorde avec l'*Itinéraire* d'*Antonin* pour mettre en Grande-Bretagne, chez les *Regni*, un *Nouio-magus*.

Jusqu'à présent, en parcourant les textes qui concernent la péninsule ibérique, on n'y a relevé aucun nom de lieu dans la composition duquel entre le mot *magos*, « champ ».

Le terme *ialos*, synonyme de *magos*, n'y a pas davantage été signalé; c'est le second élément en France d'un grand nombre de noms de lieux habités, qui, aujourd'hui, se terminent en *-euil*, *-eil*; ainsi *Maro-ialum*, noté aussi *Maro-iolum*, devient Mareuil ou Mareil. Nous n'essaierons pas de donner ici une liste des noms français ainsi formés; elle serait considérable : nous insistons seulement sur un point,

c'est que cette espèce de noms de lieu fait défaut en Espagne.

Nous arrivons à une autre catégorie de composés, rare en France et beaucoup plus fréquente dans la péninsule ibérique, ce sont les noms de lieux habités, dont le second terme est *briga*, « forteresse », l'équivalent du *burg* allemand.

Les textes du temps de l'empire romain ou antérieurs ou datant de l'époque mérovingienne nous font connaître en Gaule cinq noms de lieu dont *briga* est le second terme :

Baudo-briga, Bupprich (Prusse rhénane), près de Trèves ;

Boudo-briga, Boppart (Prusse rhénane), près de Coblenz ;

Eburo-briga, Avrolles (Yonne) ;

Litano-briga, la colline qui domine Creil (Oise) ;

Mageto-briga ou *Admageto-briga* où le roi germain Arioviste vainquit les Gaulois en l'an 61 avant J.-C.

A ces noms on peut en ajouter quelques autres connus par des documents postérieurs : ainsi Deneuvre (Meurthe-et-Moselle) paraît être un ancien *Donno-briga* ; Châtel-Deneuvre (Allier) s'explique de la même façon; les quatre Vendeuvre ou Vendœuvre de l'Aube, du Calvados, de Meurthe-et-Moselle et de la Vienne doivent remonter à un primitif *Uindo-briga*, etc.

Passons dans la péninsule ibérique. Au lieu de cinq

noms de lieu habités dont *-briga* est le second terme, et dont un même n'est pas constaté avant l'époque mérovingienne, les documents du temps de l'empire romain nous en offrent trente-quatre. En voici la liste : il n'y a pas à s'arrêter à l'erreur de transcription qui a fait souvent écrire *brica* pour *briga* :

Nous commencerons par le Portugal en allant du nord au midi et de l'est à l'ouest.

PROVINCE DE MINHO, deux :

Abo-brica, sur l'Ave, près de Villa-de-Conde ;
Uollo-briga, un peu au sud de Braga.

PROVINCE DE DOURO, quatre :

Lango-briga, sur la route de Lisbonne à Braga, un peu au sud d'Oporto ;
Tala-briga, près de Souza, sur la Vouga, au nord-est de la ville de même nom que ce fleuve ;
Conim-briga, Condeixa-la-Velha, près de la ville de Coïmbre ;
Probablement *Medu-briga*, près de la Serra-de-Estrella.

PROVINCE DE BEIRA, une :

Caeilo-brica, probablement Calabre, château ruiné, sur la rive méridionale du Douro, près la frontière d'Espagne.

PROVINCE D'ESTRAMADURE, trois :

Ara-briga, Alemquer, un peu au nord de Lisbonne ;

Ceto-briga, Troya, près de Setubal ;

Mero-briga, Santiago de Çacem.

PROVINCE D'ALEMTEJO, une :

Mundo-briga, ou *Montobriga*, probablement Portalegre ou aux environs.

PROVINCE D'ALGARVE, une :

Lacco-briga, Lagos.

Total en Portugal : douze noms de lieu dont le second terme est *briga*.

Transportons-nous en Espagne, en partant du nord-ouest et en nous dirigeant vers le sud-est.

PROVINCE DE CORUÑA :

Probablement *Adro-brica*, ville connue par Mela ;

PROVINCE D'ORENSE :

Probablement *Nemeto-briga*, sur une des deux routes de Braga à Astorga.

Dans cette province ou dans celle de Coruña, *Tunto-briga*.

PROVINCE DE SALAMANQUE :

Cottaio-briga,

Deo-briga,
Miro-briga, Ciudad-Rodrigo.

PROVINCE DE PALENCIA :
Laco-briga, Lobera entre Carrion-de-los-Condes et Saldanha ;
Desso-briga, Melgar-de-Yuso.

PROVINCE DE VALLADOLID :
Amallo-brica, sur le Duero, à l'est de Simancas.

PROVINCE DE BURGOS :
Deo-briga, Miranda-de-Ebro.

PROVINCE DE SORIA :
Arco-brica, au nord-est de Siguenza dans les environs d'Arcos.

PROVINCE DE GUADALAJARA :
Deo-brigula, près de Huermeces.

PROVINCE DE SARAGOSSE :
Nerto-briga, près de Calatayud.
Nerto-briga, La-Almunia-de-Doña-Godina.

PROVINCE DE CASTELLON :
Sego-briga, Segorbe.

Plus au sud en commençant à l'est :

PROVINCE DE CACERES :
Tonto-briga, Brozas, près d'Alcantara.

PROVINCE DE CUENÇA :
Sego-briga, Cuença.

PROVINCE DE CORDOUE :
Miro-briga, Capilla.

PROVINCE DE BADAJOZ :
Nerto-briga, Valera-la-vieja près Frejenal ou Fregenal-de-la-Sierra.

Le total pour l'Espagne est dix-neuf qui joint aux douze du Portugal font trente et un.

Quatre localités dont les noms ont *-briga* pour second terme ne sont connues que par des inscriptions, et on ne peut approximativement déterminer leur situation. Ce sont :
Blanio-briga,
Calu-briga,
Cento-briga,
Turo-briga.
Ajoutons que la situation d'*Arco-briga* et de *Meri-briga*, villes des *Celtici*, est incertaine ; il faut la chercher soit dans la partie méridionale du Portugal, soit en Espagne dans la région voisine.

Ainsi, pour la péninsule ibérique, nous arrivons à un nombre de trente-sept noms de lieu terminés en *briga* dans les documents du temps de l'empire romain en regard des cinq que nous avons signalés en

Gaule et dont un n'est connu que par un document de l'époque mérovingienne.

Il faut ajouter à cette liste de trente-sept noms, fournis par les documents du temps de la domination romaine, celle des noms de lieu modernes qui se terminent en o-bre = *o-briga*; ils sont au nombre de douze au moins dans la province de Coruña, savoir :

Canzobre,
Cillobre,
Fillobre,
quatre Illobre,
Iñobre,
Izobre,
Pantiñobre,
Sillobre,
Tiobre.

Un dans la province de Pontevedra :
Zezobre.

Un dans celle d'Albacete :
Salobre.

Total : quatorze à joindre aux trente-sept que nous avons trouvés sous l'empire romain. Ces quatorze noms modernes appartiennent tous à l'Espagne septentrionale. On en trouverait bien davantage dans l'Espagne du centre et du sud, si la conquête arabe

n'avait pas, dans cette partie de la péninsule ibérique, fait disparaître la plus grande partie des noms de lieux qui remontaient aux temps précédents : trente-sept et quatorze font cinquante et un.

On verra la conclusion de ces faits dans la prochaine leçon.

ONZIÈME LEÇON

(28 FÉVRIER 1903)

Relations des Gaulois avec les Ibères dans la péninsule ibérique, Ve, IVe siècles avant notre ère et commencement du IIIe.

On peut, grâce au géographe Ptolémée, déterminer en partie quels sont, dans la péninsule ibérique, les peuples tant ibères que gaulois, chez lesquels les Gaulois avaient bâti les forteresses dont les noms, offrant le second terme *briga*, ont été relevés dans la précédente leçon. Neuf de ces forteresses avaient été construites sur le territoire de peuples ibères au nombre de quatre : 1° les *Turdetani*, au sud-ouest; 2° les *Lusitani*, au nord des *Turdetani*; 3° les *Uettones*, à l'est des *Lusitani*, au centre de la péninsule; 4° les *Callaici*, au nord-ouest. Voici l'énumération de ces forteresses :

1° Chez les *Turdetani*, trois :

Nerto-briga, aujourd'hui Valera-la-vieja, près Frejenal, ou Fregenal-de-la-Sierra, province de Badajoz (Espagne);

Miro-briga, Capilla, province de Cordoue (Espagne);

Caeto-briga, Troya, près de Setubal, province d'Estramadure, district de Lisbonne (Portugal).

2° Chez les *Lusitani*, deux :

Ara-briga, Alemquer, province d'Estramadure, district de Lisbonne (Portugal);

Tala-briga, aux environs de Souza, province de Douro, district d'Aveiro (Portugal).

3° Chez les *Uettones*, trois :

Cottaeo-briga, Ciudad-Rodrigo, province de Salamanque (Espagne);

Probablement *Tongo-briga*, Brozas, province de Caceres (Espagne);

Deo-briga, dont la situation reste indéterminée.

4° Chez les *Callaici*, une :

Tunto-briga, dont l'emplacement n'a pas encore été trouvé.

En regard de cette énumération, on peut en placer une autre. Dans la péninsule ibérique, onze forteresses, dont les noms nous offrent le second terme *briga*, avaient été construites sur le territoire de peuples gaulois, savoir :

1° au sud-ouest, les *Celtici*; 2° plus au nord et aussi à l'ouest, les *Nemetati*; 3° au nord, les *Autrigones*; 4° également au nord de la péninsule, mais au sud-est des Autrigones, les *Turmogidi*; 5° au centre de la péninsule, les *Uaccaei*; 6° également au centre de la péninsule, mais à l'est des *Uaccaei*, les *Celtiberi*. Voici l'énumération de ces forteresses :

1° Chez les *Celtici*, quatre :

Lacco-briga, aujourd'hui Lagos, province d'Algarve, district de Faro (Portugal);

Miro-briga, Santiago de Cacem, province d'Estramadure, district de Lisbonne (Portugal);

Arco-briga, dont la situation exacte reste indéterminée, soit dans le Portugal méridional, soit dans la partie de l'Espagne qui est limitrophe;

Meri-briga, également incertain.

2° Chez les *Nemetati*, une :

Uolo-briga, au sud de Braga, province de Minho (Portugal).

3° Chez les *Autrigones*, une :

Deo-briga, Miranda-de-Ebro, province de Burgos (Espagne).

4° Chez les *Turmogidi*, une :

Deo-brigula, Huermeces, province de Burgos (Espagne).

5° Chez les *Uaccaei*, une :

Laco-briga, Lobera, entre Carrion-de-Los-Condes et Saldaña, province de Palencia (Espagne).

6° Chez les *Celtiberi*, trois :

Arco-briga, dans les environs d'Arcos, au nord-est de Siguenza, province de Soria (Espagne);

Nerto-briga, Almunia-de-Doña-Godina, province de Saragosse (Espagne);

Sego-briga, Segorbe, province de Castellon (Espagne).

Chez les *Oretani*, il y en aurait une qui ne doit pas

entrer en ligne de compte, puisque Ptolémée l'attribue aussi aux *Turdetani*, sur le territoire desquels elle se trouve :

Miro-briga, Capilla, province de Cordoue, Espagne, voir plus haut, p. 106.

Ainsi, dans la péninsule ibérique, il y a vingt forteresses dont le nom a pour second terme le mot *briga*, et qui ont été construites sur le territoire d'un peuple dont nous pouvons déterminer l'origine soit ibérique, soit gauloise. De ces vingt, neuf, c'est-à-dire près de moitié, ont été construites sur territoire occupé par des peuples ibériques, onze seulement sur des territoires où habitaient des Gaulois. En d'autres termes, neuf ont été élevées pour tenir sous le joug des populations précédentes vaincues, onze seulement pour protéger une population nouvelle de même race que les constructeurs.

Nous avons laissé de côté quatre forteresses de fondation romaine, *Augusto-briga*, *Caesaro-briga*, *Julio-briga*, *Flavio-briga*. La construction de ces quatre forteresses se rapporte à une période de l'histoire d'Espagne qui ne nous occupe pas en ce moment; tandis que les neuf forteresses construites en territoire de populations ibériques par les Gaulois, sont autant de monuments de la domination gauloise sur les Ibères après la date du périple d'Himilcon, 500 ans avant J.-C., et avant les conquêtes faites dans la péninsule par les Carthaginois et les Romains pendant les trois siècles qui ont précédé l'ère chrétienne.

Il y a dans cet ordre d'idées (histoire militaire de la péninsule ibérique), quatre monuments de même ordre que les noms de lieu dont le second terme est *briga*. Ce sont des noms de lieu dont le second terme est le gaulois *dūnon*, latinisé en *dūnum*, synonyme de *briga*.

Nous parlerons d'abord de *Cala-dūnum*, forteresse gauloise, aujourd'hui Cala, près de Monte-Alegro en Portugal, province de Tras-os-Montes, dans le territoire antique des *Callaici*, peuple ibère. On retrouve le même nom en France au moyen âge, *Cala-dūnnum*, aujourd'hui Châlons, Mayenne.

Nous citerons ensuite *Estle-dunum* que l'on croit être Estola près de Luque, province de Cordoue, au sud-est de cette ville, dans l'ayuntamiento de Baena. Cette forteresse pénétrait dans le territoire antique des *Turduli*, peuple libyphénicien; des forteresses gauloises dont nous avons parlé jusqu'ici, c'était la plus rapprochée des villes phéniciennes de la côte. *Estle-dūnum* était situé dans la Bétique romaine comme *Arial-dūnum* dont nous ne pouvons indiquer la position d'une façon plus précise.

A l'extrême nord-est, se trouvait la forteresse de *Seben-dūnum* ou *Sebel-dūnum*, peut-être *Besel-dūnum*; elle avait été bâtie en Catalogne à peu de distance au sud de Gérone, dans le territoire antique des *Ausetani*, peuple ibérique ou ligure.

On s'est plusieurs fois demandé pourquoi les

textes du temps de l'empire romain, qui nous montrent dans la géographie de la Gaule tant d'exemples du second terme *dūnum*, nous en offrent quatre seulement dans la péninsule ibérique.

Il y a une observation préalable à faire. Il faut en Gaule distinguer deux parties : une est la région située entre la Seine, au nord, et la Garonne, au sud, entre les bassins du Rhône et du Rhin à l'est, et l'océan Atlantique à l'ouest. Ce vaste territoire était habité sous l'empire romain par une population identique à celle qui a conquis la plus grande partie de l'Espagne entre les années 500 et 450 environ avant J.-C.

Or, cette région nous offre seulement, comme la péninsule ibérique, quatre localités dont le nom contient le second terme *-dūnum* dans les textes contemporains de l'empire romain : *Acito-dunum*, Ahun (Creuse) ; *Mecleto-dunum* ou *Metleto-dunum*, Melun (Seine-et-Marne) ; *Nouio-dunum Diablintum*, Jublains (Mayenne) ; *Sego-dunum Rutenorum*, Rodez (Aveyron). L'*Uxello-dunum* des *Cadurci*, le *Nouio-dunum* des *Bituriges Uiuisci*, celui des *Aedui*, le *Uellauno-dunum Senonum*, tous quatre mentionnés par César (*De bello gallico*) n'apparaissent plus au temps de l'empire romain qui est l'époque des textes où nous avons étudié la géographie de l'Espagne [1].

---

1. Dans la plus grande partie de la péninsule ibérique, c'est-à-dire dans la région du centre et du sud, la conquête musulmane

Dans la région orientale de la Gaule, c'est-à-dire dans la région dont la partie septentrionale a été occupée vers l'an 300 avant J.-C. par les Belges, qui en ont chassé d'autres Gaulois, et dont la partie méridionale a été conquise par les Gaulois sur les Ligures vers la même date, le nombre des noms de lieu dont le second terme est *dūnum* s'élève à sept dans les documents contemporains de l'empire romain :

Eburo-dunum, Embrun (Hautes-Alpes);

Eburo-dunum, Yverdon, canton de Vaud (Suisse);

Lugu-dunum Batauorum, près de Leyde (Pays-Bas);

Lugu-dunum Conuenarum, Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne);

Lugu-dunum Segusiauorum, Lyon (Rhône);

Minno-dunum, Moudon, canton de Vaud (Suisse);

Uiro-dunum, Verdun (Meuse).

Des conquérants, venus de cette région, ont vraisemblablement occupé au IIIe siècle avant notre ère les quatre provinces d'Espagne qui avoisinent la partie orientale des Pyrénées : nous voulons parler des provinces de Lerida, de Huesca, de Gérone et de

---

a presque entièrement détruit la nomenclature géographique des anciens, conservée en grande partie en France, sous les formes modernes des noms de lieu. Il est par conséquent impossible d'utiliser les noms de lieu modernes dans la plus grande partie de l'Espagne pour compléter ce que nous apprennent les textes de l'antiquité.

Saragosse, en d'autres termes de la Catalogne et l'Aragon. Nous y trouvons aujourd'hui : dans la province de Lerida, Verdú, dans celle de Huesca, Berdun, qui sont d'anciens *Uiro-dunum*, comme le Verdun de la Meuse, comme Verdun-sur-Saône (Saône-et-Loire), comme Verdun (Aude), comme Verdun (Ariège), comme Verdun, sur la rive gauche de la Garonne (Tarn-et-Garonne). La province de Gérone nous offre Besalú, appelé dans le haut moyen âge *Bisul-dunum*, nom identique à celui de Bezaudun (Drôme), de Bezaudun (Alpes-Maritimes), de Beaudun (Basses-Alpes). Ces deux dernières localités se sont appelées *Besal-dunum* au moyen âge. *Bisuldunum* et *Besaldunum* paraissent être le même nom; ceux qui ont fondé Besalù en Catalogne venaient probablement du sud-est de la Gaule où sont situés Beaudun et les deux Bezaudun. Enfin nous citerons Navardun dans la province de Saragosse et Salardú dans celle de Lerida. Verdú, Salardú et Besalú ont perdu un *n* final par l'effet d'une loi du dialecte local, le catalan.

Les provinces espagnoles dont nous venons de parler ont échappé à la domination des Sarrasins et ont conservé les anciens noms de lieu qui ont été la plupart remplacés par des noms nouveaux, au centre et dans les régions méridionales de la péninsule.

Mais, revenons aux temps qui ont précédé l'ère chrétienne. Au IIIe siècle avant notre ère les Carthaginois entreprirent la conquête de la péninsule

ibérique. Trois hommes travaillèrent successivement à cette grande œuvre : Hamilcar Barca (236-228); Hasdrubal, son gendre (228-220); Hannibal, son fils (220-218). La politique que paraissent avoir pratiquée les deux premiers fut de s'appuyer sur les Ibères et de les soulever contre les Gaulois, qu'avec le concours des Ibères, ils vainquirent. Pour cimenter l'alliance des Carthaginois avec les Ibères, Hasdrubal épousa la fille d'un roi ibère. Mais les Gaulois se vengèrent : Hasdrubal périt tué par un Gaulois prisonnier. Hannibal changea de politique, épousa une Gauloise, enrôla des Gaulois dans son armée. Un corps de troupes gaulois d'Espagne l'accompagna jusqu'en Italie, et lui assura l'alliance des Gaulois italiens contre Rome.

Les Romains ont d'abord adopté la première de ces deux politiques; c'est celle qui fit choisir le nom de *Graccurris* avec désinence ibérique, pour une ville fondée en l'an 178 avant notre ère par le propréteur Ti. Sempronius Gracchus. Cette ville était située chez les *Uascones* qui étaient Ibères; c'est aujourd'hui Alfaro, province de Logroño. Elle fut bâtie sur l'emplacement d'une ville plus ancienne et moins importante appelée *Ilurcis*. Ti. Sempronius Gracchus venait de faire pendant deux ans la guerre aux Celtibères, c'est-à-dire aux Gaulois d'Espagne qu'il avait vaincus, et cela problablement avec le concours des Ibères; de là, vint à l'égard des Ibères, la flatterie que renferme le nom de *Graccurris*, c'était la politique d'Hasdrubal.

Plus tard, les Romains prenant la politique d'Hannibal crurent plus habile d'adresser la même flatterie non aux Ibères mais aux Gaulois. Un nom de forteresse est surtout caractéristique : *Iulio-briga* chez les *Cantabri*, peuple ibère, c'est aujourd'hui Retortillo ou Reinosa, province de Santander ; ce nom, latin quant à son premier terme, et gaulois par le second, semblait en pays ibérique consacrer l'alliance des Gaulois et des Romains sur les ruines de l'indépendance des Ibères. Les deux autres concernent des villes construites sur le territoire de peuplades celtiques : *Augusto-briga* chez les *Pelendones*, aujourd'hui Aldea-del-Muro près de Matalebreras, ayuntamiento d'Agreda, province de Soria ; *Flauio-briga* chez les *Autrigones* ; on pourrait chercher son emplacement dans les environs de Bermeo en Biscaye. Nous citerions une quatrième, *Caesaro-briga*, si nous savions chez quel peuple cette forteresse fut élevée. *Caesaro-briga* était, paraît-il, située sur le même emplacement que Talavera-de-la-Reina, province de Tolède. Elle avait été bâtie probablement sur le territoire des *Uettones* ou sur celui des *Carpetani*, deux peuples ibères.

Ainsi les Gaulois sont restés sous la domination romaine, les maîtres de presque toute l'Espagne.

Leur domaine s'étendait jusqu'en Andalousie dans la province de Malaga, car les villes celtibères de Certima et Munda, prises en 179 avant J.-C. par le préteur Ti. Sempronius Gracchus, sont probablement l'une Cartama, l'autre Monda près de Cartama, ou Campo-de-

Munda près de Teba, trois localités situées dans la province de Malaga dont la capitale est une ancienne colonie phénicienne.

Près de Castulon, ville des *Oretani*, peuple gaulois, aujourd'hui Cazlona, à peu de distance à l'est de Linares, province de Jaen, étaient de célèbres mines où l'étain se trouvait mélangé d'argent. Ces mines avaient provoqué la conquête de la péninsule ibérique par les Gaulois dans la première moitié du ve siècle avant J.-C., comme les mines d'étain de Grande-Bretagne avaient environ quatre siècles plus tôt attiré les Gôidels dans les Iles Britanniques.

Ces Gaulois du ve siècle arrivaient de Gaule. Mais quel était le point de départ des Gaulois, qui, vers l'an 300 avant J.-C., apportèrent dans la Gaule orientale et méridionale et au nord-est de la péninsule ibérique, le nom de *Uiro-dunum* dont les notations modernes sont Verdun, Berdun, Verdú et dont nous avons relevé sept exemples, tant au nord qu'au sud des Pyrénées ? Ils venaient du centre et du sud de l'Allemagne moderne. Là un antique *Uiro-dunum*, plus tard Virtenberg, à peu de distance au nord de Stuttgard, dans la vallée du Necker, a donné son nom au royaume de Württemberg ; là aussi, un peu plus au nord, coule le Main, affluent de droite du Rhin et divinisé comme ce grand fleuve ; voilà pourquoi dans la péninsule ibérique un des deux rois gaulois tués dans une bataille contre les Romains en 179

avant notre ère s'appelait *Moeni-captus*, « esclave du Main, dieu fluvial ». *Moeni-captus* exprime une pieuse idée païenne comme *Mogh Nuadat*, « esclave du dieu Nodons ». Mogh Nuadat était dans l'Irlande païenne, au IIe siècle après J.-C., le nom d'un roi de Munster. De même, plus tard, en Irlande, à l'époque chrétienne, nous retrouvons le nom d'homme Mael-Isu, « chauve », c'est-à-dire « esclave de Jésus ».

C'est donc des bassins du Necker et du Main que venaient les Gaulois qui, au commencement du IIIe siècle avant notre ère, se sont établis en Catalogne et en Aragon, après avoir traversé la Gaule du sud-est en y laissant partout des traces de leur passage. C'était une colonie de ces *Uolcae* qui, du temps de Jules César, occupaient encore une partie de la Germanie (cf. p. 10).

DOUZIÈME LEÇON

(7 MARS 1903)

I. *Le domaine des Vénètes entre le Danube et les Alpes.* — II. *Sa conquête par les Gaulois, vers le* V^e^ *siècle avant notre ère.*

I

C'est probablement dans la première moitié du Ve siècle, en tout cas c'est antérieurement à la date où Hérodote a écrit son second livre (443 avant J.-C.), que les Gaulois ont fait dans la péninsule ibérique leur premier et leur principal établissement. Leur installation dans l'Italie du nord paraît postérieure d'environ un demi-siècle, elle a dû commencer vers l'an 400 avant J.-C. Mais auparavant les Gaulois ont dû s'emparer, en partie au moins, des pays situés entre le Danube et les Alpes; nous voulons parler des provinces que, sous l'empire romain, on appelait *Rhaetia*, *Noricum*, *Pannonia*; c'est aujourd'hui la partie méridionale du Württemberg, de la Bavière, et une portion considérable de l'empire d'Autriche : Vorarlberg, Salzburg, haute et basse Autriche, Styrie

ou *Steier-markt*, Carinthie ou *Kärnten*, Carniole ou *Krain*, enfin la partie sud-ouest de la Hongrie entre le Danube et la Drava ou Drau.

Les Ligures avaient pénétré dans la partie occidentale de cette vaste région comme l'atteste, au moyen âge le nom de Radinasc, en Bavière; mais, la plus grande partie de ce territoire était occupé par les Autariates, rameau des Vénètes, dont le nom est conservé par une province d'Italie, la Vénétie.

La langue des Vénètes était l'illyrien, dont un débris a été conservé jusqu'à nos jours par l'albanais.

Carl Pauli, dans ses *Alt-italische Forschungen*, 1885-1891, a consacré aux Vénètes une étude approfondie. Il a établi que le territoire des Vénètes a été autrefois beaucoup plus étendu que la Vénétie moderne, région qui comprend seulement l'Italie du nord-est, c'est-à-dire les provinces de Rovigo, Padoue, Vérone, Vicence, Trévise, Bellune, Udine et Venise.

En Kärnten, nous disons Karinthie, on a trouvé à Würmlach, près de Mallten, dans la vallée du Gail, affluent de droite de la Drave, des inscriptions vénètes gravées sur un bloc de pierre, elles sont au nombre de onze. Non loin de là, dans la même province et dans la même vallée, à Gurina, près de Dellach, on a recueilli dix-sept inscriptions vénètes, tant sur le bronze que sur fragments de vases de terre.

Mais pour établir l'importance de la population vénète dans les régions situées au nord des Alpes,

on n'est pas réduit aux inscriptions vénètes ; on a aussi la ressource de consulter les inscriptions romaines du temps de l'empire romain et de faire le relevé des noms d'hommes vénètes qui s'y rencontrent. Les listes dressées par Carl Pauli sont plus abondantes pour le nord des Alpes que pour la partie de la péninsule italique située au sud de cette chaîne de montagnes.

Ainsi, en Vénétie, Carl Pauli donne une liste de cent vingt inscriptions contenant des noms propres vénètes ; ce nombre peut être réduit à cent trois par le retranchement de dix-sept noms probablement celtiques. Ferrare, en Émilie, nous offre dix inscriptions contenant des noms propres vénètes. Regardons à l'est, dans les provinces du sud-est de l'empire d'Autriche, Görtz et Gradisca, Istrie, Trieste, Dalmatie et Bosnie, les inscriptions contenant des noms propres vénètes y atteignent le chiffre de cent soixante-treize. Total dans le nord-est de la région située au sud des Alpes, deux cent quatre-vingt-six.

Mais, au nord, dans le Tyrol, la province de Salzburg, l'Autriche propre, la Styrie ou Steier-markt, la Carinthie ou Kärnten, la Carniole ou Krain, enfin la Hongrie du sud-ouest de ce côté-ci du Danube, la liste de Carl Pauli renferme deux cent quatre-vingt-onze inscriptions latines, où il croit avoir constaté la présence de noms propres vénètes ; ce nombre est environ la moitié de la totalité des cinq cent quatre-vingt-quatorze inscriptions contenant des noms propres

vénètes et c'est plus que le double du nombre des cent trente inscriptions latines qui, dans le royaume d'Italie, nous offrent des noms vénètes. En joignant à ces cent trente les cent soixante-treize inscriptions similaires relevées au sud des Alpes, dans les provinces autrichiennes de Görtz et Gradisca, de Trieste et d'Istrie, on trouve deux cent quatre-vingt-six inscriptions au sud des Alpes contre deux cent quatre-vingt-onze au nord qui contiennent des noms propres vénètes [1].

J'ai parlé plus haut du Vorarlberg. Il est délimité à l'ouest par le lac de Constance dont le nom antique *lacus Uenetus*, doit probablement s'expliquer par la présence des Vénètes sur ses côtes au début des temps historiques.

II

Le domaine septentrional des Vénètes, tel que nous venons de le décrire, fut conquis par les Gaulois avant leur invasion en Italie, et la date de cette invasion est l'année 400 ou environ avant J.-C. De cette conquête résulta la conséquence que la géographie de l'empire romain nous montre, dans ce domaine

1. Dans le détail ces chiffres peuvent donner lieu à discussion. Carl Pauli a quelquefois pris pour vénètes des noms qui ne le sont pas. Mais cela ne changerait rien au résultat général.

antique des Vénètes, plusieurs villes désignées par des noms gaulois.

Dans le Vorarlberg, la province la plus occidentale de l'empire d'Autriche, province délimitée à l'ouest par le lac Vénète, *lacus Uenetus*, aujourd'hui lac de Constance en français, Boden-see en allemand, on trouve les villes de *Clunia*, aujourd'hui Altenstadt, près de Feldkirch, et de *Brigantium*, aujourd'hui Bregenz. Clunia, d'où le dérivé *Cluniacus*, Cluny, ville de France au département de Saône-et-Loire, est le nom d'une ville des *Areuaci*, peuple gaulois de la péninsule ibérique ; cette ville des Areuaci était située là où est Arandilla, province de Burgos. Qnant à *Brigantium* c'est aussi le vieux nom celtique de La Coruña, chef-lieu d'une province d'Espagne en Galice ; et de *Brigantium* dérive, *Brigantio* au génitif, *Brigantionis*, aujourd'hui Briançon (Hautes-Alpes).

Dans le Tyrol, la liste dressée par Carl Pauli mentionne deux inscriptions romaines qui contiennent des noms propres vénètes, et, sur la limite du Salzburg et du Tyrol, s'élève la montagne appelée Venediger ou des Vénètes ; mais il se trouvait en Tyrol, à l'est d'Innsbruck, une station romaine appelée *Masciacus* qu'on suppose avoir été aux environs de Schwaz ; et de Masciacus la finale paraît celtique, c'est un nom dont la France moderne nous offre plusieurs exemples sous les formes Massiac, Massay, Massy.

Dans le *Krain* ou Carniole, les inscriptions romaines contenant des noms propres vénètes, suivant Carl

Pauli, sont au nombre de cinquante-sept. C'est dans cette province que les Gaulois ont bâti la forteresse de *Neuio-dunon*, aujourd'hui Dernovo, près de Gurkfeld. *Neuio-dunon* peut être comparé au français Neufchâteau, le sens est le même. Sous la forme d'un doublet *Nouio-dunon*, en latin *Nouiodunum*, ce nom de lieu est très fréquent en Gaule : César (*De bello gallico*) mentionne trois *Nouiodunum* : un, chez les *Suessiones* a été supplanté par *Augusta Suessionum*, aujourd'hui Soissons (Aisne) ; un second, situé chez les *Bituriges Cubi*, paraît être aujourd'hui Nouan-le-Fuselier (Loir-et-Cher) ; un troisième appartenait aux *Aedui* et se trouvait probablement aux environs de Nevers, *Neuirnum* (Nièvre). Inutile de citer les autres dont on peut consulter la liste chez M. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*. *Neuio-dunum* nous offre la forme primitive de l'adjectif celtique *neuios*, plus tard, *nouios*. *Neuio-dunon* peut remonter au ve siècle avant notre ère, tandis que la variante *Nouiodunum*, chez Jules César, est de quatre siècles plus récente.

En Kärnten ou Carinthie, le nombre des inscriptions romaines, contenant des noms propres vénètes, est, suivant Carl Pauli, de quatre-vingt-deux. Dans cette province, on peut signaler un nom de lieu celtique, *Matu-caium*, aujourd'hui Treibach. *Matu-* est un mot celtique qui se rencontre en Gaule dans *Ande-matu-nnum*, ancien nom de la ville de Langres. On peut l'expliquer, soit par l'irlandais *math*, « cochon », soit par un autre mot de la même langue *mát*, « ours ».

Caium=*caion* paraît signifier « clôture » et « habitation » ; ce mot se trouve dans le glossaire gaulois, dit d'Endlicher, qui remonte aux derniers temps de l'empire romain d'occident.

Pour la province de Salzburg, les relevés faits par Carl Pauli portent sur douze inscriptions contenant des noms propres vénètes ; et deux localités y portent des noms celtiques : *Cucullæ* et *Grauiacae*. *Cucullæ* est devenu Kuchel ou Kuchl ; les textes latins appellent *cucullus* le manteau à capuchon que portaient les bardes, et *cuculla* le même manteau adopté par les moines ; ce nom de vêtement a été donné à des localités dont on comparait la forme à celle du vêtement. De *Cucullae* rapprochons Cogols en Espagne, province de Gérone.

Graviacae, sous-entendu *villae*, était situé au lieu où se trouve aujourd'hui un village appelé Tamsveg. Il y a dans le département des Ardennes un village appelé Grivy, qui est probablement un ancien *fundus Graviacus* ; *Graviacae* et *Graviacus* ont été dérivés d'un gentilice romain *Gravius*, à l'aide du suffixe celtique *-aco-*.

En Steiermark ou Styrie, Pauli a signalé quatre-vingt-deux inscriptions romaines contenant des noms propres vénètes. Dans cette province était située *Noreia*, capitale des *Norici*, d'abord *Taurisci*, peuple gaulois. *Noreia* et *Norici* dérivent d'un thème *noro-* qui est le premier terme du nom d'homme *Noromertus*, conservé par une inscription chrétienne de

Grande-Bretagne, et qui a fourni le nom de potier *Norus*.

Les inscriptions romaines, contenant des noms propres vénètes, ne dépassent pas le nombre de onze dans les deux provinces de haute et basse Autriche, et il y a dans ces provinces quatre localités dont les noms sont gaulois, *Carnuntum*, *Gabro-magus*, *Lauriacum* et *Vindo-bona*. *Carnuntum*, aujourd'hui Petronell, est dérivé d'un thème *carnu-*, qui se trouve aussi dans le nom de peuples *Carnutes*, prononcé aujourd'hui en français « Chartres », et employé comme nom de ville. C'est peut-être un doublet du thème *karno-*, d'où *karnon*, nom gaulois de la trompette. *Gabro-magus*, aujourd'hui Windischgarsten, veut dire « champ de la chèvre ou des chèvres » ; tout le monde sait qu'en celtique *gabro-s* équivalent du latin *caper*, *capra*, veut dire chèvre, et que *magus* signifie champ. *Lauriacus*, Lorch, est un nom gaulois dont il y a plusieurs exemples en France. *Uindo-bona*, Vienne, est composé de deux termes : 1° *uindo-s*, en irlandais *find*, en gallois *gwyn* au masculin, *gwen* au féminin, en breton *gwenn* des deux genres, adjectif dont le sens est blanc, par extension, beau, bon, heureux ; 2° *bōna*, souvent employé dans les noms de lieu gaulois, et signifiant probablement « habitation ».

En Hongrie, à l'ouest du Danube, le nombre des inscriptions romaines où Carl Pauli a noté des noms propres vénètes se monte à quarante-quatre, et là, se

trouve la ville gauloise de *Brigetio*, aujourd'hui Alt-O'szony. *Brigetio*, *-onis* est un dérivé du mot gaulois *briga*, « forteresse » (cf. p. 98-103).

Ces noms de villes ou de stations romaines sont autant de monuments qui attestent la conquête gauloise dans l'antique domaine vénète, partie orientale de la région située entre le Danube et les Alpes.

TREIZIÈME LEÇON

(14 MARS 1903)

Les Gaulois entre le Danube et les Alpes, à l'ouest de l'ancien territoire vénète, V^e^ *siècle avant notre ère.*

Au nord-ouest du territoire vénète conquis par les Gaulois avant d'entrer en Italie, se trouvait une bande de terre moins considérable située au sud du Danube ; c'était la partie méridionale du royaume [illegible] royaume de Württemberg et du grand-[illegible] Bade. Il s'agit de la Vindélicie romaine, [illegible]e Ptolémée la délimite, et du nord-ouest de [illegible]nétie telle que cet auteur nous la fait connaître [illegible]125-151 après J.-C.). La conquête gauloise est attestée par des noms de villes et de stations romaines. Nous allons donner la liste de celles dont nous croyons pouvoir indiquer la situation en concordance avec la géographie moderne.

Nous commencerons par la Bavière. En basse Bavière, *Nieder Bayern,* nous citerons : 1° *Boio-durum* c'est-à-dire la forteresse des *Boii,* aujourd'hui

Iunstadt, faubourg de Passau, qui est l'antique camp romain appelé *Batava Castra*; 2° *Sorvio-durum*, aujourd'hui Straubing; *Sorvio-durum* est un doublet de *Sorvio-dunum*, aujourd'hui Old Sarum, près de Salisbury, en Angleterre. Dans la Souabe, *Schwaben*, autre province de la Bavière, *Cambo-dunum*, aujourd'hui Kempten, porte le même nom qu'une ville des *Brigantes* en Grande-Bretagne. Dans la haute Bavière, *Ober Bayern*, *Carro-dunum*, aujourd'hui Karnberg, près de Wasserburg, sur la rive gauche de l'Inn, est une de quatre villes homonymes en territoire celtique; les trois autres *Carro-dunum* sont aujourd'hui *Pitomaça* en Croatie, *Krappitz* en Silésie, et une localité à déterminer dans la Russie du sud-ouest (?). Un autre nom de lieu gaulois est *Abudiacus* aujourd'hui Epfach, également en haute Bavière. Dans la même province, entre Teisendorf et Traunstein, est situé le Burgerwald où l'on croit avoir trouvé les ruines d'*Arto-briga*.

Le Württemberg, cercle du Danube, *Donau-Kreis*, nous offre *Cassiliacus*, aujourd'hui Kisslegg; *Cassiliacus*, est devenu en France Castillac, Chastillac, Chassillé, Chassilly. Sur Wirtenberg, voir p. 115.

Le grand-duché de Bade, cercle de Villingen, contient une localité appelée Bräunlingen, qui est l'ancien *Brago-dunum* ou *Brago-durum*, les manuscrits ne s'accordant pas sur le second terme de ce composé géographique. Le premier terme est identique au nom de la rivière près de laquelle cette forteresse

avait été bâtie. Cette rivière s'appelle aujourd'hui *Brege* et a dû être nommée dans l'antiquité *Bragos*, *Bragus*.

De ces noms de localités diverses, on ne peut séparer six noms de peuples : *Taurisci*, *Ambisontes*, *Ambi-draui*, *Carni*, *Uindelici*, *Tigurini*.

Les *Taurisci* habitaient le *Noricum*, c'est-à-dire les provinces de Salzburg, Carinthie, Styrie, haute et basse Autriche, enfin la Hongrie du sud-ouest. *Taurisci* dérive du nom des montagnes qui, dans l'antiquité, ont dû s'appeler *Tauros* au singulier, *Tauri* au pluriel, et qui, nommées aujourd'hui Tauern (p. 136), sont situées dans les provinces de Salzburg et de Styrie. Strabon nous apprend que les *Taurisci* étaient Gaulois.

Les *Ambisontes* et les *Ambi-draui* semblent avoir été deux subdivisions des *Taurisci*.

Les *Ambisontes* ou mieux *Ambisontii*, c'est-à-dire *ambi-isontii*, habitaient autour d'une rivière appelée *Isonta* ou plutôt *Isontia*. Cette rivière est la Salzach qui passe à Salzburg. *Ambi* est une préposition celtique signifiant « autour de ». *Isontia* est un nom de cours d'eau dont nous retrouvons la forme masculine dans le nom du petit fleuve vénète, l'*Isonzo*, qui se jette dans l'Adriatique après avoir arrosé la province autrichienne de Görtz et Gradisca.

Les *Ambi-draui* habitaient les deux rives de la Drave ou Drau.

Les *Carni*, établis d'abord sur les rives de la haute

Save, en Carniole, passèrent les Alpes; ils vinrent occuper Aquilée et la région voisine, en l'an 186 avant J.-C.

Uindelici est dérivé de l'adjectif celtique *u̯indos*, « blanc, beau, heureux »; c'est sous l'empire romain le nom des habitants de la Bavière et du Württemberg méridionaux.

Les *Tigurini* sont un petit peuple qui habitait aux environs de Tegern-see, en haute Bavière; ils accompagnèrent les Cimbres et les *Heluetii* dans leurs expéditions en Gaule à la fin du IIe siècle avant notre ère et dans la première moitié du Ier. Tegern-see s'est appelé *Tegurinus* au VIIIe siècle (cf. p. 135).

Sur ces noms de peuples, il y a quelques observations étymologiques à faire; un de ces noms dérive d'un nom de montagne, c'est celui des *Taurisci*. On peut y comparer celui d'un peuple gaulois plus oriental, les *Scordisci*. *Scordisci* vient de *Scordus*, aujourd'hui Schar-dagh, chaîne de montagne de la péninsule des Balkans (cf. p. 166).

Quant aux noms de rivières dont ont été tirés les noms de peuples *Ambisontii*, *Ambi-draui*, on doit mettre en regard les noms : 1° des *Sequani*, nom venant de celui de *Sequana*, « la Seine » sur les bords de laquelle ce peuple a dû habiter avant d'aller s'établir à Besançon et aux environs; 2° des *Raurici*, peuple qui, avant de s'installer aux environs de Bâle, en Suisse, a dû occuper le bassin de la **Raura*, aujourd'hui Ruhr, affluent du Rhin, plus au nord, en

Prusse rhénane; 3° des *Abrincatui*, qui ont donné leur nom à la ville d'Avranches (Manche), et qui, plus anciennement, ont dû sans doute leur nom à l'*Abrinca*, aujourd'hui Rheineck, affluent de gauche du Rhin, un peu au sud de Cologne. Les *Abrincatui* ont été sans doute chassés de la vallée du Rheineck par l'invasion belge (sur les *Salassi*, voir p. 154).

L'importance de l'invasion celtique entre le Danube et les Alpes est établie, non seulement par les noms de lieux habités et de peuples que nous venons de citer, mais aussi par les noms d'hommes et de dieux que nous font connaître les inscriptions romaines.

Nous allons commencer par citer quelques noms d'homme :

En Carniole, à Igg : 1° *Eni-genus*, fils de l'Inn, *Ainos*, *Aenus*, *Enus*, (Ἔνος chez Arrien), c'est-à-dire fils du dieu Inn, rivière divinisée; l'Inn, affluent du Danube, était, comme le Danube, élevé au rang de divinité; 2° *Broccus*; ce mot est identique au breton *broc'h*, en gallois *broch*, en irlandais *brocc*, « blaireau ».

En Styrie, les composés suivants dont l'adjectif celtique *māros*, « grand », est le second terme : *Assedo-marus*, *Aucto-marus*, *Brogi-mara*, *Excingo-marus*, *Iantu-marus*, *Iantu-mara*, *Leuci-mara*, *Magi-marus*, *Mage-marus*, *Nerto-marus*, *Ressi-marus*, *Trogi-marus*. On remarque, dans la même province, des

noms composés dont le préfixe gaulois *ate* est le premier terme : *Ate-boduus*, *Ate-gnatus*, *Ate-gnata* ; ces deux derniers mots paraissent signifier « reconnu » ; *Deuo-gnata* dont le second terme est identique au second terme des deux noms précédents, se trouve aussi en Styrie et semble vouloir dire « connu de dieu ».

Dans la province de Salzburg : *Iantu-mara*, *Iutu-marus* ;

En Carinthie : *Elio-marus*, *Elio-mara*, *Eutu-marus*, *Redso-marus*, *Ritu-mara*, *Ueni-mara*, *Ate-boduus*, *Ate-gnata*, *Deui-cnata*, le même nom que *Deuo-gnata*, *Bardus* qui n'a pas besoin d'explication ;

En Autriche : *Atepo-marus*, *Brogi-mara*, *Iantu-mara* ;

Dans la partie de la Hongrie située à l'ouest du Danube : *Mogit-marus*, *Reti-marus*, *Trouceti-marus* ;

Dans la haute Bavière : *Belatu-mara*.

Passons aux noms divins gaulois :

La haute Bavière nous offre deux dédicaces : l'une à Bamberg, *Apollini Granno et Sironae*, l'autre à Ingolstadt, *Suleuis*. La Souabe, *Schwaben*, bavaroise a mis au jour à Lauingen plusieurs dédicaces *Apollin Granno*. En Styrie, à Sekkau, il a été trouvé une dédicace à plusieurs dieux identifiés au Mars romain, un d'eux est *Toutatis*, le *Teutates* de Lucain, aussi honoré sous le nom de *Toutatis* en Grande-Bretagne.

La Carinthie, à Klagenfurt, nous a conservé une dédicace à *Belinus* (cf. p. 54-56).

Les doctrines que nous avons exposées jusqu'ici reposent entre autres fondements sur la thèse que voici : un peuple, vaincu et vivant sous la domination de conquérants qui parlent une langue différente de la sienne, conserve longtemps sa langue héréditaire; sur le même sol, la langue des maîtres nouveaux venus et celle de l'ancienne population peuvent longtemps vivre juxtaposées. C'est ce qui est certainement arrivé après la conquête gauloise, 1° dans la France du sud-est où les Ligures, maîtres jusque-là, sont devenus sujets des Gaulois (cf. p. 90), 2° dans la portion sud-ouest de l'empire d'Autriche où les Vénètes ont eu le même sort. L'histoire de ce dernier pays, après la conquête germanique, est une éclatante confirmation de notre thèse.

Dans cette région, la conquête germanique date du ve siècle de notre ère. Suivant la vie de saint Séverin, écrite par Eugippius, tous les Romains, établis alors sur la rive méridionale du Danube, furent obligés de passer les Alpes et de se réfugier en Italie, c'était en 488. Les Romains, c'est toute l'ancienne population, Vénètes, Gaulois ou autres, alors tous romanisés et parlant latin. Mais cette émigration ne fut pas générale, les gens riches partirent, les pauvres restèrent pour la plupart. Les barbares vainqueurs avaient besoin d'ouvriers et de domestiques; quand on est ouvrier

ou domestique, il est souvent amusant de changer de maîtres : outre le plaisir de faire des connaissances nouvelles, on a quelquefois celui de gagner davantage et d'être mieux traité.

Gaston Paris, dans le tome Ier du recueil si connu auquel il a donné le nom de *Romania*, établit qu'il y avait au VIIe et au VIIIe siècles de notre ère des gens parlant une langue romane dans la Bavière méridionale et aux environs de Salzburg. M. Julius Jung a étudié le même sujet dans son livre intitulé : *Roemer und Romanen in den Donaulaendern* (Innsbruck, 1887). Il signale en haute Bavière une localité appelée *Rumelzhausen* pour un plus ancien *Rumaneshusir*, « maisons de Romains », une autre nommée *Walsch-stadt*, c'est-à-dire ville velche, un lac appelé *Walschen-see*, un canton dit *Walschen-gau*, etc., et *walsch*, « velche », veut dire romain. A Regensburg, *Regina Castra*, ville pour laquelle nous avons conservé le nom gaulois de Ratisbonne, il y avait au IXe siècle un quartier latin. M. Julius Jung a relevé, dans la province de Salzburg, nombre de noms de lieu dont *walsch* est un élément. Dans la haute Autriche, le bourg appelé aujourd'hui Wallern était, au commencement du XIIIe siècle, désigné par le nom composé *Henwalcharen*. Citons aussi avec M. Julius Jung, Walsch-see en Tyrol.

Un phénomène intéressant à observer, c'est la façon dont les conquérants germains ont traité les anciens noms de lieu. C'est pendant le VIe siècle, c'est-à-dire

après la conquête, que s'est opérée dans les pays allemands du sud la seconde substitution des consonnes, *zweite Lautverschiebung*. C'est alors que le *p* initial devient *pf*, par exemple dans le vieux haut allemand *pfeit*, le même mot que le gothique *paida*, « tunique », dans le vieux haut allemand *pfuol*, aujourd'hui *pfuhl*, identique à l'anglo-saxon *pól*, en anglais *pool*, « mare » ; le *t* devient *z* ou *ss*; du gothique *tiuhan*, la forme haute allemande est *ziehen*, « tirer, amener » ; au gothique *itan* correspond en haut allemand *essen*, « manger ». Contrairement à ces deux règles, *Partanum* est aujourd'hui *Parten-kirchen* en haute Bavière, tandis qu'en conséquence de la seconde, le *t* de *Batava castra* devenait *ss* dans la notation nouvelle, *Passau* en basse Bavière.

Une autre exception à la règle *t* devient *z* ou *ss* est offerte par *Tegern-see*=*Tigurinus lacus*, haute Bavière ; le *g* médial s'y maintient comme dans l'allemand *Sieg*, en gothique *sigis*, « victoire ». Mais le *t* initial persiste ici grâce à la population romane et s'oppose au *z* initial allemand de *Zarten*=*Taro-dunum*, grand-duché de Bade, cercle de Fribourg.

Tegern-bach, c'est-à-dire ruisseau des *Tigurini*, nom de deux villages de haute Bavière et d'un village de basse Bavière, *Tegern-heim*, « habitation des *Tigurini* », en Bavière, haut Palatinat, nord-ouest du Danube, paraissent être également importants au double point de vue de la géographie historique et de la linguistique.

Enfin, comme exemple du maintien du *t* initial, nous citerons les monts Tauern, d'où le nom des *Taurisci* (cf. p. 129, 130).

Le groupe *dr* devenait *tr* : dans le vieux haut allemand, *troum*, aujourd'hui *traum*, « rêve », mais en vieux saxon *drōm*; dans le vieux haut allemand *triogan*, aujourd'hui *trügen*, « tromper », d'un germanique primitif *dreugan* dont la racine se trouve aussi dans le vieil islandais *draug-r*, « fantôme, spectre, revenant » ; il s'est maintenu dans *Drau*, nom allemand de l'antique *Drauos* et cela, grâce à l'influence des populations romanes. *D* suivi de voyelle s'est changé en *t* dans l'allemand moderne *that*, mieux *tat*, « action », le même mot que la seconde moitié du gothique *ga-dēds* ; il s'est maintenu dans *Donau*, nom moderne, en latin *Danuuius* ; l'influence romane est visible. Mais *Taro-dunum*, aujourd'hui Zarten dans le grand-duché de Bade, est conforme à la règle du haut allemand que nous venons de donner et à une des règles énoncées plus haut : *t* devient *z* en haut allemand ; Kempten=*Cambodunum* (Souabe bavaroise) nous offre aussi l'application de la seconde de ces règles *t*=*d*.

Il est donc certain qu'après la conquête germanique, deux langues, le haut allemand et une langue romane, ont existé entre le Danube et les Alpes ; il en reste des traces dans les noms géographiques, c'est la confirmation des principes que nous avons posés à propos des langues ligures et vénètes persistantes

toutes deux après la conquête gauloise, l'une à l'ouest du Rhin et l'autre au sud du Danube. On l'a vu plus haut pour les Ligures dans notre neuvième leçon (p. 90), et pour les Vénètes dans la dixième (p. 118 et suivantes).

QUATORZIÈME LEÇON

(21 MARS 1903)

I. *La route de la Gallia en Italie par l'Alpis Julia.* — II. *Le roi Ambicatus et l'empire gaulois.* — III. *Le territoire des Ligures et celui des Étrusques en Italie avant la conquête gauloise, qui eut lieu vers l'an 400 avant J.-C.* — IV. *Les Gaulois en Italie, la bataille de l'Allia et ses conséquences.*

I

Nous avons, dans les précédentes leçons, donné un relevé des monuments par lesquels est établie l'existence de la domination gauloise dans la vaste région qui sépare le Danube des Alpes. Ces monuments expliquent comment, environ trente ans avant la rédaction du *De bello Gallico*, l'historien romain Sempronius Asellio a pu écrire que dans la Gaule, *in Gallia*, était comprise la ville de *Noreia*, aujourd'hui Neumarkt, située dans la Styrie, c'est-à-dire dans une province de l'empire d'Autriche.

C'est Jules César qui, dès les premiers mots du *De bello Gallico*, a imaginé de restreindre le nom de Gaule, *Gallia*, au pays que bornent à l'est le Rhin et les Alpes. Il fallait à Rome, maîtresse de territoires si

considérables, une nomenclature géographique où les noms des plus vastes divisions, ne désignassent pas une trop grande étendue de pays. De là vient la définition du mot *Gallia*, telle qu'elle est formulée par Jules César. Il la donne avec un ton de maîtresse autorité devant lequel tout le monde s'est incliné et s'incline encore aujourd'hui. Mais il ne faut pas faire remonter cette définition plus haut que la date où Jules César l'a écrite (51 avant J.-C.). Avant cette date la Gaule comprenait la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Partant de ces provinces, les Gaulois pénétrèrent en Italie par les Alpes orientales, par l'*Alpis Iulia*, aujourd'hui le Birnbaumerwald, qui, au nord de Trieste, sépare la Carniole d'une partie de l'Italie autrichienne, nous voulons parler de la province de Görz et Gradisca. Il y avait sous l'empire romain une route qui, partant d'*Emona* en Pannonie, aujourd'hui Laibach, capitale de la Carniole, gagnait Aquilée sur les bords de l'Adriatique dans la Vénétie, mais aujourd'hui dans l'empire d'Autriche, province de Görz et Gradisca.

Postérieurement à la définition imposée par l'irrésistible autorité de Jules César, le passage des Gaulois par l'*Alpis Iulia* pour gagner l'Italie parut bizarre. Alors, on appelait *Noricum* et non *Gallia* la Styrie, la Carniole et les pays voisins.

On ne savait pas qu'en l'an 400 ou environ avant J.-C., la vallée du Rhône, devenue depuis gauloise, était encore ligure, et on imagina que les Gaulois

avaient pénétré en Italie en passant par le pays alors habité par les *Taurini*, peuplade ligure dont le nom subsiste dans celui de la ville de Turin, *Torino*.

Les Gaulois, suivant cette hypothèse, seraient arrivés en Italie par Briançon (Hautes-Alpes) et par le mont Genèvre, en gagnant ensuite la vallée de la Doria Riparia qui est un des affluents du Pô. Il y eut là, sous l'empire romain, une route allant de Milan à Vienne (Isère) et Arles (Bouches-du-Rhône).

Tite Live, en homme prudent, propose les deux systèmes : passage par le pays des *Taurini*, *per Taurinos*, et passage par les défilés et les forêts de la *Iulia Alpis*, *saltus Iuliæ Alpis*[1]. De ces deux systèmes, le premier seul devait sembler rationnel à ses contemporains qui, naturellement, raisonnaient d'après la géographie administrative de leur temps.

Tite Live terminait, en l'an 9 avant J.-C., ses cent quarante livres d'histoire romaine, *Ab urbe condita libri*. La définition de la *Gallia*, par Jules César, remontait à quarante-deux ans et avait supplanté celle à laquelle se rapporte le texte précité de Sempronius Asellio ; ce texte, en l'an 9 avant J.-C., datait d'au moins soixante-dix ans, et Sempronius Asellio n'était pas comme Jules César le père adoptif de l'empereur régnant. Aujourd'hui même, tout le monde, en France, a entendu parler de Jules César ; qui donc connaît même de nom Sempronius Asellio ?

1. On ne peut trop protester contre la correction arbitraire de *Iuliæ* en *Duriæ*.

II

Mais revenons aux Gaulois et à l'histoire de leurs conquêtes en Italie.

Une épopée gauloise a chanté le roi qui, vers l'an 400 avant J.-C., régnait sur le territoire gaulois, *Celticum*, ainsi que l'appelle Tite Live, copiant un auteur grec qu'il ne nomme pas. On a cru que, dans ce texte, *Celticum* désignait la *Celtica* de Jules César, une des subdivisions de la *Gallia* du même auteur. Mais *Celticum* est simplement une variante du Κελτική d'Éphore et de Denys d'Halicarnasse, expression qui, suivant le premier de ces auteurs, désigne un territoire où est comprise la plus grande partie de l'Espagne et qui, suivant l'autre, est le nom d'une contrée divisée par le Rhin en deux parties égales, la Gaule, telle que vulgairement on l'entend, à l'ouest, et la Germanie à l'est.

Le roi du *Celticum* s'appelait Ambicatus, c'est-à-dire « celui qui tout autour livre bataille ». Une sœur lui avait donné deux neveux, *Bello-u̯esos*, mieux *Belo-u̯esos*, « celui qui sait tuer », *Sego-u̯esus*, « celui qui sait vaincre[1] ». Ambicatus envoya le premier en Italie, le second dans la forêt Hercynie, c'est-à-dire en Bohême, chacun avec une armée puissante, et tous

1. *Uēsos*=*u̯eid-to-s* de la racine pleine *u̯eid*, « voir, savoir », cf. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 208.

deux firent des conquêtes. Nous allons parler ici des conquêtes du premier.

III

L'Italie du nord avait été très anciennement occupée à l'est par les Vénètes, à l'ouest par les Ligures; au sud des Ligures et des Vénètes, dans l'Italie centrale, les Ombriens s'étaient installés; au sud de ceux-ci, les Latins dont les Romains étaient la principale tribu; au sud-est des Latins, les Samnites et les Osques.

Je ne parle que des peuples principaux. Je pourrais passer sous silence même les *Euganei* qui, dans l'Italie du nord-est, auraient précédé les Vénètes. Ils auraient possédé notamment Vérone et l'emplacement où Padoue devait être bâtie. Commandés par leur roi Velesus, ils avaient en vain prétendu résister aux Vénètes. C'était sous l'empire romain un petit peuple resserré 1° dans une partie du territoire de Vérone, au nord de cette ville, c'est-à-dire dans le *pagus Arusnatum*, aujourd'hui les environs de Fumane, au Val Policella; 2° dans une partie du territoire de Brescia, au nord de cette ville, là où se trouvent le Val Trompia et le Val Camonica, habités jadis par deux peuplades Euganéennnes, les *Trumplini* et *Camunni*.

Un peuple bien plus important que les *Euganei*,

c'étaient les Étrusques, c'est-à-dire les Pélasges-Tursanes, Τυρσηνοί, qui, chassés d'Asie Mineure par la conquête assyrienne, expulsés de la péninsule des Balkans par les Hellènes, arrivèrent en Italie au xe siècle ou environ avant notre ère, s'emparèrent d'une partie considérable de l'Italie du nord, qu'ils conquirent sur les Ligures et les Vénètes, enlevèrent aux Ombriens la partie de l'Italie située entre l'Arno et le Tibre, l'Apennin et la Méditerranée, mirent sous le joug les Romains en leur imposant trois rois : Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe, de l'an 614 à l'an 509 avant J.-C. Le renversement du dernier de ces rois n'eut pas pour résultat l'affranchissement des Romains qui durent livrer leurs armes au roi étrusque Porsena et ne garder d'autres objets de fer que les socs de leurs charrues.

De Rome, les Étrusques avaient gagné la Campanie : Capoue fut une ville étrusque pendant environ un siècle à partir de l'an 524 avant notre ère. Ce fut en 423 que les Samnites enlevèrent Capoue aux Étrusques. Les Étrusques avaient mis sous leur domination même la partie méridionale de la Campanie, le territoire des *Picentini* sur la baie de Salerne; ils le perdirent aussi. L'année 423 paraît être la date où ils furent expulsés définitivement de la Campanie.

Trois ans auparavant, les Romains leur avaient enlevé Fidènes, la dernière possession des Étrusques dans le Latium; c'était au sud du Tibre. Puis passant le Tibre, les Romains allèrent au nord de ce

fleuve prendre la ville étrusque de *Ueii*; ce fut en 396 avant J.-C.

Le même jour de la même année, les Gaulois prenaient et détruisaient *Melpum* que l'on pense être une ville étrusque. Melpum était situé dans la partie septentrionale du bassin du Pô, près de la rive gauche du fleuve. On a supposé que c'était Melzo, à quelque distance à l'est de Milan. Melpum devait être une ville étrusque, comme trois autres situées au nord du Pô : *Mantua*, Mantoue (cf. p. 156); *Atria*, Adria, province de Rovigo, et *Spina*, bâtie non loin de la mer au nord de la branche méridionale du Pô, dans la même province.

Au sud du Pô, mais toujours dans le bassin de ce fleuve, les Étrusques possédaient : Bologne, appelée alors *Felsina*; Modène, *Mutina*; et Parme, *Parma*. Enfin Ravenne, *Rauenna*, encore plus au sud et sur la mer Adriatique, leur appartenait aussi.

Les villes dont nous donnons les noms, toutes situées soit au nord, soit au sud du Pô, sont au nombre de huit, ce sont les deux tiers des douze villes étrusques qui, suivant la tradition rapportée par Tite Live, auraient existé dans l'Italie du nord avant l'invasion gauloise. En effet, suivant Tite Live, les Étrusques auraient été maîtres de tout le pays situé entre le Pô et les Alpes, à l'exception de la partie possédée par les Vénètes; par conséquent ils auraient occupé les territoires ligures qui se trouvaient en Italie au nord du grand fleuve.

Cent soixante noms de lieu en *-asco*, *-asca*, *-aschi*, au nord du Pô, dans sept provinces de Lombardie et dans trois provinces du Piémont, enfin, dans le canton suisse du Tessin, attéstent dans cette région, à l'ouest des Vénètes, un antique établissement ligure, savoir en Lombardie dans les provinces suivantes :

Mantoue	2		
Crémone	11		
Brescia	5		
Sondrio	3		
Bergame	13		
Come	30		
Milan	21		
Total	85	ci :	85

En Piémont :

Partie de la province de Pavie	8		
et provinces de :			
Novare	29		
Turin	25		
Total	62	ci :	62
En Suisse, canton du Tessin	13	ci :	13
En tout, au nord du Pô			160

Les Ligures étaient aussi établis dans la partie méridionale du bassin du Pô où l'on trouve soixante-dix noms de lieu terminés en *-asco*, *-asca*, *-aschi*, savoir :

En Piémont, cinquante et un dans quatre provinces :

Cunéo	23		
Alexandrie	17		
Pavie, sud	11		
Total	51	ci :	51

En Émilie dix-neuf aussi dans quatre provinces :

Plaisance	9		
Parme	8		
Reggio	1		
Modène	1		
Total	19	ci :	19
En tout			70

auxquels on peut ajouter sept noms de lieu dans la province de Massa et Carrara, aujourd'hui comprise dans la Toscane.

IV

Les Étrusques, dans le bassin du Pô, étaient probablement une minorité qui opprimait une population ligure plus anciennement établie dans le pays. Cette population dut accueillir avec joie les nouveaux maîtres que lui amenait l'invasion celtique. De là résulta le rapide succès des Gaulois qui, en 390, six ans après la prise de Melpum (396), avaient pénétré dans la Toscane moderne, traversé l'Arno, atteint la capitale du feu roi Porsena, *Clusium*, aujourd'hui Chiusi, qu'ils assiégeaient, quand une violation du

droit des gens les entraîna jusqu'à Rome qu'ils prirent, sauf le Capitole.

La saine politique conseillait aux Gaulois et aux Romains une alliance contre les Étrusques. Ce fut évidemment une des causes du traité conclu en 389 entre Romains et Gaulois; et de la longue paix qui suivit. Ce traité, dont nous devons la connaissance à Polybe, aurait eu pour motif déterminant, nous dit cet historien, une guerre des Gaulois avec les Vénètes. Mais cette guerre a dû être un événement passager. Ce qui eut une longue durée, ce fut la paix entre Gaulois et Romains pendant environ quatre-vingt-dix ans, c'est-à-dire qu'il y eut pendant près d'un siècle une alliance tacite des Gaulois avec les Romains contre l'ennemi commun, les Étrusques. On ne peut reconnaître aucune valeur à une partie des récits par lesquels Tite Live a rempli cet espace à peu près vide dans les annales romaines. Ce qu'il raconte de la bataille de l'Allia est aussi œuvre d'imagination.

Tout ce qu'on sait de certain est que cette bataille fut livrée le quinze des calendes d'août, autrement dit le 18 juillet, qui, appelé *dies Alliensis*, *dies Alliae* ou « jour de l'Allia », fut depuis considéré par les Romains comme un jour funeste, plus funeste, *funestior*, que celui de la prise de Rome par les Gaulois, dit Cicéron dans une lettre adressée à son ami Atticus, l'an 49 avant J.-C.; jour malheureux, *infaustus dies*, comme s'exprime Tacite dans ses histoires, quand il raconte que l'empereur Vitellius, ignorant les

usages les mieux établis, prescrivit, comme grand pontife, des cérémonies publiques, le 18 juillet. Nous avons encore deux calendriers romains dans lesquels le jour fatal, *dies alliensis*, *dies Alliae*, figure à sa date. Il y a donc là un fait militaire certain.

On sait aussi que le Capitole ne fut pas pris ; mais la victoire de Camille sur les Gaulois et les autres batailles qui, suivant Tite Live, auraient été livrées depuis la bataille de l'Allia par les Romains aux Gaulois pendant le IVe siècle avant J.-C., sont imaginaires ; elles ont été empruntées aux *laudationes funebres* par lesquelles les grands seigneurs romains se créaient d'illustres ancêtres à des dates où l'histoire, consistant en de brèves annales, ne fournissait ni élément de contrôle, ni matière à d'éloquents récits historiques.

Ainsi, par exemple, au point de vue de la saine érudition, les exploits légendaires de T. Manlius Torquatus et de M. Valerius Corvus contre des Gaulois n'ont pas plus de valeur que ceux qu'on attribue à Marcus Furius Camillus contre des ennemis de même nationalité.

QUINZIÈME LEÇON

(28 MARS 1903)

Les Gaulois en Italie au commencement du IVe siècle avant notre ère.

I

Nous avons émis l'hypothèse que le premier établissement celtique dans les Iles Britanniques et dans la péninsule ibérique avait été motivé par le désir de se procurer l'étain nécessaire à la composition du bronze. A la date de l'invasion dans les Iles Britanniques, le bronze était la matière des armes offensives, épées et pointes de lance. Lors de l'invasion dans la péninsule ibérique, c'était en fer qu'on fabriquait les épées et les pointes de lances, mais le bronze servait encore à faire les casques, les armatures métalliques des boucliers, les *torques* qui ornaient le cou des guerriers, les boutons et les agrafes qui maintenaient leurs vêtements, les essieux de leurs chars. Le but des conquêtes celtiques dans les Iles Britanniques et dans la péninsule ibérique a été d'assurer par la bonne qua-

lité des armes de guerre la prépondérance du Celte sur l'étranger.

L'invasion gauloise en Italie a eu, disent les auteurs de l'antiquité, un tout autre objet. Pline l'ancien raconte qu'elle fut provoquée par un Helvète, nommé *Helico*, forgeron de son métier qui avait exercé quelque temps cette profession à Rome. De retour dans sa patrie, c'est-à-dire au nord-est du Rhin, là où sont aujourd'hui le grand-duché de Bade et le Württemberg il avait emporté avec lui une figue sèche, une grappe de raisin, de l'huile et du vin ; il en fit goûter à ses compatriotes qu'il décida ainsi à venir faire la conquête du pays producteur de la figue, du raisin, de l'huile et du vin ; c'est le vin surtout qui dut produire effet.

Avant Pline, Tite Live avait raconté une histoire différente, mais qui donne à l'invasion gauloise une cause identique. Un étrusque de Clusium avait un pupille et une femme, le pupille s'empara de la femme et devint lucumon, c'est-à-dire magistrat, en sorte que le mari, irrité et demandant vengeance, ne put rien obtenir de la justice locale. Il alla trouver les Gaulois, leur parla du vin d'Italie et des fruits savoureux qu'on récolte dans le même pays ; il les décida à venir en armes chercher ce délicieux breuvage et ces excellents fruits ; il trouva ainsi en eux les vengeurs que sa patrie lui avait refusés.

II

Tite Live donne une liste des principaux peuples gaulois qui envahirent l'Italie : elle comprend six noms : 1° les *Insubres*, les *Cenomani* et les *Salluvii*, trois peuples qui se seraient établis au nord du Pô ; 2° trois peuples aussi qui s'établirent au sud de ce fleuve : les *Boii*, les *Lingones* et les *Sēnōnes*. Nous parlerons d'abord des trois premiers.

Les *Insubres* auraient été suivant Tite Live une subdivision des *Aedui*, dont la capitale, sous l'empire romain, était Autun (Saône-et-Loire), mais dont la situation en l'an 400 avant J.-C. nous reste inconnue.

Les *Cenomani* étaient une des tribus secondaires qui formaient par leur groupement la grande nation des *Uolcae* ; ils venaient probablement de la région située à l'ouest de la Bohême, c'est-à-dire qu'ils arrivaient du pays qui est aujourd'hui la Bavière septentrionale ; nous tenons ce renseignement de Caton l'ancien, qui mourut l'an 149 avant notre ère, et qui ne connaissant de *Uolcae* qu'entre Marseille et les Pyrénées, met chez des *Uolcae*, près de Marseille, le pays d'origine des *Cenomani* ; mais en l'an 400 avant notre ère, date de l'invasion gauloise en Italie, il n'y avait pas encore de *Uolcae* près de Marseille. Marseille était alors en Ligurie.

Malgré l'orthographe *Cenomanni* par deux *n*, du

nom du peuple gaulois qui a jadis habité Le Mans (Sarthe), nous penchons à croire que ce peuple est identique aux *Cenomani* d'Italie. Trans (Mayenne), est un ancien *Tridentus* ou *Tredentum* et appartenait aux *Cenomanni* de Gaule; son nom est le même que celui de Trente, autrefois *Tridentum*, ville de *Cenomani* d''Italie. Ainsi les *Cenomanni* de Gaule doivent, comme ceux d'Italie, être originaires du centre de l'Allemagne moderne.

Les *Salluuii*, dans la liste dressée par Tite Live, sont probablement le résultat d'un *lapsus calami*. Les *Salluuii* ou *Salyes*, avec l'orthographe grecque, sont un peuple établi à l'ouest des Alpes, au nord de Marseille. C'est chez eux qu'en l'an 122 avant J.-C. le proconsul C. Sextius fonda la ville d'*Aquae Sextiae*, aujourd'hui Aix (Bouches-du-Rhône). Au lieu de *Salluuii*, dans le passage de Tite Live dont nous parlons, il faut lire *Salassi* ; c'est le nom d'un peuple gaulois qui s'établit sur les pentes orientales des Alpes et qui probablement venait des bords d'une des deux *Sala*, aujourd'hui Saale, qui coulent au centre de l'Allemagne moderne et dont l'un est affluent de l'Elbe, l'autre affluent du Main, arrosant, le premier, les duchés saxons, le second la Bavière septentrionale. Peut-être pourrait-on aussi parler de la Saale, sous-affluent du Weser en Hanovre (cf. p. 130, 131).

Passons aux peuples gaulois établis au sud du Pô. Les *Boii* d'Italie sont une partie du peuple qui, au

même moment, conduit par Sigovèse, faisait la conquête de la Bohême. Les *Boii* furent plus tard chassés de la Bohême par les Marcomans et allèrent s'établir les uns en Pannonie, au sud de Vienne en Autriche, les autres en Gaule dans le pays des *Aedui*; mais le nom de la Bohême est un composé dont le premier terme est celtique et garde le souvenir des *Boii*, tandis que le second terme *haim-s*, « demeure, habitation », est germanique et date des Marcomans.

Les *Lingones* portent le même nom que le peuple gaulois dont le nom est aujourd'hui celui de la ville de Langres (Haute-Marne), mais dont la situation en 400 nous est inconnue.

Les *Sēnōnĕs* par *e* et *o* long paraissent tirer leur nom de *Sēna* aujourd'hui *Sinigallia* ou *Senigallia*, située dans la province d'Ancône et qui est la principale des villes d'Italie où ils s'établirent. Il est un peu hardi de les confondre avec les *Sĕnŏnĕs* (par *e* et *o* brefs) de Gaule, dont Sens (Yonne) conserve le nom.

A cette liste tirée de Tite Live, on peut ajouter les noms de quatre peuples moins importants: d'abord les *Libici* qui s'installèrent sur le sol italique entre les *Insubres* et les *Salassi*, puis deux peuples qui s'établirent sur les pentes méridionales des Alpes: les *Lepontii*, les *Anauni*; enfin au sud du Pô, les *Ananes*.

Cela nous donne un total de dix peuples gaulois établis au sud des Alpes, sans compter les *Carni* dont

l'arrivée en Italie ne date que de l'année 186 avant J.-C., et dont nous n'avons pas à parler ici, puisque nous nous occupons de l'invasion qui eut lieu un peu plus de deux siècles plus tôt, c'est-à-dire aux environs de l'année 400 avant notre ère.

III

Nous allons chercher à déterminer avec précision la situation géographique de chacun de ces peuples. Nous commencerons par ceux qui s'établirent au nord du Pô.

A partir de l'est nous trouvons d'abord les *Cenomani*. Ils possédaient 1° dans l'empire d'Autriche en Tyrol, Trente ; 2° dans le royaume d'Italie, Vicence et Vérone en Vénétie, Bergame, Brescia, Crémone en Lombardie. Mantoue qui, également en Lombardie, semble être restée aux Étrusques, est attribuée aux *Cenomani* par le géographe Ptolémée, contrairement au témoignage de Virgile et de Pline le Naturaliste. Le témoignage de Virgile paraît avoir une grande importance puisque ce poète était né à Andes, *vicus* situé dans le territoire de Mantoue.

Des noms de lieu formés à l'aide du suffixe gaulois *-āco* par *ā* long, et non à l'aide du suffixe ligure *-ăco-* par *a* bref comme en Corse, confirment ce que nous venons de dire. Les noms terminés aujour-

d'hui en *-ago,-aga,-aghe,* et qui ont dû à l'époque romaine se terminer en *-ācus,-āca,-ācae,* sont au nombre de sept dans le Tyrol méridional[1], trois dans la province de Vicence, vingt dans celle de Vérone, treize dans celle de Bergame, cinquante-six dans celle de Brescia, trois dans celle de Crémone et une seulement dans celle de Mantoue. Le petit nombre dans la province de Vicence explique que Ptolémée et Pline aient attribué Vicence aux Vénètes. A Crémone le même phénomène est la conséquence de ce que, dès 218, Crémone devint colonie romaine, et que par conséquent, l'élément gaulois a dû être, à cette date, expulsé en grande partie du territoire de cette cité. A Mantoue le chiffre un justifie la doctrine de Virgile et de Pline en expliquant celle de Ptolémée.

Les voisins occidentaux des *Cenomani* étaient les *Insubres*. Ils possédaient en Lombardie, Côme, Milan, *Mediolanum,* et Pavie, l'antique *Ticinum* ; le nom primitif de cette ville est identique à celui de la rivière qui la baigne, le Tessin (Ticino), et remonte aux Ligures. En Piémont, les *Insubres* détenaient Novare.

Les noms en *-ago, -aga, -aghe* sont au nombre de : soixante-trois dans la province Côme, de quarante-quatre dans celle de Milan, déduction faite du circondario de Lodi qui paraît avoir appartenu aux *Boii* ; dix-neuf dans la province de Novare moins le circondario

1. On y trouve aussi un Cogolo = *Cucullus* et un Kurtinig = *Curtiniacus*.

de Verceil et celui de Domodossola occupés par les *Libici* et par les *Lepontii* ; dix-sept dans la province de Pavie, déduction faite du circondario de Mortara qui était possédé par les *Libici* et de celui de Voghera que les *Ananes* occupaient.

A l'ouest des *Insubres*, venaient les *Libici* dans le circondario de Verceil, province de Novare, et dans celui de Mortara, province de Pavie. Dans le premier se trouvait *Rigomagus* aujourd'hui Trino ; dans le second est le bourg de Cergnago.

Les *Salassi* étaient établis à l'ouest des *Libici* dans une partie des provinces de Turin et de Cuneo. Dans la province de Turin, *Augusta Praetoria*, aujourd'hui Aoste, *Eporedia*, aujourd'hui Ivrée, ont été bâties sur leur territoire ; de même *Excingo-magus*, aujourd'hui Exiles ; *Segusio*, aujourd'hui Suze ; *Bodinco-magus*, situé près de Monteu ; on y remarque aussi un village appelé Brenno, portant un nom identique à un nom d'homme gaulois, *Brennos* ; enfin dans la province de Turin, grâce à un dialecte local français plutôt qu'italien, il y a quinze noms de lieu terminés en *é* *-ācus*, mais dont quelques-uns offrent la variante italienne *-acco*. Dans la province de Cuneo, la présence des *Salassi* est attestée par six localités dont le nom se termine en *-é* = *ācus* et par un bourg appelé *Verduno* = *Uiro-dunon*.

Deux plus petits peuples septentrionaux, sont : 1° les *Anauni* dont le nom dérive du gaulois *anauo-* « harmonie, poésie » ; on croit reconnaître leur nom

dans celui du Val di Non et en Tyrol au nord-ouest de Trente où se trouve une localité à nom celtique Cavareno, dérivé de *cauaros*, « héros » ; 2° Les *Lepontii* en Suisse, dans le Tessin, où la Valle Leventina conserve leur nom, et dans le circondario de Domodossola, l'antique *Oscela* que Ptolémée leur attribue ; ce circondario fait partie de la province de Novare. Caton a dit que les *Lepontii* étaient *Taurisci*, c'est-à-dire gaulois, et l'exactitude de cette assertion est attestée par onze noms de lieu en *-ago*, *-aga*, dont neuf dans le circondario de Domodossola, trois dans le Tessin, et par l'étude que Carl Pauli a faite de la langue des inscriptions antiques antérieures aux inscriptions latines.

IV

Venons maintenant aux peuples gaulois qui s'installèrent au sud du Pô, c'est-à-dire en Émilie.

Dans les provinces de Ravenne, Ferrare et Forli s'établirent les *Lingones*. Il y avait dans la province de Ravenne, en 973, un *curtis Aureliacus* et il s'y trouve aujourd'hui un nom de village en *-ago*. La province de Ferrare contient aussi aujourd'hui un village dont le nom se termine en *-aga*. On a établi que dans la province de Forli il y avait un *curtis Aureliacus* en 896, un *fundus Veriniaca* en 974, et on y a constaté

l'existence actuelle d'un nom de lieu terminé en *-aga*.

Les provinces de Bologne, Modène, Reggio, Parme et Plaisance étaient la principale partie du territoire des *Boii* qui avaient aussi quelques possessions au nord du Pô dans le circondario de Lodi, province de Milan. Bologne, *Bononia* est le nom que les *Boii* ont donné à la ville étrusque de *Felsina* quand ils l'eurent conquise : ils ne pouvaient prononcer l'*f* initial de *Felsina*. Mais dans cette province je n'ai pas trouvé de nom de lieu en *-ago*, ou *-aga* ; il y en a deux dans celle de Modène, cinq dans celle de Reggio, six dans celle de Parme, autant dans celle de Plaisance, et huit dans le circondario de Lodi. Aux noms de lieu en *-ago* que nous offre la province actuelle de Plaisance il faut joindre les noms de lieu gaulois qu'on a relevés dans la table alimentaire de *Ueleia*.

Les *Ananes* ou *Anamares* habitaient à l'ouest des *Boii* dans le circondario de Voghera, province de Pavie en Piémont ; chez eux était *Comillo-magus*, aujourd'hui Broni.

Ceux des Gaulois qui s'établirent le plus au sud furent les *Sēnōnes* dont le souvenir est conservé par Senigallia plus anciennement *Sēna gallica*, aujourd'hui dans la région appelée Marches, *Marche*, province d'Ancône.

En général au sud du Pô les Gaulois ont laissé moins de traces qu'au nord de ce fleuve. Au sud du Pô la colonisation romaine, plus intense qu'au nord, a fait disparaître de la nomenclature géographique

une grande partie des noms de lieu qui attestaient l'antique domination des Gaulois[1].

---

1. Il est singulier que le périple de Scylax, dont la mise au net que nous avons n'est pas postérieure à l'an 336 avant J.-C., ignore les établissements des *Sēnōnes* et des *Lingones* sur les côtes de l'Adriatique, et semble mettre des Celtes sur les côtes de cette mer au nord du Pô en territoire Vénète.

SEIZIÈME LEÇON

(4 AVRIL 1903)

Conquêtes des Gaulois dans l'Europe orientale, au nord et au sud du Danube. Les Germains sont sujets des Gaulois (IVe siècle avant J.-C.).

Tandis que Bellovèse, ou mieux Bélovèse, neveu et lieutenant d'Ambicatus, faisait la conquête de l'Italie septentrionale, Sigovèse, également neveu et lieutenant d'Ambicatus, s'emparait du pays que nous appelons aujourd'hui Bohême. C'est l'époque de la grandeur de ce que nous avons appelé l'Empire Gaulois. Nous ne nous figurons pas pour cet empire une organisation analogue à celle de l'empire romain : nous comparons l'empire gaulois à ce qu'a été l'empire allemand du xe siècle au xviiie, sauf la durée. A partir d'Auguste, l'empereur romain avait, sur tous les points du territoire romain, des fonctionnaires nommés par lui et qui le représentaient. Le roi suprême chez les Celtes avait au-dessous de lui des rois inférieurs, ses subordonnés, mais qu'il ne nommait point, tel était en Irlande le roi suprême, tel a

été en Gaule pendant la guerre qui aboutit à la conquête romaine, l'adversaire malheureux de Jules César, Vercingétorix ; il faut se figurer de même la domination du roi belge *Dêuiciacos* sur la Gaule septentrionale et sur la Grande-Bretagne, à une époque dont le souvenir subsistait encore à la date de la seconde campagne de Jules César en Gaule (57 avant J.-C.) ; telle a été la France sous les premiers capétiens. On peut comparer Ambicatus au roi de France Philippe Auguste, et aux empereurs d'Allemagne Otton Ier ou Charles-Quint ; un lieutenant de Charles-Quint prit et pilla Rome comme l'avait fait un lieutenant d'Ambicatus, et Ferdinand, frère de Charles-Quint fut, après un intervalle de près de vingt siècles, le successeur en Bohême de Sigovèse, neveu d'Ambicatus.

La Bohême ne fut pas au nord-est la limite des conquêtes celtiques. Elles comprirent à l'est la Moravie où était situé *Ebūrō-dūnon*, « la forteresse de l'if », aujourd'hui Brunn. A l'est de la Moravie, là où est aujourd'hui la Hongrie septentrionale, dans le haut du bassin de la rivière qu'on appelle aujourd'hui Gran, affluent de gauche du Danube, et dans la haute Silésie, habitaient encore en l'an 98 de notre ère, date de la *Germania* de Tacite, les *Cotini*, dont le gaulois était la langue (cf. p. 12).

Au sud du Danube, les Gaulois conquirent la rive droite de ce fleuve sur les Illyriens et sur les Thraces en Slavonie, en Serbie, en Bulgarie et en Roumanie.

En Slavonie se trouvaient : 1° *Cornacum*, aujourd'hui Sotin; *Cornacum* est un dérivé en *-āco-* d'un thème *corno-*, qui a été employé comme nom d'homme et qui, comme nom commun, signifiait « vase à boire, coupe » ; on peut en reconnaître un dérivé en Grande-Bretagne dans le nom des *Cornauii*; en France, Cornac (Lot et Vienne) ; Cornay (Ardennes et Loiret), Corné (Maine-et-Loire), sont d'anciens *Cornacum* ; 2° *Bononia*, aujourd'hui Banostor.

En Serbie, nous signalerons : 1° *Singi-dunum*, aujourd'hui Belgrade ; 2° *Uiminacium*, aujourd'hui Kostolatz. *Uiminacium* dérive de *Uiminacus*, probablement nom d'homme dérivé en *-āco* du nom de *Uimina*. On a, dans l'antiquité, appelé *Uimina* deux rivières, l'une la Wümme, affluent de droite du Weser, dans le Hanovre jadis pays celtique, l'autre la Visme, affluent de droite de la Bresle en France, département de la Somme.

En Bulgarie, on peut citer : 1° *Bononia*, aujourd'hui Vidin; 2° *Ratiaria*, aujourd'hui Artscher; *Ratiaria* est un dérivé du celtique *ratis*, « fougère » (cf. *Ratiate*=*Ratiati*, Rezé, en France, département de la Loire-Inférieure); 3° *Duro-storum*, mieux *Duro-steron*, aujourd'hui Silistria. *Duro-steron* est un nom composé de deux termes dont chacun signifie « fort » ; à *steron* comparez le sanscrit *sthira-s*, « robuste, fort », le grec στερεός, « dur », l'allemand *stark*, « fort », *starr*, « raide ». Un dérivé de *stero-*, *steron-* est second terme de *Segu-stero*, à l'ablatif *Segusterone*, aujourd'hui

Sisteron, nom d'une ville de France, département des Basses-Alpes. *Segu-stero* paraît signifier « victorieuse forteresse », et *Duro-steron* voudrait dire « forteresse solide ».

En Roumanie, dans la Dobrutcha, près de l'embouchure du Danube, *Nouiodunum*, aujourd'hui Isaktcha, portait un nom dont la Gaule, au temps de Jules César et depuis, nous offre plusieurs exemples.

Enfin, sur le Tyras, aujourd'hui Dniester, se trouvait la ville la plus orientale des Gaulois en Europe, *Carro-dunum*. Il paraît avoir encore existé des Gaulois dans cette région au IIe ou au IIIe siècle avant notre ère ; une inscription de cette époque nous rend témoins de la frayeur que l'annonce d'une expédition gauloise inspirait aux habitants d'Olbia sur l'*Hypanis*, c'est-à-dire d'une ville détruite aujourd'hui, qui était située sur le Bug. Le Bug coule à peu de distance à l'est du Dniester et se jette comme lui dans la mer Noire. Le Bug et le Dniester sont aujourd'hui deux fleuves russes.

Le principal des peuples gaulois qui s'établirent dans la péninsule des Balkans était les *Scordisci*, ainsi nommés à cause du mont *Scordus*, aujourd'hui Schardagh, chaîne de montagnes située dans l'Albanie septentrionale, là où les eaux se partagent entre le bassin de l'Adriatique, celui de la mer Égée ou Archipel et celui de la mer Noire ; pour parler des fleuves, nous dirons : entre le bassin du Drin qui se

jette dans l'Adriatique, près de Scutari, le bassin du Vardon qui verse ses eaux dans le golfe de Salonique, et le bassin de la Morava qui traverse la Serbie et a son confluent avec le Danube, à l'est de Belgrade. La Morava, appelée *Margus* sous l'empire romain, arrosait le territoire des *Scordisci*. Strabon nous donne le nom d'une de leurs villes *Cape-dunum*, dont le second terme est évidemment gaulois, et dont le premier terme peut être rapproché des noms de *Cappas*, aujourd'hui Chappes (Aube), et de *Cappa*, aujourd'hui Cheppes (Marne). On distinguait parmi les *Scordisci* deux groupes : les grands *Scordisci*, à l'ouest de la Morava, s'étendaient probablement jusqu'en Slavonie ; les petits *Scordisci* habitaient à l'est de la Morava (cf. p. 136).

A l'ouest des *Scordisci*, au nord-est de l'Adriatique, dans l'empire d'Autriche, en Croatie, étaient établis les *Iapodes*, population mélangée de Gaulois conquérants et d'Illyriens vaincus, mais qui avaient été maîtres du pays avant les Gaulois.

Dans la péninsule des Balkans, au IVe siècle avant notre ère, la situation des Gaulois était comparable à celle qu'ils avaient en Italie à la même époque. Entre les Romains au sud et les Gaulois au nord, la force des choses avait créé en Italie une sorte d'alliance contre l'ennemi commun qui était les Étrusques intercalés géographiquement entre eux. Dans la péninsule des Balkans, les Gaulois s'étaient installés au nord ; plus au sud habitaient les Macédoniens, et dans l'inter-

valle qui les séparait se trouvaient les Illyriens et les Thraces, adversaires des Gaulois et des Macédoniens.

Les Illyriens avaient précédé les Gaulois dans la péninsule des Balkans, comme dans le bassin du haut Danube. Un de leurs peuples, un rameau des Vénètes, les Autariates, avait occupé la Pannonie, c'est-à-dire la Hongrie occidentale, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le Tyrol septentrional, la Croatie et la Slavonie, et s'était avancé avant les Gaulois jusqu'à la Morava en Serbie. C'est sur les Autariates que les Gaulois ont conquis toute cette région.

Ils ont aussi fait la guerre à un autre peuple illyrien, les *Uardiaei*, qui habitaient, nous dit Strabon, sur les bords du Naro. Ce petit fleuve, aujourd'hui Narenta, arrose la Bosnie, l'Herzégovine et la Dalmatie. Théopompe, mort en 306 avant J.-C., raconte une victoire des Gaulois sur les *Uardiaei*. Les Gaulois la durent à une ruse de guerre. Ils avaient préparé sous des tentes un grand et beau festin, mais tous les mets étaient mélangés de purgatifs. Les Gaulois se retirèrent en embuscade; les *Uardiaei* se précipitèrent sur le repas, et, quand les Gaulois reparurent, les *Uardiaei*, incapables de combattre, furent tous massacrés.

Les conquêtes des Gaulois dans la partie occidentale de la péninsule des Balkans, furent faites sur les Illyriens. Dans la partie orientale les vaincus furent les Thraces. De cette hostilité des Gaulois contre les Illyriens et les Thraces, et de la guerre d'Alexandre le

Grand contre un peuple thrace, les Triballes, provint l'alliance contractée par les Gaulois avec Alexandre le Grand en l'an 336 avant J.-C. Les Gaulois sanctionnèrent cette alliance par leur serment traditionnel, celui du roi épique irlandais, Conchobar : « Nous « exécuterons notre engagement à moins que le ciel « ne tombe sur nous et nous écrase, que la mer « débordant ne nous submerge, ou que la terre, se « fendant, ne nous engloutisse. » Cela fit écrire par Aristote qu'il fallait être fou pour ne craindre ni un tremblement de terre, ni les flots comme, dit-on, font les Celtes. Voilà aussi pourquoi Alexandre demanda aux ambassadeurs gaulois : « Que craignez-vous le plus ? ». On sait que ceux-ci répondirent : « La chute du ciel. » Cette alliance paraît avoir été renouvelée en 323 à Babylone où des ambassadeurs gaulois vinrent féliciter le vainqueur des Perses.

Du texte qui nous apprend l'alliance de l'année 336, il semble résulter qu'à cette date les Gaulois s'étaient encore avancés fort peu sur la rive droite du bas Danube, car il y est dit que les Gaulois étaient alors établis sur les côtes de l'Adriatique, περὶ τὸν Ἀδρίαν. Les Gaulois n'atteignirent probablement les côtes de la mer Noire que vers la fin du IVe siècle.

Pendant ce siècle, les Gaulois, maîtres du bassin du haut Elbe, conquis par les *Boii* et voisins des sources de la Vistule, près desquels habitaient les *Cotini*, ont probablement tenu sous leur domination les Germains, alors établis au nord des *Boii* et des *Cotini* entre l'Elbe et la Vistule.

On ne rencontre pas le nom des Germains, Γερμανοί, dans la littérature grecque avant Poseidonios d'Apamée qui écrivait au commencement du Ier siècle avant notre ère. La première fois que le nom d'un peuple germain apparaisse chez un auteur grec, c'est dans la seconde moitié du IVe siècle, chez Pythéas, cité plus tard par Athénée, et encore ce nom ne nous est-il transmis que sous sa forme celtique *Teutoni*, au lieu du germanique *Theudanōs*, en gothique *thiudanōs*, « les rois ». Or il faut remarquer ceci, c'est que dès le commencement du Ve siècle avant J.-C., Hécatée de Milet connaissait les noms de trois peuples et de deux villes de l'Inde. Si le nom des Germains n'a été connu des Grecs qu'au Ier siècle avant J.-C., si encore au moment de l'invasion des Cimbres et des Teutons, les Romains ont pris pour des Gaulois ces deux peuples Germains, c'est que les Germains avaient été pendant des siècles soumis à la domination des Gaulois et politiquement avaient été jusque-là confondus légitimement avec eux.

C'est par la même raison que le nom commun germanique signifiant « roi », *rîx*, et le nom abstrait qui en dérive, sont d'origine celtique : le mot allemand moderne *Reiche*, « empire », n'est pas autre chose que le celtique *rîgion*, en vieil irlandais *ríge*. L'allemand moderne *amt*, « fonction, emploi, service administratif », vient d'un plus ancien *ambahti*, dérivé du celtique *ambachtos*, « satellite, agent, employé ». Dans les armées gauloises, les Germains, tenus dans les

rangs inférieurs, n'aimaient dans la victoire que le butin à partager ; la gloire était pour les chefs ; de là le sens de l'allemand *beute*, de l'anglais *booty*, « butin », qui est le même mot que le celtique *bōdi*, « victoire ». Tous ces faits s'accordent avec la doctrine de l'historien grec, Denys d'Halicarnasse, qui, à la fin du Ier siècle avant notre ère, considère encore la Germanie comme une partie de la Celtique (cf. p. 15-16).

Il y eut donc une pénétration de l'élément celtique chez les Germains ; cette pénétration explique : 1° la présence en germanique et en celtique de plusieurs noms communs aux deux langues et inconnus ailleurs ; 2° le phénomène curieux que voici : lorsque les Finnois septentrionaux reçurent des Germains leurs voisins quelques mots germains d'origine celtique, par exemple les mots qui sont devenus en finnois *ammatti*, « fonction », *rikki*, « royaume », il leur arriva aussi un mot gaulois que le germanique n'avait pas adopté, *tarṷos*, « taureau », en finnois *tarvas* qui a pris dans cette langue le sens plus général de « grand animal » (cf. p. 4).

Tous ces faits nous font remonter à l'époque de la grande puissance des Celtes qui se termine au temps de leur décadence (IIIe siècle avant J.-C.).

Mais il fut, comme dit Jules César, un temps où les guerriers gaulois l'emportaient sur les Germains ; un souvenir de ce temps persistait en vieux scandinave quand la déesse de la guerre s'appelait *Hildr*,

mot identique au francique *childis*, dans *Brune-childis*, par exemple. Or *childis* n'est autre chose qu'un féminin germanisé du masculin *Celta*.

DIX-SEPTIÈME LEÇON

(25 AVRIL 1903)

I. *Dislocation de l'empire d'Ambicatus. Les Germains, sujets des Gaulois, se révoltent et s'emparent de la région située entre l'Elbe et le Rhin.* — II. *Conquête de l'Italie septentrionale par les Romains sur les Gaulois (IIIe et IIe siècle avant notre ère).*

I

Le IIIe siècle avant notre ère est l'époque où l'empire gaulois, tombé en décadence, se disloque et où commencent contre les Gaulois les succès de voisins plus heureux.

Ce sont, au nord les Germains, au sud les Romains, les Carthaginois, les Grecs.

Les Germains avaient probablement vécu sous la domination des Gaulois pendant plusieurs siècles qui se terminèrent vers l'an 300 avant J.-C.

A cette situation pénible des Germains sous la suprématie gauloise, on peut comparer l'état des Romains, sujets des Étrusques depuis le VIIe siècle avant notre ère, date de l'avènement de Tarquin

l'Ancien, jusque dans le courant du ve siècle, car il est invraisemblable que les Étrusques, maîtres de la Campanie jusque vers l'année 424 avant J.-C., n'aient pas en même temps continué à tenir le Latium dans leur dépendance, jusqu'aux approches de cette date, malgré l'expulsion de la dynastie étrusque des Tarquins, en 509 (cf. p. 144).

La religion romaine conserva toujours des traces de la domination étrusque. Il n'y a pas de traces de la domination gauloise dans la religion des Germains ; la religion formait un domaine où les Germains étaient restés indépendants des Gaulois[1], maîtres seulement au double point de vue de la guerre et de la politique ; il y a des traces nombreuses de la domination gauloise chez les Germains dans la langue de la guerre et de la politique[2] ; dans la langue de la guerre, un des plus intéressants est *barditus*, littéralement « chant des bardes » ; comparez le gallois *barddaud* = **bardātos*, « science des bardes » ; c'est par Tacite que nous apprenons quel sens avait de son temps chez les Germains le mot *barditus*. A la fin du Ier siècle de notre ère, date où Tacite écrivait, les Germains appelaient encore *barditus*, « chant des bardes », les poèmes germaniques qu'alors, au début des batailles, ils chantaient en l'honneur de leurs héros défunts. Et pourquoi ce nom gaulois ? C'est

1. La nomenclature des dieux celtiques et celle des dieux germaniques n'offrent aucun terme commun aux deux langues.

2. Voir plus haut, p. 170-171.

qu'à l'époque où, sujets des Gaulois, ils allaient au combat, simples soldats sous des chefs gaulois, et encadrés par des soldats gaulois, les chants de guerre, alors composés en gaulois et chantés en chœur par toute l'armée avant la bataille, étaient l'œuvre des bardes gaulois.

Il n'y avait pas alors pour les Germains d'autre littérature, et voilà pourquoi la langue des Germains, alors simple patois, a, dès cette époque reculée, subi la déformation qu'on appelle *Lautverschiebung*. Les langues celtiques et le latin, qui avaient une littérature, n'ont subi que beaucoup plus tard la déformation analogue qui s'est produite, réglée par des lois différentes, dans les langues romanes et néo-celtiques.

Pour comprendre l'origine du mot *barditus*, il faut se reporter au temps où, comme dit Jules César, les Gaulois étaient plus courageux que les Germains, *cum Germanos Galli virtute superarent*. Au IIIe siècle avant notre ère, ce temps était fini. Alors les Germains chassèrent les Gaulois de la plus grande partie de la vaste région située entre l'Elbe et le Rhin, les Carthaginois commencèrent contre les Gaulois, dans la péninsule ibérique, une conquête totale que les Romains devaient terminer plus tard; les Romains firent leurs premières conquêtes dans l'Italie du nord que, peu à peu, ils devaient enlever tout entière aux Gaulois; dans la péninsule des Balkans, les Gaulois, après avoir été alliés d'Alexandre le Grand au temps

de l'empire gaulois, entreprirent contre les Grecs des guerres qui, après des alternatives de succès et de revers, aboutirent à la création d'un état gaulois au centre de l'Asie Mineure, trop loin des autres possessions celtiques pour pouvoir recevoir d'elles ou leur donner un appui contre les rivaux et les ennemis.

II

Nous allons commencer par nous occuper de l'Italie.

A partir du traité qui suivit la prise de Rome en 390, les Gaulois d'Italie paraissent avoir d'abord compris que leur intérêt bien entendu devait être une alliance avec Rome contre l'ennemi commun, les Étrusques. Cette alliance dura jusqu'au début du IIIe siècle. En l'an 298 avant J.-C., Polybe nous montre des Gaulois transalpins arrivant en Italie. C'est probablement un groupe de ces Gaulois qui, établis entre l'Elbe et le Rhin, commençaient à être expulsés par les Germains et dont une partie devait s'emparer du pays situé entre le Rhin et la Seine, en expulsant leurs compatriotes installés dans cette région avant eux. Ces Transalpins veulent aussi s'établir dans une partie du pays occupé depuis un siècle au sud des Alpes, par les Gaulois qu'on a surnommés Cisalpins. Mais ceux-ci font alliance avec eux et avec

les Étrusques; puis, Étrusques et Gaulois vont se livrer à des actes de pillage sur le territoire romain et rentrent sur le territoire gaulois avec leur butin sans avoir rencontré d'ennemi.

Trois ans plus tard, en 295, les Gaulois, alliés aux Étrusques, aux Samnites et aux Ombriens, commencent une guerre sérieuse contre les Romains. L'événement principal de cette guerre fut la bataille de *Sentinum*, aujourd'hui Sentino, à l'est de l'Apennin, en Ombrie. C'est la première fois que chez Tite Live, copiant un auteur plus ancien, on lit le récit d'une bataille contre les Gaulois, écrit d'après les souvenirs de témoins oculaires. D'abord une légion qui était en avant-garde, en Étrurie, près de *Clusium*, aujourd'hui Chiusi, petite ville de Toscane, province d'Arezzo, à l'ouest de l'Apennin, fut enveloppée et tout entière massacrée par les Gaulois à l'insu des consuls qui commandaient le gros de l'armée romaine. Les Romains virent avec une émotion douloureuse les cavaliers gaulois arriver en vue des légions; les têtes coupées des soldats romains vaincus étaient suspendues sur le poitrail des chevaux de l'armée gauloise, ou fixées sur les lances que tenaient à la main les guerriers gaulois, et ceux-ci, suivant leur usage, chantaient. Ils chantaient la gloire de leurs aïeux, célébrée par des poèmes que dans leur langue on appelait *barditos*, en employant le mot qui, adopté par les Germains, est plus tard passé dans le texte latin de Tacite (cf. p. 174).

Les consuls reculèrent, passèrent l'Apennin, et c'est alors que fut livrée la bataille de *Sentinum* où le consul P. Decius se dévoua solennellement à la mort pour le salut de l'armée romaine. Les cavaliers romains avaient d'abord été mis en déroute par le bruit insolite que produisaient les roues des chars de guerre, *esseda*, sur lesquels, armes à la main, se tenaient debout les guerriers gaulois ; finalement, ce fut aux Romains que resta la victoire ; les alliés, Gaulois, Étrusques, Ombriens, Samnites, avaient perdu vingt-cinq mille hommes ; on a même dit quarante mille.

La guerre recommença dix ans plus tard, elle se termina en 283 par la destruction de la peuplade des *Sēnōnes* et par la colonisation du territoire de *Sēna Gallica* ; des Romains vinrent s'établir sur ce territoire qui, d'ombrien était devenu gaulois, il y avait environ cent vingt ans.

La prise de Rome était vengée, et l'on voyait accomplie la première conquête des Romains sur les Gaulois. Elle fut complétée en 268 par l'établissement d'une colonie latine dans *Ariminum*, Rimini. De l'installation de ces deux colonies, l'une à Senigallia, l'autre à Rimini, résultait le premier recul de la puissance gauloise à sa frontière méridionale. C'était le prélude de bien d'autres désastres.

Il y eut des Gaulois qui prétendirent résister. Après trente ans d'attente, en l'an 238 avant J.-C., une armée gauloise fut appelée du nord des Alpes par

une partie des Gaulois, *Boii*, établis au sud du Pô, à Bologne, Modène et Parme (cf. p. 160). Cette armée s'avança jusqu'à Rimini. Mais cette entreprise, qui devait être le début d'une guerre contre les Romains et probablement de la conquête par les Romains du territoire occupé en Italie par les *Boii*, ne fut pas approuvée par la plus grande partie de ce petit peuple. Il y eut un soulèvement contre les deux rois Atis et Galatos, considérés comme les auteurs de l'appel adressé aux Gaulois du nord des Alpes ; ces deux rois furent tués, et les Gaulois du nord des Alpes retournèrent chez eux.

Mais six ans plus tard, le vote d'une loi proposée par le consul Gaius Flaminius décida que tout le territoire conquis sur les *Sēnōnes* serait partagé entre des citoyens romains, c'était l'expulsion définitive des Gaulois vaincus. Les *Insubres*, établis en Italie, au nord du Pô, et les *Boii* au sud, considérèrent comme une menace à leur adresse l'exécution de cette loi quelque temps après le vote, et ils appelèrent à leur aide les Gaulois établis en territoire ligure entre le Rhône et les Alpes (cf. p. 89). On était en l'année 225 avant J.-C. ; depuis le vote de la loi qui ordonnait le partage du territoire des *Sēnōnes* entre les citoyens romains, sept ans s'étaient écoulés, quand les Gaulois de l'ouest des Alpes, répondant à l'appel des *Boii*, arrivèrent en Italie. Ils étaient chacun porteur de deux javelots, le nom de ce javelot était *gaison*, dont les Romains ont fait *gaesum*, et les guerriers

ainsi armés reçurent, à cause du nom de leurs javelots, le surnom de *Gaisatoï*, ou *Gaesati*. Ils espéraient renouveler les exploits des Gaulois qui, un peu plus d'un siècle et demi plus tôt, avaient pris et pillé la ville de Rome. A Rome on était fort inquiet.

L'armée gauloise se composait de cinquante mille fantassins et de vingt mille autres guerriers, les uns à cheval suivant une mode nouvelle empruntée aux Grecs et aux Romains, les autres montés, suivant le vieil usage, sur des chars, *esseda*, et qu'on appelait en conséquence *essedarii*. Cette armée, outre les Gaulois de l'ouest des Alpes, comprenait les contingents des *Insubres*, des *Boii* et des *Lepontii* que Polybe appelle *Taurisci*; mais les *Cenomani* s'étaient mis avec les Vénètes du côté des Romains qu'ils pensaient devoir être les plus forts; ils avaient, de concert avec les Vénètes, formé une petite armée de vingt mille hommes qui donna son concours à l'armée romaine avec les auxiliaires sabins, étrusques, ombriens, etc.

Les Romains trouvaient déjà en Italie chez les Gaulois désunis le concours qui devait plus tard assurer le succès de Jules César dans la région située au nord-ouest des Alpes. Déduction faite des non-valeurs, Rome, en 225, disposait de cent cinquante mille fantassins et de six mille cavaliers.

Comme en 295, les Gaulois, d'abord vainqueurs dans une bataille d'avant-garde, à Clusium, en Étrurie, succombèrent quand ils se trouvèrent en face, du gros des troupes romaines, ce qui arriva sur les

côtes de la mer Tyrrhénienne près de *Telamon*, aujourd'hui Talamone, en Étrurie. Les Romains remarquèrent qu'à cette bataille les guerriers montés sur des chars en descendirent et envoyèrent leurs chars à l'arrière-garde. Les *Insubres*, les *Boii*, les *Lepontii* combattaient vêtus du pantalon, *braca*, et du manteau, *sagum*; les *Gaesati*, tout nus[1]; et la défaite des Gaulois fut principalement causée par l'infériorité de leur bouclier et de leur épée : le bouclier romain protégeait mieux le guerrier, l'épée romaine pouvait frapper à la fois de pointe et de taille, l'épée gauloise, de taille seulement. Des deux rois qui commandaient les *Gaesati*, l'un *Anerouestos*, voulant échapper à la honte de la défaite, se tua lui-même, l'autre, *Concolitanos*, fut fait prisonnier.

L'année suivante 224, une armée romaine, envahit le territoire des *Boii* qui furent contraints de jurer fidélité au peuple romain, les *Lingones* les imitèrent. En 223, ce furent les *Ananes* ou *Anamares* qui se soumirent; ainsi la domination romaine avait été imposée à tous les Gaulois établis au sud du Pô.

En 222, les *Insubres*, faisant de nouveau appel aux Gaulois établis entre le Rhône et les Alpes, reçoivent d'eux le concours d'une armée de trente mille soldats, mais ils sont vaincus dans une grande bataille livrée près de *Clastidium*, aujourd'hui Casteggio, province de Pavie; dans cette bataille, le consul, M. Claudius

1. Cf. plus haut, p. 69.

Marcellus, à cheval, tua le roi *Uirdumaros* combattant sur un char, *essedum*, suivant le vieil usage gaulois. Le résultat de cette victoire fut la prise de *Mediolanum*, Milan, capitale des *Insubres*, et la soumission de ce peuple dont les chefs jurèrent fidélité aux Romains comme avaient déjà fait les *Cenomani*.

Les Romains, pour consolider leur domination sur les Gaulois d'Italie, mirent une garnison chez les *Boii* à *Mutina*, « Modène » et fondèrent deux colonies, l'une au sud du Pô, *Placentia*, « Plaisance », chez les *Boii* (p. 160) ; l'autre au nord, à *Cremona*, « Crémone », chez les *Insubres*. C'étaient des garnisons permanentes établies au milieu d'une population dont la fidélité était douteuse. Mais à des colons il fallait des terres ; on dut enlever ces terres aux Gaulois, de là un soulèvement qui avait commencé quand, en 218, Annibal ayant traversé les Alpes descendit en Italie.

Les *Insubres* et les *Boii* fournirent au général carthaginois une partie de l'armée qui battit les Romains à Trasimène, en 217, à Cannes en 216, et cette même année 216, les *Boii*, sans le concours des Carthaginois, exterminèrent sur leur territoire, dans la forêt *Litana*, l'armée du préteur, L. Postumius, qui périt avec ses soldats et dont le crâne monté en or servit de coupe aux prêtres, *gutuatri*, attachés au service du temple des *Boii* [1].

---

1. Cf. plus haut, p. 36-37.

Après le départ d'Annibal et de son frère Magon, en 203, les Gaulois, sous le commandement du Carthaginois Amilcar, puis sous le commandement de chefs indigènes après sa mort, continuèrent la guerre; mais peu à peu ils se soumirent aux Romains. Les *Cenomani* cédèrent les premiers en 197, les *Insubres* les imitèrent en 196. Les *Boii* furent ceux qui résistèrent le plus longtemps, mais en 191 ils durent abandonner aux Romains la moitié de leur territoire, et ils perdirent leurs trois villes principales : *Bōnōnia*, « Bologne », devint colonie romaine en 189 [1]; tel fut le sort de *Mutina*, « Modène », et de *Parma*, « Parme », en 183. Mêlés à une population romaine, les *Boii* oublièrent rapidement leur langue et leur origine celtique, dont le souvenir persista plus longtemps chez les *Insubres* et chez les *Cenomani*[2]; mais la conquête de la Gaule cisalpine était achevée; cette province gauloise était devenue une dépendance de l'État romain.

Cependant, cinq ans après la soumission des *Boii*, il se produisit un événement inattendu. On apprit à Rome que des Gaulois avaient passé les Alpes

1. Suivant Tite Live, la substitution du nom de *Bōnōnia* au nom étrusque *Felsina*, date de la colonisation romaine, mais le nom de *Bōnōnia* est évidemment plus ancien que cette colonisation puisqu'il est gaulois.

2. Le nombre des noms de lieu d'origine celtique est beaucoup moins considérable dans l'ancien territoire des *Boii* que dans ceux des *Insubres* et des *Cenomani*.

orientales et qu'ils bâtissaient une ville au fond de l'Adriatique, là où s'élève aujourd'hui la petite ville d'Aquileja, dans l'empire d'Autriche. En 183, une armée romaine se rendit sur les lieux et obligea, dit Tite Live, les Gaulois à repasser les Alpes. Il ne paraît pas qu'ils soient tous partis : *Aquileia, Tergeste,* « Trieste », empire d'Autriche, et *Iulium Carnicum,* aujourd'hui Zuglio, province d'Udine en Italie, étaient encore considérés sous l'empire romain comme les villes d'un peuple gaulois, les *Carni.*

DIX-HUITIÈME LEÇON

(2 MAI 1903)

Les Gaulois dans la péninsule ibérique pendant le IIIe et le IIe siècle avant notre ère. La conquête romaine.

Ce fut probablement au commencement du IIIe siècle avant J.-C. qu'eut lieu la seconde invasion des Gaulois en Espagne (cf. p. 111-112). Alors, des Gaulois, venus de l'est du Rhin, s'établirent en Catalogne. Pendant la première moitié de ce siècle, et jusque vers l'année 236, les Gaulois semblent avoir été maîtres de la plus grande partie de la péninsule ibérique. Toutefois s'ils en étaient maîtres, comme nous disons, c'était politiquement et militairement. Mais au point de vue commercial, la péninsule entière était un fief des Phéniciens et des Grecs.

Les Phéniciens, c'est-à-dire les Carthaginois qui avaient succédé aux Tyriens, détenaient au sud, le long de la mer, la bande de terre qui s'étendait de *Gadeira*, « Cadix », sur l'océan Atlantique, à une ville, moins importante *Abdara*, Adra, sur la Méditerranée.

Les Phéniciens s'étaient établis à Cadix près de

neuf siècles avant l'année 236, c'est-à-dire vers l'année 1100 avant J.-C. Les Grecs étaient arrivés beaucoup plus tard. Les colonies grecques de la péninsule ibérique étaient presque toutes des filles de Marseille, *Massilia*, fondée par les Phocéens l'an 600 avant J.-C.

Les Grecs, par leur établissement à Marseille, avaient fait leur second pas vers la conquête commerciale de la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, en concurrence avec les Phéniciens. Le premier pas vers cette conquête avait été l'installation des Grecs dans l'île *Aenaria*, aujourd'hui Ischia, près de la côte occidentale de l'Italie centrale, vers l'an 700 avant J.-C., et la fondation de la ville de Cumes presque en face sur le rivage italien. Mais Cumes n'eut jamais l'importance de Marseille.

Marseille, colonie des Phocéens, eut elle-même des colonies, sur les côtes voisines, les unes à l'est comme Nice et Antibes, les autres à l'ouest, d'abord sur les côtes aujourd'hui françaises de la Méditerranée, *Rhodanusia* sur la rive occidentale du Rhône, et *Agathê*, aujourd'hui Agde (Hérault) ; puis au sud des Pyrénées, sur les côtes orientales de l'Espagne, *Rhoda*, aujourd'hui Rosas, qui croit-on, aurait été d'abord colonie rhodienne ; *Emporion*, c'est-à-dire « le marché », aujourd'hui Ampurias, toutes deux en Catalogne. Ces deux localités appartiennent à l'Espagne septentrionale, mais trois autres colonies marseillaises, toujours sur la côte orientale, appartiennent à l'Espagne méridionale ; les deux premières se rap-

prochent beaucoup du territoire phénicien ; ce sont *Hemero-scopion* aujourd'hui Denia, royaume de Valence et *Alonis* ou *Alonaï*, situé dans le voisinage de la précédente ; la troisième pénètre hardiment au milieu des possessions phéniciennes ; c'est *Mainaca*, aujourd'hui Almuñecar, royaume de Grenade, entre *Abdera*, aujourd'hui Adra, à l'est, et *Malaca*, Malaga, à l'ouest, deux possessions phéniciennes.

Nous n'avons rien dit de *Sagunton*, colonie grecque, aujourd'hui Murviedro, royaume de Valence ; on ne sait par quel peuple grec cette ville fut fondée, mais elle était l'alliée des colonies marseillaises contre les Phéniciens. Un autre allié des colonies marseillaises, c'étaient les Gaulois, adversaires politiques et militaires des Phéniciens, dont les Grecs étaient commercialement les rivaux ; cette rivalité commerciale fut plusieurs fois cause de guerre entre Grecs et Phéniciens. Pour les Gaulois et les Grecs dans la péninsule ibérique, le Phénicien, ou si l'on veut le Carthaginois, était l'ennemi commun, contre lequel Gaulois et Grecs unissaient leurs efforts. Voilà pourquoi, au IVe siècle avant notre ère, l'historien grec Éphore, parlant des Celtes d'Espagne, dit qu'ils sont *philhellènes*. A la même époque, les Celtes orientaux étaient alliés d'Alexandre le Grand.

Telle était encore la situation dans la péninsule ibérique au milieu du IIIe siècle avant J.-C. Ce fut alors que les Barcides, c'est-à-dire Hamilcar Barca (236-228) ; Hasdrubal, son gendre (228-220) ; Han-

nibal, fils aîné d'Hamilcar Barca (220-218), à la tête des armées carthaginoises, firent sur les Gaulois et les Grecs la conquête de la plus grande partie de la péninsule ibérique.

Au début de la guerre des Carthaginois contre les Gaulois, au temps d'Hamilcar Barca et d'Hasdrubal (236-220), les Carthaginois paraissent avoir dû en partie leur succès à leur alliance avec les Ibères, sujets des Gaulois. Après la première bataille, ces Ibères rejetèrent le joug gaulois et définitivement dès lors, cessèrent de dépendre des Gaulois de la péninsule ibérique dont ils continuèrent à être distingués sous l'empire romain, tels sont les *Lusitani*, les *Uettones*, les *Callaïci*, les *Astures*, les *Uascones*, ancêtres des Basques etc. C'était contre une armée commandée par le gaulois *Istolatios* qu'Hamilcar Barca avait livré sa première bataille. En cette circonstance, Istolatios avait eu sous ses ordres à la fois des Ibères et des Celtes. Il perdit et la victoire et la vie. Dès lors les Ibères se séparèrent des Gaulois.

Hamilcar vainqueur fonda une colonie phénicienne nouvelle, *Acra Leuca*, plus tard *Lucentum*, aujourd'hui Alicante, sur les côtes de la Méditerranée, plus au nord que tous les établissements phéniciens antérieurs. Dans le voisinage se trouvait une ville appelée par Diodore de Sicile, Ἑλίκη, *Hélikê*; par les auteurs latins *Ilici*, aujourd'hui Elche, qui appartenait à un peuple gaulois, les *Oretani*, nommés Ὀρισσοί, *Orissi* par Diodore. Hamilcar fit le siège de cette ville, mais il

échoua : battu et mis en fuite par une armée gauloise que le roi des *Oretani* conduisait en personne, il se noya au passage d'une rivière dans le voisinage d'Acra Leuca où il voulait se réfugier. Mais la plus grande partie de son armée et son gendre Hasdrubal arrivèrent sains et saufs derrière les remparts d'Acra Leuca[1].

Hasdrubal, successeur d'Hamilcar, réorganisa l'armée vaincue, battit le roi des *Oretani*, lui tua beaucoup de monde et s'empara des douze villes que les *Oretani* possédaient. Il avait épousé la fille d'un roi des Ibères, il s'était ainsi fait parmi les Ibères d'ardents partisans, et la défaite des *Oretani* eut pour conséquence de jeter la terreur parmi les Gaulois. Diodore de Sicile dit que toutes les villes de la péninsule ibérique reconnurent l'autorité d'Hasdrubal. Cette doctrine ne peut être acceptée que sauf réserve, puisque Hasdrubal s'engagea envers Rome à ne pas dépasser l'Èbre et à respecter l'indépendance des colonies grecques. Il fonda une colonie phénicienne nouvelle sur les côtes orientales de la péninsule, la nouvelle Carthage, *Carthago nova*, Carthagène. Mais les Gaulois vaincus et traités par lui avec une excessive dureté ne lui avaient pardonné ni leur humiliation ni sa cruauté. Hasdrubal

---

1. Le voisinage des deux villes établit l'erreur commise par Cornelius Nepos, quand il dit que le général carthaginois Hamilcar Barca périt dans une bataille contre les Uettones. Voyez Hübner, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. II, p. 479.

fut tué par un esclave gaulois dont il avait fait mettre à mort le maître après lui avoir infligé d'atroces supplices. C'était la vengeance des Gaulois opprimés.

Hannibal, neveu et successeur d'Hasdrubal, fit tuer le meurtrier de son oncle, mais changea de politique. Il épousa, non pas comme son oncle, la fille d'un roi des Ibères, mais une gauloise de Castulon, ville des *Oretani*, de ce peuple gaulois qui avait vaincu Hamilcar Barca, et lui avait imposé l'humiliation de la fuite, cause d'un accident mortel. Hannibal obtint ainsi le concours des Gaulois de la péninsule ibérique et il en entraîna un grand nombre à sa suite, quand, en 218, voyageant par terre, traversant successivement les Pyrénées et les Alpes, il alla attaquer les Romains au centre même de leur puissance en Italie.

Mais les Romains prirent en même temps l'offensive dans la péninsule ibérique où les deux frères Gnaeus et Publius Cornelius Scipio firent pendant plusieurs années la guerre avec succès aux Carthaginois. Le premier, gagnant par mer la côte occidentale de l'Espagne au nord de l'Èbre, débarqua avec une armée en Catalogne, à *Emporion*, Ampurias, en 218, l'année même de l'arrivée d'Hannibal en Italie. Le second vint rejoindre son frère l'année suivante ; après un brillant succès dû au concours des Gaulois de la péninsule, qu'ils avaient gagnés en s'emparant des otages livrés aux Carthaginois et en leur rendant la liberté, ils furent vaincus et tués en 212 ; les Gaulois auxiliaires des Romains les avaient abandonnés à

la sollicitation des Carthaginois qui, sans leur demander aucun service, s'engagèrent à leur payer la solde convenue avec les Romains.

Toute la partie de la péninsule qui est située au sud de l'Èbre semblait perdue pour Rome, quand en 210, Publius Cornelius Scipio, neveu de l'un des deux généraux romains qui avaient péri en 212, fils de l'autre, fut mis à la tête des armées romaines dans la péninsule ibérique. Il débuta par la prise de Carthagène où étaient enfermés les otages que les Carthaginois avaient exigés des populations de la péninsule. Le jeune Scipion, imitant l'exemple donné par son père et par son oncle, renvoya ces otages chez eux.

Parmi les captifs se trouvait la fiancée d'un jeune gaulois nommé Aluccios qui appartenait au peuple connu par les historiens sous le nom de *Celtiberi*.

Aluccios vint la réclamer ; avec lui arrivèrent les parents de la jeune fille apportant une grosse somme d'or pour la racheter. Le jeune Scipion donna cette somme comme supplément de dot au futur époux Aluccios qui, avec les parents et la jeune fille restée vierge, s'en retourna ravi et conquis au parti des Romains.

Par cette bienveillante façon d'agir, mélangée, le cas échéant, d'une rigoureuse sévérité, le nouveau général romain s'assura le concours des Gaulois de la péninsule. Ainsi, quand, en 206, il prit Castulon qui était défendu par une garnison carthaginoise, il dut ce

succès aux habitants qui, à l'insu des Carthaginois, lui ouvrirent les portes. A la fête funèbre qu'il célébra la même année en l'honneur de son père et de son oncle, il devait y avoir, suivant l'usage romain, des combats de gladiateurs, c'est-à-dire d'esclaves, achetés fort cher afin de pratiquer ce métier dangereux ; des guerriers gaulois s'offrirent gratuitement pour épargner au général romain cette dépense : ils s'entretuèrent ; ils voulaient par là lui être agréables et satisfaire leur amour-propre en montrant qu'ils méprisaient la mort. Parmi ces braves se rencontrèrent deux fils de rois gaulois, les fils de deux frères qui avaient successivement porté la couronne ; ils se disputaient la royauté : l'un tua l'autre et put ainsi régner sans concurrent.

Les Carthaginois avaient abandonné aux Romains la péninsule ibérique. Il ne faut pas croire cependant que Rome l'eût alors définitivement conquise. Au contraire, les Gaulois comprirent que, la question n'étant plus de décider qui des Romains ou des Carthaginois on choisirait comme alliés, il s'agissait désormais de savoir si l'on resterait libre ou si l'on deviendrait sujet des Romains. Les Gaulois de la péninsule furent longtemps avant de consentir à incliner leur front sous le joug.

Trois peuples gaulois se distinguèrent dans la lutte contre les Romains, ce furent les *Celtiberi*, les *Uaccaei* et les *Areuaci*. La guerre contre les *Celtiberi* commença en 195, et d'abord continua sans grande activité jusqu'en 178.

En 178, un traité conclu entre ce peuple et le proconsul Tiberius Sempronius Gracchus décida que les *Celtiberi* seraient désormais les alliés du peuple romain et qu'ils ne bâtiraient pas de nouvelles villes ; or les *Belli*, une de leurs tribus, construisirent, en l'année 154, des remparts autour de la ville de Segeda. Le sénat romain irrité décida que le territoire des *Celtiberi* serait conquis, de là une guerre terrible qui dura vingt ans.

Les *Celtiberi* occupaient la partie orientale du centre de la péninsule ; les *Areuaci* et les *Uaccaei* étaient leurs voisins au nord-ouest ; ces deux peuples devinrent les alliés des *Celtiberi* contre les Romains. Voici pourquoi : le proconsul Lucius Licinius Lucullus alla sans provocation assiéger *Cauca*, ville des *Uaccaei*, c'était en l'an 150 avant J.-C. Les habitants capitulèrent, ils devaient donner cent talents d'argent et des troupes auxiliaires ; mais aussitôt que la garnison romaine eut pénétré dans Cauca, le général romain ordonna de massacrer les habitants qui périrent tous, sauf quelques-uns assez heureux pour échapper par la fuite au glaive des soldats romains. Ce manque de parole et cette cruauté soulevèrent l'indignation des *Celtiberi*, des *Uaccaei* et des *Areuaci* ; de là vint la forme violente de la guerre qui ne fut terminée qu'en 133, par la prise de Numance, ville des *Areuaci* ; pour réduire cette ville il fallut le génie d'un Scipion adoptif, Publius Cornelius Scipio Aemilianus. La capitulation donnait aux habitants un délai

de trois jours avant l'entrée de la garnison romaine. La plupart d'entre eux profitèrent de ce répit pour se donner la mort de leurs propres mains.

Pour faciliter les communications entre l'Italie et la péninsule ibérique conquise, les Romains s'emparèrent de la partie des côtes aujourd'hui françaises de la Méditerranée où les Marseillais, leurs alliés, n'avaient pas de colonies : de là résulta la transformation de Narbonne, *Narbo*, plus anciennement *Narba*, en colonie romaine (118 avant J.-C.). La fondation de la forteresse romaine d'Aix-en-Provence, *Aquae Sextiae*, est un peu antérieure, elle remonte à l'année 122. Tel est le début de la conquête de la Gaule Transalpine accomplie par Jules César soixante-dix ans plus tard (58-51 avant J.-C.).

DIX-NEUVIÈME LEÇON

(16 MAI 1903)

Les Gaulois dans la péninsule des Balkans et en Asie Mineure au IIIe et au IIe siècle avant notre ère.

Dans les précédentes leçons, nous avons vu les Germains, au IIIe siècle avant notre ère, chasser les Gaulois de la région située entre l'Elbe et le Rhin ; nous avons assisté à l'établissement de ces exilés à l'ouest, non seulement entre le Rhin, la Seine et la Marne, mais aussi : 1° dans la région occidentale du bassin du haut Rhin et dans le bassin du Rhône; 2° sur les côtes aujourd'hui françaises de la Méditerranée ; 3° dans l'Espagne du nord-est. Quelques-uns, se dirigeant vers le sud, pénétrèrent en Italie où nous les avons vu arriver dès l'an 298 avant J.-C. D'autres Gaulois fugitifs gagnèrent à l'est la péninsule des Balkans, et même, passant la mer, allèrent fonder une Gaule nouvelle, la Galatie, au centre de l'Asie Mineure.

Sur le pays d'origine de ces Gaulois orientaux, nous sommes d'accord avec Pausanias. Ce géographe grec,

copiant, au IIe siècle après J.-C., Jérôme de Çardie, auteur du IIIe siècle avant J.-C., désigne ainsi la contrée d'où ils arrivèrent en Grèce : « Ces Gaulois, dit-il, habitent à l'extrémité de l'Europe sur les bords d'une vaste mer dont les navires ne peuvent atteindre la limite ; on y trouve un reflux, des écueils et des animaux féroces tels qu'il n'y en a pas dans les autres mers. Chez eux coule le fleuve Éridan sur lequel, dit-on, les filles du soleil pleurent le sort malheureux de Phaéton, leur frère. »

La mer dont il s'agit ici, n'est autre chose que l'ensemble constitué par l'océan Atlantique, la Manche et la mer du Nord. L'Éridan, c'est le Rhin, que plus tard les Grecs et les Romains ont confondu avec le Pô; et les filles du soleil, les Héliades, dont les larmes se transformaient en ambre, devaient répandre ces larmes sur les côtes méridionales de la mer du Nord, notamment dans l'île d'Ameland, où, vers la fin du Ier siècle avant J.-C., les soldats romains trouvèrent de l'ambre en abondance comme nous l'avons vu déjà [1]. L'île d'Ameland est au nord-est de l'embouchure du Rhin, entre cette embouchure et celle de l'Elbe. Ainsi le pays d'origine des Gaulois qui, au IIIe siècle avant notre ère, ont attaqué les Grecs dans la péninsule des Balkans est bien, comme nous le disons, la région située entre l'Elbe et le Rhin.

Mais dès le milieu du Ier siècle avant J.-C., le mot

1. Ci-dessus, p. 80-81.

Gallia est devenu dans la géographie romaine le terme consacré pour désigner la région située entre le Rhin et les Alpes à l'est, la Manche au nord, l'océan Atlantique à l'ouest, les Pyrénées et la Méditerranée au sud; c'est dans cette Gaule nouvelle, partie seulement de la Gaule du IIIe siècle avant J.-C., qu'au Ier siècle avant J.-C., on a cru trouver le lieu d'origine des Gaulois ; de cette Gaule on a fait partir ceux des Gaulois qui, au IIIe siècle, ont attaqué les Grecs dans la péninsule des Balkans, et puis ont été s'établir au centre de l'Asie Mineure.

Parmi ces Gaulois, il y avait des Tectosages, c'est-à-dire des *Uolcae Tectosages*, une partie de ces *Uolcae* qui, au milieu du Ier siècle avant notre ère, avaient encore au centre de l'Allemagne moderne un domaine où ils se maintenaient contre les Germains. Un groupe de ces Tectosages, après avoir pris part à l'expédition des Gaulois contre Delphes, alla conquérir une petite province de l'Asie Mineure, un tiers environ du pays qui s'appela Galatie dans la géographie de l'empire romain.

Mais au Ier siècle avant notre ère, l'influence de la géographie de ce siècle fit imaginer que les Tectosages qui prirent part à l'expédition gauloise contre Delphes, 279 avant J.-C., venaient de Toulouse et y étaient retournés ; on dit que les trésors conservés à Toulouse chez les *Uolcae Tectosages* dans leurs temples et leurs lacs sacrés, et dont le consul Q. Servilius Caepio s'empara en 106 avant J.-C., avaient d'abord appartenu

au temple de Delphes. Cette doctrine commençait à se répandre, quand, dans la première moitié du Ier siècle avant J.-C., Poseidonios écrivit ses « histoires » où il racontait les événements qui se sont passés de l'an 145 à l'an 82 avant J.-C. Poseidonios réfuta cette doctrine. Il lui paraissait invraisemblable que, de la péninsule des Balkans, les Tectosages eussent gagné Toulouse ; d'autre part il savait que, pendant la seconde guerre sacrée, en 347 avant J.-C., le temple de Delphes avait été pillé par les Phocidiens comme le rapporte Diodore de Sicile. Les Phocidiens en avaient emporté une valeur d'environ treize millions de francs, par conséquent les Gaulois n'y avaient pu trouver grand'chose, soixante-neuf ans plus tard.

Mais Timagène, qui écrivait à la fin du même siècle que Poseidonios, s'obstine à croire que les trésors pris par le consul Q. Servilius Caepio à Toulouse, en 106 avant notre ère, venaient de Delphes ; et il explique par là les malheurs de ce personnage qui, battu par les Cimbres près d'Orange en 105, perdit bientôt ses biens confisqués, fut condamné à l'exil et eut la douleur de voir ses filles réduites par la misère à vivre de la prostitution. Suivant Timagène c'était la vengeance d'Apollon, le dieu de Delphes ; Apollon, dont Q. Servilius Caepio avait enlevé le trésor à Toulouse, châtiait ainsi l'auteur de ce vol sacrilège. Les livres de Poseidonios et de Timagène sont perdus, mais Strabon, vers l'an 19 de notre ère, nous a résumé sur ce point la doctrine de ces deux écrivains.

Évidemment Poseidonios dit la vérité. Les Tectosages qui auraient pris part à l'expédition contre Delphes ne venaient pas de Toulouse et n'y sont pas retournés. La vengeance d'Apollon n'est pour rien dans les malheurs de Q. Servilius Caepio. Nous ne sommes plus assez païens pour le croire.

Une doctrine analogue à celle de Timagène apparaît chez *Aristodêmos* de Nysa en Carie qui, entre les années 50 et 40 avant J.-C., enseigna la grammaire et la rhétorique au fameux géographe Strabon. Suivant *Aristodêmos*, un des Gaulois qui, en 278, dévastaient la partie de l'Asie Mineure occupée par les colonies grecques sur les côtes de la mer Égée, serait retourné ensuite dans son pays près de Marseille, emmenant avec lui la femme de Xanthos habitant de Milet. *Aristodêmos* donne à ce Gaulois le nom de *Cauara* : évidemment il suppose qu'il appartenait au petit peuple des *Cauari* ; les *Cauari* avaient pour villes principales Avignon et Orange.

Le récit des malheurs de Xanthos est un petit roman qui se trouve aussi dans le recueil d'histoires amoureuses colligé par un contemporain d'*Aristodêmos*, *Parthenios* de Nicée. Mais les Gaulois qui ont dévasté, en 278, une partie de l'Asie Mineure, ne venaient pas des environs de Marseille, et ils n'y sont pas retournés ; ils avaient été chassés par les Germains du pays situé entre l'Elbe et le Rhin, ils se sont établis en Asie Mineure et y ont fondé un état gaulois.

Avant de pénétrer en Asie Mineure, les Gaulois

arrivés des pays situés entre le Rhin et l'Elbe s'attaquèrent à la péninsule des Balkans. De leurs expéditions, la première en date avait à sa tête un chef nommé *Cambaules*; elle s'arrêta sur les frontières de la Thrace. Bientôt les Gaulois étant devenus plus nombreux, trois armées apparurent; elles étaient commandées, la première par *Kerethrios*, la seconde par *Brennos*[1] et *Akikhorios*, la troisième par *Belgios*, dont le nom est écrit *Belgius* par Justin, *Belgios* par Pausanias. Ce nom est dérivé de *Belga*, nom collectif des Gaulois qui, venus de la rive droite du Rhin, allèrent dans le même siècle s'établir sur la rive gauche de ce fleuve en rejetant au sud de la Seine et de la Marne, d'autres Gaulois arrivés dans le pays avant eux. En 281, *Belgios* battit Ptolémée, dit *Keraunos*, roi de Macédoine, qui, fait prisonnier, fut décapité; sa tête fixée sur le haut d'une lance promena la terreur dans son armée. Toutefois *Belgios* ne put conquérir la Macédoine.

Alors *Brennos* réunissant sous ses ordres les trois armées gauloises, cent cinquante mille fantassins et quinze mille cavaliers, commença par entrer en Macédoine; il y dévasta toute la campagne sans entreprendre le siège des villes fortifiées. Ce fut de là qu'en

1. Brennos ne veut pas dire « roi ». *Brĕnnos* qui pourrait s'écrire *Brēnos* est le masculin de l'irlandais *brian* = * *brēna* « parole » qui, employé au masculin, sert de nom d'homme en irlandais. Il n'y a aucun rapport entre ce mot et le gallois *brenin* = * *brigantinos* « roi ».

279 il se dirigea sur Delphes. Il avait comme précédemment cent cinquante mille fantassins, mais le nombre de ses cavaliers avait augmenté, il se montait à vingt mille quatre cents, plus exactement à soixante et un mille deux cents, car chaque cavalier, nous pourrions dire chevalier, était accompagné de deux domestiques également à cheval.

Brennos était très mal renseigné sur l'état où, à cette date, se trouvait le temple de Delphes. Il y croyait trouver quantité de statues d'or et d'argent, de grandeur naturelle, ç'aurait été un butin magnifique, mais les statues étaient de pierre et de bois. Quand, après quelques batailles livrées aux Grecs, il arriva dans le temple, il se mit à rire, dit Diodore de Sicile. Il riait jaune probablement. Les Gaulois enlevèrent ce qu'ils trouvèrent d'or et d'argent, puis, fort peu satisfaits, ils regagnèrent le nord de la péninsule des Balkans. Ils avaient violé le sanctuaire le plus respecté des Grecs. C'était à leurs yeux un acte parfaitement licite, car Apollon, pour eux, n'était pas un dieu. Les Grecs avaient la croyance opposée. Ils furent convaincus qu'Apollon, insulté, avait dû se venger ; la terre avait tremblé, dirent-ils, le feu du ciel avait brûlé une partie de ces Gaulois sacrilèges, d'autres pris d'une folie subite s'étaient entretués, le reste ayant pris la fuite avait été massacré par les Grecs, Brennos leur chef s'était lui-même ôté la vie. C'est une légende inventée à Delphes par les prêtres d'Apollon. La naïve piété des Grecs lui fit acquérir un si

grand crédit, qu'à la fin du Ier siècle avant notre ère, elle pénétra dans l'ouvrage perdu aujourd'hui du gaulois Pompeius Trogus, dont nous avons l'abrégé par Justin, et qui, sur ce point, nous donne la traduction d'un récit grec.

En réalité, les Gaulois qui avaient pris part à l'expédition de Delphes se partagèrent en deux bandes : l'une fonda en Thrace un royaume qui dura jusque vers l'année 200 avant J.-C. et où régnèrent *Comontorios* et *Cauaros*. L'autre gagna l'Asie Mineure où elle comptait trouver et trouva en effet meilleur butin qu'à Delphes. Elle fut d'abord alliée de Nicomède, prétendant au trône de Bithynie, qui avait, dans sa flotte, fait passer la mer à une partie de ces Gaulois; puis elle parcourut les côtes occidentales occupées par les colonies grecques, épargnant les villes, mais se livrant dans les campagnes à toutes sortes de violences.

On a conservé une touchante pièce de vers grecs où est chantée la lugubre fin de trois jeunes filles de Milet qui, surprises par les Gaulois hors de cette ville, s'ôtèrent elles-mêmes la vie pour échapper à leur brutalité.

Les colonies grecques furent délivrées par une victoire que remporta sur les Gaulois Antiochus Ier surnommé Sôter, c'est-à-dire « Sauveur », roi de Syrie; les éléphants du roi grec mirent en déroute les chevaux attelés aux chars de guerre gaulois. Les vaincus durent se retirer au centre de l'Asie Mineure ; ils s'y

établirent d'abord, puis ceux d'entre eux qui conservèrent le goût de la guerre s'enrôlèrent comme soldats mercenaires dans les armées des successeurs d'Alexandre ; mais bientôt ils recommencèrent leurs pillages. Attale Ier, roi de Pergame, monté sur le trône en 241, y mit un terme par une victoire qui eut un grand retentissement.

Le territoire occupé par les Gaulois au centre de l'Asie Mineure, la Galatie, comme on dit, fut partagé par eux en trois provinces dont l'une était occupée par les Tectosages. Ces trois provinces étaient subdivisées chacune en quatre ; à la tête de chacune de ces douze subdivisions, on avait mis un roi que les Grecs ont appelé τέτραρχος, tétrarque. Ces douze rois formaient le grand conseil de la nation, un autre conseil plus nombreux se composait de trois cents membres et se réunissait tous les ans dans un endroit appelé *Dru-nemeton*, c'est-à-dire Grand temple ; c'est un doublet du gaulois *Uer-nemeton* usité à l'occident du Rhin.

Les érudits, qui croient pouvoir expliquer le gaulois par le grec, disent que dans *Dru-nemeton*, *dru* veut dire « chêne » ; mais chêne se disait en gaulois *deruo-* ; *dru* est la racine de l'irlandais *dron* = **dru-no-s* « fort, ferme, riche ». *Dru* est le premier terme du nom des druides = *dru-uides* « très savants » ; mais de l'identité du premier terme dans **Dru-uides* et dans *Dru-nemeton*, il ne faut pas conclure que les Gaulois eussent amené avec eux des druides en Asie Mineure ; ils ne connaissaient évidemment encore d'autres prêtres que les *gutuatri*.

Comme les Gaulois de la péninsule ibérique et comme ceux d'Italie, les Gaulois d'Asie Mineure se trouvèrent un jour en contact avec les armées victorieuses de Rome ; mais ce fut seulement au IIe siècle avant notre ère que ce contact commença. Il fut le résultat de leur alliance avec Antiochus III, dit le Grand, roi de Syrie, alors en guerre avec les Romains.

Le consul Gnaeus Manlius Vulso conduisit son armée en Galatie. C'était en l'année 189 avant J.-C., l'année où *Bononia*, Bologne, enlevée aux *Boii* d'Italie devint colonie romaine (p. 183) ; c'était pendant la guerre des Romains en Espagne contre les *Celtiberi* (p. 193). Gnaeus Manlius Vulso, vainqueur, laissa aux Gaulois d'Asie Mineure leur territoire, leur indépendance et n'exigea d'eux aucun tribut. Ce fut seulement sous Auguste, l'an 24 avant J.-C., que la Galatie fut érigée en province romaine.

VINGTIÈME LEÇON

(23 MAI 1903)

La première invasion germanique : 1° à l'ouest du Rhin, 2° dans la péninsule ibérique, 3° en Italie; les Cimbres et les Teutons, fin du IIe siècle avant J.-C.

Nous avons vu, dans les dernières leçons, les Gaulois expulsés de la région entre Elbe et Rhin par les Germains révoltés ; nous avons assisté à leur écrasement dans l'Europe méridionale par les armées romaines. Nous allons être témoins de la première tentative qu'aient faite les Germains pour conquérir l'Europe occidentale ; c'est à la fin du IIe siècle avant notre ère. Après plusieurs essais infructueux, les Germains ne devaient triompher à peu près complètement que cinq à six siècles plus tard.

Deux noms désignent traditionnellement les deux peuples germains qui firent cette première tentative ; ces noms sont Cimbres, *Cimbri*, et Teutons, *Teutoni*. Ce ne sont pas des mots germaniques ; ils sont parvenus aux Romains par l'entremise des Gaulois, les

uns compagnons d'armes, les autres adversaires des Cimbres et des Teutons.

Teutoni est un mot gaulois qui, en germanique, serait *Theudanôs* ou *Thiudanôs*, mot signifiant « les rois ». On ne pourrait, sans être un peu trop hardi, en conclure, contrairement à la doctrine de Jules César, de Pline et de Tacite, que les *Teutoni* étaient gaulois. L'empire allemand, que les Anglais appellent *The german Empire*, porte en France un nom français, en Angleterre un nom anglais, tous deux très différents du nom allemand *Deutsches Reich*. Conclure du nom anglais que la population de l'empire allemand est anglaise, ou du nom français que cette population est française, serait fort téméraire. Heureusement, nous savons le nom allemand de cette population.

Mais comment les Teutons s'appelaient-ils dans leur langue ? non pas *Teutoni*, mais probablement *Theudanôs*, c'est-à-dire rois ; c'était la protestation d'hommes libres contre le souvenir de la sujétion humiliante et trop longue que les Gaulois leur avaient imposée (cf. p. 170).

Quant aux Cimbres le nom sous lequel nous les connaissons n'a pas d'équivalent germanique. *Cimbri* a été rapproché par M. Mommsen du vieil allemand *chemphio*, *chempho*, « duelliste, guerrier », en français « champion », en italien *campione* ; mais ces mots allemand, français, italien, paraissent d'origine latine ; ils dérivent du latin *campus* qui, dans la langue militaire des Romains, signifie « champ de bataille ». Par

exemple vers la fin du Ier siècle de notre ère, le poète latin Juvénal, parlant du champ de bataille où, près de Crémone, Vitellius battit en l'an 69 l'empereur Othon, appelle cette localité célèbre *Bebriaci campi*; c'est dans sa deuxième satire, vers 106. Nous parlerons plus loin des *campi Raudii*. Il est invraisemblable que le mot latin *campus* ait pénétré dans la langue des Germains dès le IIe siècle avant notre ère, antérieurement à toute relation entre Rome et les Germains; d'autre part le mot haut allemand *camph* et son correspondant scandinave *kapp* ont pour voyelle un *a* au lieu et place de l'*i* du nom du peuple *Cimbros*, en latin *Cimber*, au pluriel *Cimbri*.

Il est plus naturel de considérer *Cimbri* comme celtique ainsi que *Teutoni*. C'est un dérivé du vieil irlandais *cimb*, « monnaie de compte », c'est-à-dire esclave mâle ou femelle, bête à corne, d'où *cimbid*, « prisonnier de guerre », c'est-à-dire homme réduit à l'état de marchandise, équivalent à trois vaches ou à une femme esclave suivant le tarif irlandais. *Cimbid* = * *cimbi-to-s* est le participe passé passif d'un verbe dénominatif tiré de *cimb*. Du sens passif, déterminé par le suffixe *-to-* dans **cimbitos*, nous passons au sens actif par l'emploi du suffixe *-ro-* dans *cimb-ro-s*; *cimbros* est celui qui fait des prisonniers, qui s'empare d'hommes et de femmes libres, qui les réduit en esclavage et par là les transforme en monnaie de compte, *cimb*; il peut par exemple les livrer en paiement de ses dettes : c'est donc avec raison que Festus a dit : on appelle Cimbres

en gaulois les brigands : *Cimbri gallica lingua latrones dicuntur*. Plutarque se trompe quand il donne ce mot pour germanique et dit que dans la langue des Germains il signifie brigands, λῃστάς à l'accusatif.

Dès le Ier siècle avant notre ère, une seconde erreur s'est produite : des auteurs grecs, que Diodore de Sicile cite sans les nommer, ont confondu les Cimbres avec les Cimmériens, peuple d'origine thrace, et dont la Crimée, longtemps possédée par eux, conserve encore aujourd'hui le nom. Mais la patrie des Cimbres était le Schleswig-Holstein et non la Crimée. Il y avait encore des Cimbres dans le Schleswig-Holstein au temps de Tacite.

Passons à une troisième erreur. A la fin du Ier siècle avant notre ère, les Romains, qui n'avaient jamais entendu parler des Germains, croyaient que ce groupe de peuples, anciens sujets des Gaulois, étaient eux-mêmes une tribu gauloise. Ce fut seulement lors de la guerre servile, 73 ans avant J.-C., environ quarante ans après l'apparition des Cimbres, que les Romains commencèrent à distinguer les Germains des Gaulois, comme on le voit par Salluste ; la publication du *De bello gallico*, écrit en l'an 51 avant J.-C., vulgarisa cette distinction. Mais en l'an 55 avant J.-C., Cicéron, composant ses trois livres *De oratore*, croyait encore que les Cimbres étaient Gaulois.

Cette confusion des Cimbres avec les Gaulois, combinée avec la confusion des Cimbres et des Cimmériens, a produit un résultat que nous trouvons dans les

« Antiquités judaïques » de Flavius Josèphe, ouvrage terminé l'an 93 de notre ère. Japhet, fils de Noé, eut, dit Josèphe, sept fils ; un d'eux fut *Gomarês*, ancêtre des *Gomareis*, que les Grecs appellent Galates. Nous savons que Galates, Γαλάται, est un des mots dont les Grecs se servirent pour désigner les Gaulois. Mais *Gomarês* que la Genèse, dans la Vulgate, appelle Gomer, est l'ancêtre du peuple désigné par le nom de *Gimirrâi* dans les documents assyriens, et les *Gimirrai* des textes assyriens sont identiques aux Cimmériens, Κιμμέριοι, des Grecs : ce sont des Thraces, parfaitement distincts des Gaulois, et parlant une langue tout autre que celle des Gaulois. Ils ont, au VIIe siècle avant notre ère, dévasté l'Asie Mineure, comme les Gaulois le devaient faire quatre siècles plus tard, mais ils n'ont que cela de commun avec eux ; saint Jérôme, *In Ezechielem*, cite la doctrine de Flavius Josèphe, mais sans l'accepter et il a raison.

La thèse de Flavius Josèphe a reparu au siècle dernier dans l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry, elle n'a pas pour cela plus de valeur. Enfin on trouve, dans cette *Histoire des Gaulois*, une double assertion également fausse, c'est que les Gallois, qui s'appellent au singulier *Cymro*, c'est-à-dire *Com-brox*, et au pluriel *Cymry*, c'est-à-dire *Com-broges*, « compatriotes », sont à la fois : 1° des Cimbres, et 2° des Cimmériens, deux identifications également erronées : les *Cymry*, qui ont pris ce nom au moyen âge pour se distinguer des Anglo-Saxons, envahisseurs étrangers, sont des

Gaulois du rameau belge ; dans les Cimbres, nous devons reconnaître des Germains établis dans le Schleswig-Holstein ; les Cimmériens appartiennent au groupe thrace et ont donné leur nom à la Crimée qu'ils ont jadis habitée.

Dans le récit de l'invasion des Cimbres, il y a un fait remarquable à observer, c'est, chez les Gaulois, contemporains de ce grand événement, l'absence du sentiment de l'unité nationale. Cette unité paraît avoir existé au moins vers l'an 400 avant notre ère, au temps où régnait le roi suprême *Ambicatus*. Elle disparut après lui, comme disparut après Charlemagne l'unité créée par ce grand empereur, et la conquête de l'Italie du nord par les Romains fut favorisée au IIIe siècle par l'alliance des Romains avec les *Cenomani* contre les Insubres, Gaulois comme les *Cenomani* (p. 180). Plus tard, au Ier siècle avant J.-C., Jules César dut en grande partie à l'alliance de Rome avec deux peuples gaulois, les *Aedui* et les *Remi*, ses succès à l'ouest du Rhin dans le pays qu'on appela Gaule Transalpine.

Les Cimbres trouvèrent aussi, parmi les Gaulois établis à l'est du Rhin, des alliés contre le reste des Gaulois : ces alliés furent les *Heluetii* et les *Tigurini* ; les *Heluetii* habitaient alors au nord-est du Rhin, dans une grande partie du territoire qui forme aujourd'hui le grand-duché de Bade et le Württemberg ; les *Tigurini* paraissent avoir alors occupé à l'est des *Heluetii*, une partie de la Bavière moderne, là où se trouvent

les localités du nom de Tegernsee, Tegernbach et Tegernheim (cf. p. 130, 135).

C'est en l'an 113 avant notre ère que les Cimbres et les Teutons — c'est-à-dire une partie de ces deux peuples cherchant aventure — apparaissent dans l'histoire romaine ; ils avaient l'année précédente attaqué les *Boii*, c'est-à-dire les Gaulois établis en Bohême ; repoussés, ils se dirigèrent vers le sud-est, passèrent le Danube probablement près de Belgrade, gagnèrent dans la péninsule des Balkans le pays des Gaulois dits *Scordisci*, puis tournant vers l'ouest, arrivèrent chez les *Taurisci*, plus tard appelés *Norici*. Les Romains, avertis et craignant une invasion en Italie, envoyèrent une armée à leur rencontre. Elle était commandée par le consul Gnaeus Papirius Carbo. Elle fut battue près de la capitale des *Taurisci*, *Noreia*, aujourd'hui Neumarkt, dans l'empire d'Autriche en Styrie, Steiermark.

La route d'Italie semblait ouverte aux Cimbres et aux Teutons, mais ils ne pénétrèrent pas alors dans cette péninsule ; avec des alliés gaulois, les *Tigurini* et les *Heluetii* recrutés au passage, ils traversèrent le Rhin et entrèrent en Gaule où ils ne trouvèrent de résistance que chez les Belges et chez les Romains. Les Belges les repoussèrent de leur territoire ; les Romains leur livrèrent plusieurs batailles et furent vaincus dans les premières. En l'année 109 avant notre ère, le consul M. Junius Silanus se fit battre dans le territoire des Allobroges, c'est-à-dire dans le département de l'Isère ou aux environs.

*

Deux ans après, en 107, dans une bataille contre les *Tigurini*, le consul Lucius Cassius Longinus périt avec une partie de son armée, et le reste de ses soldats n'obtint la vie et la liberté que par une capitulation honteuse ; cette bataille avait eu lieu, croit-on, dans le territoire des *Nitiobroges*, c'est-à-dire près d'Agen (Lot-et-Garonne). En 105, deux batailles livrées aux Cimbres et aux Teutons réunis, l'une par le légat M. Aurelius Scaurus, l'autre par son chef, le consul Gnaeus Mallius Maximus et par le proconsul Quintus Servilius Caepio, furent pour les Romains deux nouveaux désastres ; le dernier des deux champs de bataille était situé près d'Orange, Vaucluse (cf. p. 198).

On pouvait croire que, si rapprochés de l'Italie, les vainqueurs allaient tenter d'y entrer ; ils n'osèrent pas encore, ils se divisèrent : les Cimbres escaladant les Pyrénées, allèrent dévaster l'Espagne dont bientôt ils furent chassés par les Celtibères. Les Teutons, les *Heluetii* et les *Tigurini* étaient restés en Gaule ; ce fut seulement après le retour des Cimbres que l'invasion en Italie fut décidée.

Mais quelques-uns des guerriers gaulois qui, avec les Cimbres et les Teutons, avaient envahi la Gaule, y restèrent ; ainsi, par suite probablement d'un traité avec les Belges, les *Aduatici* s'établirent dans la Belgique moderne à Tongres ; la plus grande partie des *Heluetii* s'installa dans une partie de la Suisse moderne restée jusque-là ligure et qu'environ quarante ans plus tard ils voulurent évacuer pour aller

chercher un sol meilleur près de Saintes (Charente-Inférieure), sur les côtes de l'océan Atlantique ; on sait comment César les en empêcha.

Les Cimbres, qui au retour de la péninsule ibérique, probablement en 105, s'étaient réunis aux Teutons, commirent la faute de se séparer d'eux l'année suivante en 102. Gaius Marius, le grand général romain de cette époque, alla d'abord livrer bataille aux Teutons qui voulaient entrer en Italie en traversant les Alpes occidentales : il les écrasa près d'*Aquae Sextiae*, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) ; leur roi lui-même fut prisonnier des Romains. C'était en 102.

Les Cimbres prirent la route opposée ; plus heureux d'abord, ils pénétrèrent en Italie par les Alpes orientales, mais l'année suivante (101) ils furent exterminés par Gaius Marius, consul pour la cinquième fois, et par le proconsul Quintus Lutatius Catulus, près de Verceil, *Vercelli*, en Piémont, province de Novare, au lieu dit *Campi Raudii*.

Dans l'armée des Cimbres comme dans celle des Teutons, il y avait des Gaulois et c'est avec leur prononciation que les auteurs romains nous ont transmis le nom du roi des Cimbres, *Boio-rix* pour *Baiarikas*, et celui du roi des Teutons, *Teuto-boduus* pour *Theuda-badus*.

Quarante ans plus tard Arioviste, roi des Suèves, devait renouveler à l'ouest du Rhin la tentative des Cimbres et des Teutons, et, après un succès momentané, succomber devant Jules César. Mais quand la

politique défiante des empereurs eut éloigné les Romains du métier des armes, quand, parmi les citoyens romains, le soldat fut l'exception, les Germains devinrent les maîtres de l'Europe occidentale et même peu à peu des pays où les langues celtiques avaient survécu à l'Empire romain. A la période celtique avait succédé la période romaine ; de même à la période romaine devait succéder la période germanique. Notre étude s'arrête au moment où, sans que les conquêtes romaines soient terminées, le triomphe des Romains et la ruine définitive de l'indépendance gauloise sont un résultat aussi prochain qu'assuré.

POST-SCRIPTUM

Dans l'étude sur les dieux des Celtes, p. 37 et suivantes, il n'a pas été fait usage d'un procédé employé par plusieurs érudits. Ce procédé consiste à considérer les dieux gaulois comme identiques aux dieux romains, dont le nom est associé au leur dans les textes latins de l'antiquité gallo-romaine.

Ceux des Gaulois qui, dans les derniers temps de la république romaine et au commencement de l'empire, obtenaient le titre alors si recherché de citoyen romain, mettaient avant leur nom barbare un prénom et un gentilice romain : Cn. Pompeius *Trogus*, C. Iulius *Licinus*. Il ne se suivait pas de là que Cn. Pompeius Trogus et C. Iulius Licinus ressemblassent en rien à leurs patrons Cn. Pompeius Magnus et C. Iulius Caesar.

De même, pour faire pénétrer les dieux gaulois dans le panthéon romain, on associait à chacun de leurs noms le nom d'un dieu romain. De naïfs gallo-romains, qui croyaient à l'existence réelle des dieux romains et des dieux gaulois, ont pu croire par exemple à l'identité d'Apollon et du dieu gaulois

Grannos, parce que le culte de Grannos avait été mis sous le patronage de celui d'Apollon et parce qu'on disait sous l'empire romain *Apollo Grannus*. Mais les dieux de chaque peuple sont, en général et sauf de rares exceptions, des créations poétiques indépendantes des créations de même ordre imaginées par les autres groupes humains pour peupler le monde du merveilleux. L'érudition moderne distingue l'une de l'autre la religion des Grecs et celle des Romains que l'antiquité avait prétendu confondre ; prétendre aujourd'hui confondre la religion des Gaulois avec celle des Romains, c'est faire reculer la science.

De ce que l'on a dit *Apollo Grannus*, conclure que le dieu gaulois *Grannos* avait les mêmes attributs que l'Apollon de la mythologie romaine serait aussi rationnel que de confondre C. Iulius Licinus avec C. Iulius Caesar ou Cn. Pompeius Trogus avec Cn. Pompeius Magnus. On a dit *Apollo Grannus* pour donner au dieu barbare Grannos droit de cité romaine : une ressemblance superficielle quelconque a dû déterminer le choix d'Apollon.

Dans le commentaire de Lucain, on rencontre à la fois *Teutates Mars* et *Teutates Mercurius*, *Hesus Mars* et *Hesus Mercurius* (Alfred Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 437, 552). Les deux dieux gaulois dont il s'agit ne pouvaient être chacun identique à deux divinités aussi différentes l'une de l'autre que le Mars et le Mercure romain.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

PRÉFACE..... VII

PREMIÈRE LEÇON. — I. L'étendue la plus grande du domaine celtique. — II. Le petit territoire des premiers Celtes... 1

DEUXIÈME LEÇON. — Les Celtes dans l'Allemagne moderne. Preuves fournies par les auteurs de l'antiquité..... 9

TROISIÈME LEÇON. — I. Les Celtes dans les Iles Britanniques. — II. Deux invasions, d'abord celle des Gôidels, antérieurement à l'an 800 avant notre ère, puis celle du groupe gaulois connu sous le nom de Belges (IIe siècle avant notre ère)..... 17

QUATRIÈME LEÇON. — I. Les Gôidels de Grande-Bretagne adoptent la langue des Belges conquérants. — II. Traces de la religion des Gôidels en Grande-Bretagne après la conquête belge. — III. Les druides pénètrent sur le continent, le dieu *Nodons*, la déesse *Brigantî* n'y arrivent pas. 27

CINQUIÈME LEÇON. — I. Les dieux à forme humaine, que les Gôidels adoraient et qui sont restés inconnus aux Gaulois de Grande-Bretagne et du continent. — II, III. Deux grands dieux qui ont été l'objet d'un culte chez les Gôidels et chez les Gaulois tant de Grande-Bretagne que du continent..... 37

SIXIÈME LEÇON. — I. Le culte de certains animaux, des cours d'eau et des arbres chez les Gôidels et chez les Gaulois. — II. Les dieux du panthéon gaulois qui sont inconnus aux Gôidels 47

SEPTIÈME LEÇON. — Les prétendus Dioscures (Castor et Pollux) des Gaulois, comparés aux deux héros mythiques Cornall Cernach et Cûchulainn des Gôidels 57

HUITIÈME LEÇON. — Le pantalon gaulois inconnu des Gôidels 69

NEUVIÈME LEÇON. — Les deux établissements successifs des Gaulois à l'ouest du Rhin, entre ce fleuve et les Alpes à l'est, la Méditerranée et les Pyrénées au sud, l'océan Atlantique à l'ouest, la mer du Nord et la Manche au nord 79

DIXIÈME LEÇON. — Établissement des Gaulois dans la péninsule ibérique 91

ONZIÈME LEÇON. — Relations des Gaulois avec les Ibères dans la péninsule ibérique (Ve, IVe siècles avant notre ère et commencement du IIIe) 105

DOUZIÈME LEÇON. — I. Le domaine des Vénètes entre le Danube et les Alpes. — II. Sa conquête par les Gaulois vers le Ve siècle avant notre ère 117

TREIZIÈME LEÇON. — Les Gaulois entre le Danube et les Alpes à l'ouest de l'ancien territoire vénète (Ve siècle avant notre ère) 127

QUATORZIÈME LEÇON. — I. La route de la *Gallia* en *Italie* par l'*Alpis Julia*. — II. Le roi Ambicatus et l'empire Gaulois. — III. Le territoire des Ligures dans l'Italie du nord-ouest et les Étrusques avant la conquête gauloise qui eut lieu vers l'an 400 avant J.-C. — IV. Les Gaulois arrivent en Italie, la bataille de l'Allia et ses conséquences. 139

QUINZIÈME LEÇON. — Les Gaulois en Italie, au commencement du IVe siècle avant notre ère..... 151

SEIZIÈME LEÇON. — Conquêtes des Gaulois dans l'Europe orientale au nord et au sud du Danube. Les Germains sont sujets des Gaulois (IVe siècle avant notre ère).... 163

DIX-SEPTIÈME LEÇON. — I. Dislocation de l'empire d'Ambicatus. Les Germains sujets des Gaulois se révoltent et s'emparent de la région située entre l'Elbe et le Rhin. — II. Conquête de l'Italie septentrionale par les Romains sur les Gaulois (IIIe et IIe siècle avant notre ère)..... 173

DIX-HUITIÈME LEÇON. — Les Gaulois dans la péninsule ibérique pendant le IIIe et le IIe siècle avant notre ère. La conquête romaine..... 185

DIX-NEUVIÈME LEÇON. — Les Gaulois dans la péninsule des Balkans et en Asie Mineure au IIIe et au IIe siècle avant notre ère..... 195

VINGTIÈME LEÇON. — La première invasion germanique : 1° à l'ouest du Rhin, 2° dans la péninsule ibérique, 3° en Italie..... 205

POST-SCRIPTUM..... 215

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02818 0928